FONDO PIZZOFALCONE

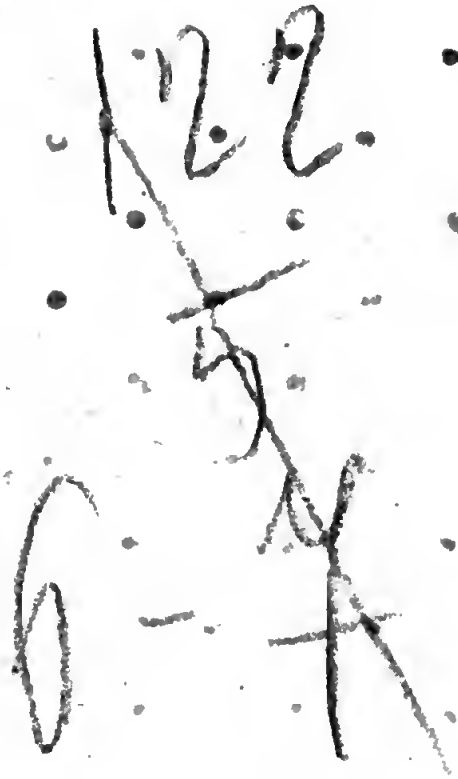
NAZIONALE
B. Prov.
VIII
289
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

IOTECA PROVINCIALE

armadio

Palchetto

Num.° d' ordine



B. Rov.
VIII
2 57

Digitized by Google

HISTOIRE POLITIQUE

DES

GRANDES QUERELLES

ENTRE

L'EMPEREUR CHARLES V, ET FRANÇOIS I,
ROI DE FRANCE.

TOME PREMIER.

G 11558

HISTOIRE POLITIQUE DES GRANDES QUERELLES

ENTRE

L'EMPEREUR CHARLES V, ET FRANÇOIS I, ROI DE FRANCE.

Avec une Introduction contenant l'état de la Milice & la deſcription de l'art de la guerre, avant & ſous le regne de ces deux Monarques.

ENSEMBLE,

Une Notice des plus célèbres Sçavans qui ont contribué par leurs lumieres à la renaiſſance des Lettres.

Par M. DE G..... de la Société Royale des Sciences & des Arts, de Metz.

TOME PREMIER.

R 806

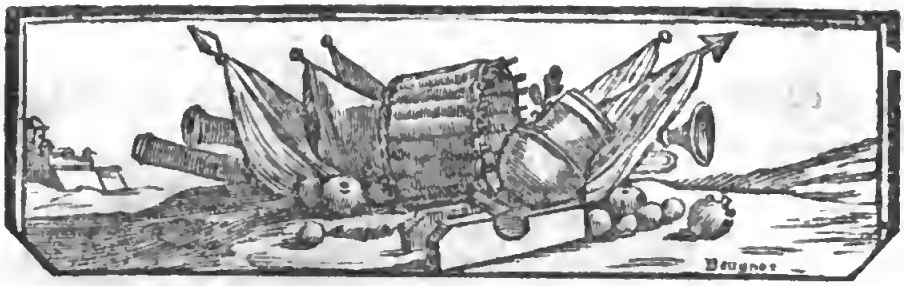
A PARIS,
Au Jardin du Palais Royal, & chez les Marchands de Nouveautés.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1777.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

CHARLES DE BOURBON CONNETABLE
DE FRANCE.
Ah malheureux (Bonnivet) tu es cause
de la ruine de la France, et de la mienne.
Francisque



INTRODUCTION.

L'EUROPE, depuis la décadence de l'Empire Romain, tantôt boulverſée par des eſſaims de barbares, qui ſe culbutoient les uns ſur les autres; tantôt déchirée par les diviſions inteſtines de ces nouveaux hôtes qui s'arrachoient mutuellement leur proie; tantôt agitée par la multiplicité autant que par la bizarrerie des loix; tantôt engourdie par leur ſilence; toujours livrée à un ſyſtême guerrier & deſtructeur, ne paroit être ſortie du cahos, que depuis deux ſiecles.

Ce fut durant les grandes querelles de l'Empereur Charles V, avec François I, Roi de France, que la politique Angloiſe poſa la premiere pierre de ce fameux ſyſ-

tême d'équilibre, qui a fait de l'Europe comme une grande République, dont les différens Etats qui la compoſent, ſont comme les membres.

Juſques-là, chacun de ces Etats s'étoit regardé comme un monde à part, qui ne pouvoit trouver ſon aggrandiſſement que dans la guerre. Le phantôme que l'eſprit de conquête préſente aux hommes, ſéduiſoit les Princes & les peuples.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, ſe mit entre deux rivaux puiſſans, & prit pour deviſe un Archer ayant un arc tendu avec ces mots, *qui je défends eſt maître.*

Mais cette deviſe n'étoit qu'un leurre politique; l'intention du gouvernement Anglois n'étoit pas de donner un maître à l'Europe, mais d'en devenir en quelque ſorte l'arbitre; ſa ſituation l'avertiſſoit de faire de l'élément qui l'entoure, une puiſſance même, & de tenir la terre en échec par la mer.

Mais ces vues ne pouvoient pas ſe réaliſer par de ſimples efforts de marine; il en falloit créer une fixe, ſtable & permanente dans tous les tems.

Il n'y a point d'état en Europe, dans la poſition où ils ſont tous les uns à l'égard des autres, qui ait les moyens d'entretenir conſtamment à ſes dépens une marine de deux cent vaiſſeaux de guerre : Il falloit donc que l'Angleterre monta cette partie de ſa politique ſur des reſſorts nouveaux, & qu'elle donna à ſa marine un mouvement anterieur à la caiſſe militaire ; elle obſerva qu'à meſure que les branches du commerce s'étendent, les armées navales ſe multiplient dans la même proportion ; elle profita des beſoins factices que l'Aſie & l'Amérique donnnerent à l'Europe, pour s'ouvrir par ſa navigation les routes d'un commerce immenſe ; Cromwel qui vint enſuite, démêlant à travers les ſiecles les événemens qui devoient arriver deux cent ans après lui, donna par ſon acte de navigation comme un nouveau génie à ſa nation pour la mer, & fixa en ſa faveur la balance du pouvoir maritime : enſorte que c'eſt aujourd'hui un problême, ſi les autres Etats de l'Europe ſeroient à tems de balancer la marine Angloiſe, &

ſi leurs combinaiſons maritimes ne tourneroient pas contre eux-mêmes; car ce n'eſt point, comme je l'ai obſervé déja, le tréſor royal, c'eſt le commerce qui entretient & fait fleurir la marine en Angleterre.

Il y a comme un enchaînement de cauſes qui lient les Etats enſemble, & les retiennent ſouvent dans l'inaction; voilà pourquoi nous voyons de vaſtes Empires, avec des forces immenſes, reſter comme immobiles; retrograder même, au lieu d'arriver au période, où ils ſemblent devoir parvenir.

Les forces navales ne ſe créent, ni ſe réparent comme les forces de terre; c'eſt la ſeule choſe à laquelle l'argent ſeul ne peut pas remédier; il ſuffit à un Prince d'avoir des ſujets pour avoir des ſoldats, parce que la terre eſt l'élément naturel des hommes; ils ne ſe familiariſent que très-lentement avec la mer; tel eſt le partage des deux puiſſances, que pour devenir fort ſur la mer, il faut ſe réſoudre à s'affoiblir ſur la terre; c'eſt parce que

l'Angleterre a une petite armée de terre, qu'elle a une formidable marine ; & c'eſt parce qu'elle a de ſi grandes forces maritimes, qu'elle meſure continuellement ſa puiſſance avec des Etats trois fois plus étendus; preuve certaine, que c'eſt l'Océan qui tient aujourd'hui la balance des pouvoirs, & qu'il n'y a plus de petites fautes dans cette partie de l'adminiſtration politique ; les moindres avantages perdus ſont preſqu'irréparables.

Les cauſes, qui dans l'eſpace de deux ſiecles ont produit les révolutions les plus étonnantes dans le ſyſtême général, forment un ſpectacle digne de l'attention de l'homme d'Etat; c'eſt ce tableau que je me propoſe de préſenter à ſa curioſité, ſi cet ouvrage eſt accueilli du public ; il a pour objet les cauſes & les événemens des grandes querelles entre l'Empereur Charles Quint & le Roi François I, d'où eſt ſorti un ſyſtême d'équilibre, qui a diminuée la force des uns, augmentée celle des autres, donné de la méfiance aux plus puiſſans, de l'ambition aux plus foibles;

qui en a ſéduit pluſieurs ſur leurs véritables intérêts, & qui plus que tout autre ſyſtême a fait voir, que l'argent eſt le maître de tout.

L'hiſtoire des rivalités exige la peinture des reſſources de la force; dans tous les tems les armes & la politique ont eû entr'elles une action continue dans leurs changemens & leurs viciſſitudes. Pour mettre nos lecteurs en état de porter ſur les événemens que nous allons décrire, un coup d'œil plus juſte & plus aſſuré, il faut leur donner une idée ſommaire de la milice d'alors.

§. I.

Etat de la milice juſqu'à l'uſage des armes à feu.

La force des armées qui juſqu'à Charlemagne n'avoit été que dans l'Infanterie, ſelon l'ancienne coutume de toutes les nations Germatiques *omne robur in pedite**, paſſa inſenſiblement dans la Cavalerie: l'incorporation des Francs avec les Gau-

* Tacit in. Germ. l. 3 c. 7.

lois peut y avoir beaucoup contribué; Strabon assure que les Romains s'étoient toujours servis avec avantage de la Cavalerie Gauloise.

Le Chapitre 26 de l'Edit publié sous Charles le Chauve à *Pistes*, à quelques lieues de Roüen près de la ville du Pont-de-l'Arche, fait voir que les Francs d'alors qui formoient la principale noblesse du Royaume, ne servoient & ne combattoient plus qu'à cheval [1]. Les autres hommes libres, non Francs, formoient l'Infanterie; les serfs étoient employés au service de la Cavalerie, & aux besoins publics.

A mesure que la police féodale s'étendit, la Cavalerie devint l'élite des forces nationales: les fiefs ne pouvant être donnés qu'à des Nobles, & les Seigneurs étant obligés de mener leurs vassaux à la guerre, tous ne servant qu'à cheval, il est clair

---

[1] Ut pagenses *Franci*, qui *caballos* habent aut habere possunt, cùm suis comitibus in hostem pergant.

que ſous cette police la Cavalerie devoit être la Force comme elle étoit la fleur des armées ; auſſi l'honneur *militaire* appartenoit-il par excellence à la Cavalerie ; & le mot latin *miles*, ne déſigna plus qu'un *Chevalier*.

Les monumens du tems ſuppoſent deux rangs de Chevaliers ; les *hauts Chevaliers* & les bas Chevaliers, communément appellés *Bacheliers*, que Matthieu Paris qualifie de moindres Chevaliers, *minores milites* *.

* Ad ann. 1215.

Les hauts Chevaliers, ſoit qu'ils fuſſent *Ducs*, *Comtes* ou *Barons*, pouvoient *lever Banniere*, dès qu'ils avoient l'âge compétent (21 ans.) raiſon pour laquelle ils étoient appellés *Chevaliers-Bannerets* ; les bas Chevaliers ne levoient pas Banniere, faute de vaſſaux qui relevaſſent d'eux.

Auſſi pour *lever Banniere*, il falloit ; non-ſeulement être Noble de race, de nom & d'armes, mais encore être puiſſant en terres, & avoir pour vaſſaux pluſieurs Gentilshommes qui ſuiviſſent la Banniere

de leur Seigneur immédiat ; un ancien cérémonial manuſcrit, rapporté par Ducange, porte que pour pouvoir *lever Banniere* en bataille, il falloit avoir cinquante *hommes-d'armes*, ce qui ſuppoſoit cent cinquante Cavaliers ; car chaque *homme-d'armes* avoit deux hommes de cheval avec lui, ſuivant Froiſſart, qui dit que vingt mille *hommes-d'armes* faiſoient ſoixante mille hommes *. * Froiſſ. vol. 4.

Dans la ſuite on ſe relâcha ſur le nombre des hommes d'armes qui devoient former une Banniere ; Olivier de la Marche dit, qu'il falloit que le pennon du Banneret fut accompagné au moins de vingt-cinq hommes-d'armes *. *L. 6. c. 25.

Ce *pennon* étoit le guidon que le Chevalier amenoit à l'armée ; il demandoit au Chef permiſſion de *lever Banniere* ; lorſqu'il étoit jugé en avoir le droit, les Héraults coupoient la queue du pennon & le rendoient quarré, c'eſt-à-dire, lui donnoient la forme d'une Banniere ; de-là l'ancien proverbe, *faire de pennon banniere* ; de-là auſſi le privilége de pluſieurs

maiſons, de porter leurs armes en quarré; » tout Seigneur, dit la coutume de Poi- » tou, qui a Comté, Vicomté, ou Baro- » nie, peut en guerre, ou armoiries, por- » ter ſes armes en quarré; ce que ne peut » le Seigneur chatelain, lequel les peut » ſeulement porter en écuſſon.

Ceux qui ſuivoient le *Banneret* formoient deux troupes dans le combat, la premiere ne quittoit pas la Banniere, l'autre combattoit.

Il paroît que le titre de *Banneret* fut de bonne heure comme incorporé aux terres mêmes, dont il relevoit pluſieurs vaſſaux; nous trouvons dans une infinité de Chartes le mot *Ecuyer-Banneret*, ce qui ſuppoſe que le Seigneur Banneret n'avoit point encore été créé *Chevalier*, création qui ſe faiſoit avec un cérémonial connu. De-là les Ecrivains du tems mettent une différence entre *lever Banniere*, & *relever Banniere*; celui qui étoit nouvellement fait Banneret, *levoit Banniere*; celui qui en avoit hérité le titre de ſes ancêtres, *relevoit Banniere*.

Les *Bacheliers* ou ſimples Chevaliers, les *Ecuyers* ou *Varlets*, c'eſt à-dire les jeunes Gentilshommes qui aſpiroient au rang de Chevaliers, s'enrôloient ſous la Banniere de quelque Banneret, & lui rendoient même de certains ſervices, ſoit dans les armées, ſoit dans les tournois, comme de tenir le cheval de bataille du Chevalier, juſqu'à ce qu'il voulut le monter pour combattre; de garder & lier les priſonniers que le Chevalier faiſoit dans le combat; de porter ſa lance & ſon bouclier, juſqu'à ce qu'il voulut s'en ſervir, &c.

Les loix de la Chevalerie ne permettoient point aux *Ecuyers* ou *Varlets* de ſe vêtir comme les Chevaliers; il ne leur étoit pas permis d'avoir l'éperon doré, ni aucun or ſur leurs habillemens ou ſur les harnois de leurs chevaux, de quelque haute naiſſance qu'ils fuſſent; lorſqu'ils ſe trouvoient avec des Chevaliers, ils s'aſſéyoient un peu écartés d'eux en arriere, & ſur des ſiéges plus bas; ils ne mangeoient pas à la même table; un Ecuyer qui auroit frappé un Chevalier, avoit le poing

coupé; on voit dans les Mémoires de Béthune, que Charles VIII donna au jeune Dauphin, ſon fils, la qualité d'*Ecuyer* dans diverſes lettres qu'il écrivit pour s'informer de ſa ſanté *.

* Mém. de Beth. vol. cotté 8459.

La Cavalerie étoit donc alors la gloire & la force des armées; on ne marquoit la grandeur des victoires, ou celle des déroutes, que par le nombre des Chevaliers, Ecuyers, & Hommes d'armes qui avoient été tués, ou pris.

Cette Cavalerie étoit diviſée en *Gendarmerie*, & en Cavalerie légere.

La *Gendarmerie* étoit compoſée des Chevaliers Bannerets, des Bacheliers, des Ecuyers, ou *Varlets*, leſquels amenoient à leur ſuite beaucoup d'hommes d'armes qui triploient au moins la troupe; ſouvent les Rois y joignoient des compagnies particulieres de Gendarmes levés par eux; le reſte des troupes à cheval étoit de la Cavalerie légere.

Ce dernier mot marque qu'il y avoit une différence entre l'armure de la Gendarmerie, & celle de la Cavalerie légere.

Les armes défenſives de la Gendarmerie étoient le caſque, la cuiraſſe, & le bouclier.

La forme de ces armes a beaucoup variée.

On ajouta au caſque ancien une *viſiere* & un *gorgerin*, pour garentir le viſage & la gorge, & on lui donna le nom de *heaume*; les Chevaliers, comme ſi le heaume n'eût pas été aſſez peſant, le ſurmontoient d'un *cimier*; c'étoit quelque figure ſemblable à celles que l'on voit dans les armoiries au haut des caſques, on a ſubſtitué par la ſuite au *cimier*, les *panna hes*, ou touffes de plumes. Cette armure étoit à l'épreuve de la hache d'arme, & de la maſſue.

La cuiraſſe, dans les premiers temps, étoit une cotte de mailles de fer, qui couvroit le corps depuis la gorge juſqu'aux cuiſſes. On y ajouta ſucceſſivement des manches & des chauſſes de mailles.

Comme l'adreſſe des combattans conſiſtoit à trouver le défaut de la cuiraſſe, les

Chevaliers chercherent à ſe rendre preſqu'invulnerables par la maniere qu'ils imaginerent de joindre enſemble les piéces de leur armure ; leurs bleſſures n'étoient d'ordinaire que des contuſions cauſées ou par des coups de hache ou de maſſue, ou par la chûte des chevaux.

On voit qu'alors la force du corps entroit pour beaucoup dans le caractère du Héros.

Un des plus grands maux que la fatale invention de la poudre ait cauſé aux hommes, c'eſt, choſe étrange ! de les avoir ammollis; ce ne ſont plus eux qui gagnent les batailles, qui emportent les villes, c'eſt le canon. Il ſemble qu'à meſure que l'art s'agrandit, les hommes ſe raccourcirent; ils ont penſé, que les exercices pénibles du corps devenoient inutiles contre une force factice, avec laquelle il ne leur eſt pas poſſible de ſe meſurer. Déja ſous François I. on s'apperçut de l'effet que devoit produire un jour ſur le caractere national l'abandon

des anciens exercices (1), le mépris de la mort n'appartient pas au commun des hommes; la plupart aiment mieux vendre cher leur vie, que de l'expoſer à un danger évident, ſans coupſerir ; le même homme, dont l'amę s'agrandiroit en combattant, devient puſillanime à la bouche du canon. Il y aura toujours chez toutes les Nations un plus grand fonds de courage que d'intrépidité; il en eſt bien peu qui voyent de ſang froid une mort préſente, il en eſt beaucoup qui, en agiſſant, s'enflamment & deviennent courageux.

---

(1) *Autrefois*, dit le Seigneur de Langey, *la Gendarmerie de France emportoit le prix par deſſus toute autre, tant d'adreſſe que d'Equipages; non pas d'adreſſe à danſer à diverſes modes, ni pareillement à ſe parer mignotement, ne s'équiper de lits de camp, ni d'accoutremens de pluſieurs ſortes; car alors n'en étoit tenu aucun compte; ains celui qui manioit & piquoit le mieux un cheval, qui courroit une lance, qui ſe combattoit le mieux à l'épée, qui luttoit, ſautoit, ruoit la barre* * *& voltigeoit mieux que les autres, étoit le plus eſtimé.* Liv. de la diſcip. milit.

* Ruer la barre, étoit jetter une barre de fer très-peſante.

Retournons à l'armure des Chevaliers : ils mettoient leur cotte de mailles par deſſus une eſpece de pourpoint de cuir bouré de crin ou de laine, pour rompre l'effort de la lance, qui ſouvent enfonçoit quelques mailles de la cotte ; ce pourpoint étoit appellé *Gambeſon.*

Les Princes & les grands Seigneurs mettoient par-deſſus le tout une eſpece de dalmatique ſans manches, qui deſcendoit juſqu'aux genoux, & étoit chargée d'écuſſons ou de piéces d'armoiries; c'eſt ce qu'on appelloit *la Cotte d'Armes.*

L'enſemble de cette armure étoit appellé *Haubert ;* il n'y avoit que les Chevaliers qui puſſent s'en ſervir ; le privilege du *Haubert* fut bientôt, comme le droit de *lever Banniere,* incorporé à la terre; delà les *fiefs de Haubert.*

L'uſage du *Haubert* dura juſques vers le règne de Philippe de Valois en France ; alors cette lourde armure fut changée en de ſimples cuiraſſes ou lames de fer.

La forme du bouclier varia comme celle du caſque & de la cuiraſſe ; il y en avoit de

de forme ronde ou ovale, qu'on appelloit pour cette raiſon des *rondeles;* les autres étoient preſque quarrés, s'arrondiſſant vers le bas ou s'allongeant en pointe; ils étoient de bois, couvert de cuir bouilli, ou d'autres matieres dures & capables de réſiſter à la lance; les Chevaliers y mettoient leurs armoiries.

La Cavalerie légere n'étoit pas ſi chargée; elle n'avoit que la cuiraſſe, & le ſimple caſque, appellé *pot de fer*, en tête.

Les chevaux des *Hommes d'Armes* étoient eux-mêmes armés & couverts; cette couverture étoit de cuir ou de fer, c'eſt-à-dire de mailles de fer, à l'inſtar du *Haubert;* depuis on ſe contenta de couvrir aux chevaux la tête & le poitrail de lames de fer, & les flancs de cuir bouilli; ces défenſes étoient appellées *bardes*, & les chevaux ainſi couverts, *chevaux bardés;* les *flancois*, c'eſt-à-dire les couvertures des flancs, étoient ordinairement chargés d'écuſſons d'armoiries.

Les Seigneurs ſe diſtinguoient, ſoit par la magnificence du *champfrain* de leurs

chevaux ; c'étoit cette couverture de tête dont je viens de parler, & qui étoit le plus communément d'acier, mais ſouvent d'or & d'argent, orné de ciſelures, même de pierres précieuſes. Le Comte de Foix, ſous le regne de Charles VII, après la priſe de de Bayonne en 1449, fit ſon entrée dans cette ville ſur un cheval, dont le *champfrain* d'acier garni d'or & de pierreries étoit eſtimé quinze mille écus d'or *, & le Comte de Saint-Pol, ſous le même Prince, avoit au ſiege de Harfleur, un *champfrain* à ſon cheval de bataille, eſtimé trente mille écus *. Cette magnificence n'étoit pourtant pas celle de la très-ancienne Chevalerie, qui ſe contentoit de champfrains de cuivre, ou de fer poli, ou même de cuir bouilli ; c'étoit une eſpece de maſque ajuſté au devant de la tête du cheval, ayant dans le milieu un fer large & rond qui ſe terminoit à une aſſez longue pointe, par le moyen de laquelle la tête du cheval devenoit une eſpece d'arme offenſive.

* Hiſtoire de Charles VII, ſous l'an 1449, p. 188.

* Ibid.

L'Infanterie & la Cavalerie légere étoient fournies par les *communes ;* lorſque par

hazard les Rois faiſoient trouver de la Gendarmerie parmi les troupes des *communes*, elle n'étoit commandée que par des Chevaliers.

L'Infanterie étoit preſque toute compoſée d'Archers & d'Arbalêtriers, qui avoient pour armes défenſives la capelline, le jacque & le pannier.

La *capelline* étoit une eſpece de caſque en pot de fer. Le *jacque* étoit un juſte-au-corps qui deſcendoit juſqu'aux genoux, & étoit bourré entre les toiles ou étoffes dont il étoit compoſé, afin de rompre l'effort de la lance ou de l'épée. Le *pannier* étoit le bouclier des piétons, ainſi nommé, parce qu'il étoit fait d'oſier, couvert de bois de tremble ou de peuplier noir; le panier couvroit preſque tout le corps.

Dans les premiers tems, la Cavalerie légere conſiſtoit auſſi en Archers & en Arbalêtriers, parce que la lance étoit l'arme propre de la Gendarmerie; depuis on la donna auſſi à la Cavalerie légere, & même à quelqu'Infanterie. Donnons une idée des armes offenſives d'alors.

Il faut d'abord diſtinguer dans ces armes celles qui étoient comme la marque diſtinctive de la liberté, & que les perſonnes de condition ſervile ne pouvoient porter, raiſon pour laquelle les Ecrivains latins du tems les appellent *arma libera*; c'étoit la lance & l'épée.

La *lance* étoit une eſpece de perche de bois de frêne, ayant à un bout un fer fort aigu; ceux qui s'en ſervoient, appuyoient le gros bout ſur l'arçon de la ſelle. On ornoit la lance d'une banderolle auprès du fer.

Dans les chocs les lances ſe fracaſſoient communément & ſautoient en éclats, d'où eſt venu le proverbe, *rompre une lance*, pour faire alluſion aux aſſauts de lances dans les tournois.

Quand dans un combat on voyoit dans l'une des troupes les lances levées, c'étoit la marque de ſa défaite, & de ſa prochaine déroute, parce que cela indiquoit que cette troupe étoit ſerrée de trop près par l'ennemi, pour pouvoir faire uſage de la lance.

L'épée, d'abord large & courte, ſans pointe, puis pointue, a ſubi beaucoup de variations. On voit par celle qui nous reſte de la Pucelle d'Orléans, que dans peu de tems l'épée fut fort allongée.

Elle étoit ſuſpendue à un baudrier, ou à un ceinturon; inſenſiblement l'uſage du ceinturon prévalut. Sous Louis XII on ne portoit plus que des ceinturons aux Armées; on a repris le baudrier après François I, juſqu'à ce que Louis XIV l'ôtât à toutes les troupes; il n'y a plus que les Cent-Suiſſes, & les Suiſſes des hôtels qui le portent aujourd'hui.

Outre l'épée, les Chevaliers & les Hommes-d'Armes avoient au côté une eſpece de poignard appellé *dague*, dont ils ſe ſervoient pour chercher le défaut de la cuiraſſe de leurs ennemis, lorſqu'ils étoient à terre; cet uſage fit donner à la dague le nom de *miſericorde*, parce que le Cavalier terraſſé, faute de crier *miſericorde*, étoit tué.

Les armes communes aux autres combattans étoient la flêche, la hache, la

maſſue, la pique, la hallebarde, la fronde, & les maillets.

La *flêche*, compoſée d'une verge & d'un fer pointu au bout, étoit de deux eſpeces; les *quarraux*, parce que le fer en étoit quarré, ſe lançoient avec la balliſte ou l'arbalête; il eſt probable que la dénomination des *carraux de la foudre* vient de-là; l'autre eſpece de flêche, appellée *vireton*, étoit jettée avec l'arc; elle étoit appellée *vireton*, parce qu'elle *viroit* ou tournoit en l'air, au moyen de ſes ailerons ou pennes.

L'arc a toujours été connu & en uſage; il n'en eſt pas de même de l'arbalête; c'étoit un arc attaché au haut d'une eſpece de chevalet de bois, que la corde de l'arc, quand il n'étoit pas bandé, coupoit à angles droits; ſous le chevalet vers la poignée, étoit la clef de la détente, aſſez ſemblable à celle du ſerpentin d'un mouſquet; par le moyen de cette clef, que l'on preſſoit avec la main contre le manche de l'arbalête, le reſſort faiſoit agir la roue qui arrêtoit la corde, laquelle ſe débendant faiſoit partir le dard.

L'arbalête étoit inconnu en France avant Philippe-Auguſte, Guillaume le Breton le dit poſitivement *. Comme l'art de s'en ſervir étoit différent de celui qui conſiſtoit à tirer de l'arc, il ne faut point confondre les *Archers* & les *Arbalêtriers*.

* Philip. l. 2.

La *hache d'armes* avoit un manche beaucoup plus menu que la hache ordinaire, elle étoit par en haut ferrée des deux côtés; la plus dangereuſe étoit celle qu'on appelloit *beſagüe*, parce qu'elle avoit deux tranchans.

La *maſſue* étoit un bâton gros comme le bras, long de deux pieds & demi; il y avoit un gros anneau de fer à un bout, pour y attacher un chainon ou fort cordon, afin qu'il n'échappât pas des mains; à l'autre bout étoient trois chainons, auxquels étoit attachée une boule de fer ou d'autre métal; il y avoit auſſi des maſſues d'autres formes; les Prélats qui ſe trouvoient aux guerres ſe ſervoient de la maſſue, pour tuer *ſans effuſion de ſang*. C'eſt ainſi que Philippe de Dreux, Evêque de Beauvais, proche pa-

rent de Philippe-Auguſte, prit la maſſue *pour ne pas encourir l'irrégularité.*

La *pique*, qui étoit une perche, armée d'une longue pointe de fer, eſt ancienne chez les Flamands & chez les Suiſſes, pas tant en France. Ces deux peuples s'en ſervoient, comme anciennement les Macedoniens ſe ſervoient de leurs *ſariſſes*, pour écarter la Cavalerie, & l'empêcher de paſſer ſur le ventre à l'Infanterie.

On voit que ce fut avec cette arme que les Flamands repouſſerent la Gendarmerie Françoiſe en 1302, à la ſanglante journée de Coutrai; Guillaume Guiard l'appelle à cette occaſion *godendac*, mot Flamand qui répond à *bon jour*, comme s'il vouloit dire, que ce fût avec la pique que les Flamands donnerent *le bon jour* à la Gendarmerie de France.

Les Suiſſes ont pareillement pris la pique contre la Cavalerie que la Maiſon d'Autriche envoyoit contre eux, & à laquelle ils n'avoient pas le moyen d'en oppoſer une autre.

La *hallebarde* & la *pertuiſane* paroiſſent pareillement venir des Suiſſes ; on ne voit pas qu'on en ait fait uſage en France avant Louis IX.

La *fronde* eſt auſſi ancienne que l'arc & la flêche ; les François s'en ſont ſervis, à l'imitation des Romains, dans deux occaſions ; premierement aux eſcarmouches qui précédoient les batailles ; ſecondement aux ſiéges, ſoit pour écarter des murailles ceux qui les défendoient, ſoit pour empêcher d'approcher ceux qui les attaquoient.

Le *maillet*, dont on ſe ſervoit dans les combats, différoit du marteau d'armes, en ce que ſon revers étoit quarré ou arrondi, & que le marteau d'arme avoit un côté, ſoit en pointe, ſoit en tranchant.

Voilà l'idée générale qu'on doit ſe former de l'état de la milice juſqu'à la révolution que l'invention des armes à feu a cauſé dans l'art de la guerre.

Par rapport à ſa compoſition, après la guerre civile allumée par la trop célebre Iſabelle de Bavierre, qui s'embarraſſa peu d'accréditer le ſoupçon d'un amour adul-

taire & inceſtueux, en ſe vengeant ſur ſon propre fils de la mort de celui qu'on diſoit en être le Héros *, le Royaume fut livré aux déprédations des gens de guerre; les *Routiers* (1), les *Cottereaux* (2), la Gendarmerie elle-même, dans laquelle l'indiſcipline & l'eſprit de brigandage avoient pris la place des anciennes vertus militaires, dévoroient les campagnes; Charles VII, de l'avis de ſon Conſeil, forma & exécuta le projet d'un corps de quinze compagnies de Gendarmerie, toujours ſubſiſtant, & de délivrer le Royaume de l'oppreſſion; on envoya ordre aux Prevôts des Maréchaux, de ſe

* Le Duc d'Orléans.

(1) Les *Routiers* étoient des avanturiers qui couroient en bandes les Provinces; du vieux mot *route* dont les anciens Hiſtoriens ſe ſervent pour déſigner une *troupe*, une compagnie.

(2) Les *Cottereaux* étoient d'autres bandits, ainſi nommés des grands couteaux dont ils ſe ſervoient, le mot *coterel* ſignifie encore à Toulouſe un grand couteau. On croit que le mot *coterie* vient de celui de *cotereaux*.

mettre en campagne avec leurs Archers, de ſe fortifier de tous les ſecours que pouvoient leur fournir les Gouverneurs des Provinces, les Magiſtrats des Villes, & la Nobleſſe bien intentionnée; de marcher dans les grands chemins & d'empêcher non-ſeulement que les ſoldats licenciés ne commiſſent de déſordres, mais encore qu'ils ne s'attroupaſſent.

La difficulté étoit de pourvoir à l'entretien de ces compagnies qu'on nomma *Compagnies d'Ordonnance*; on engagea les villes & les gens de la campagne à ſe charger de cet entretien, en leur repréſentant les avantages qu'ils retireroient de cet établiſſement pour leur repos, leur commerce, la culture de leurs terres & la ſureté de leurs beſtiaux; ces avantages leur parurent ſi réels, qu'ils accepterent ſans peine la propoſition; & depuis ce tems la ſolde des troupes & de tout ce qui eſt néceſſaire à leur entretien, a été levé ſur les villes, les bourgs & les villages du Royaume; les feudataires de la Couronne ceſſerent d'amener leurs vaſſaux au ſervice, excepté

en cértains cas extraordinaires, où l'on convoquoit l'arriere-banc. L'uſage des *Pennons* & *Bannieres* ceſſa de même, ainſi que les grandes prérogatives des Chevaliers, auxquels les jeunes Seigneurs & Gentilshommes ne s'attacherent plus, parce que la qualité de Chevalier & de Banneret ne donnoit plus le commandement. La Nobleſſe s'enrôla dans les Compagnies d'Ordonnance dont les Chefs prirent le titre de *Capitaines*, lequel déſigna déſormais le droit de commander; on chercha une eſpece de dédommagement pour la haute Nobleſſe, & on crut la trouver dans l'inſtitution de certains ordres de Chevalerie, où les Princes & les plus grands Seigneurs étoient admis, & auxquels on tranſporta une partie des marques diſtinctives attachées à l'ancienne Chevalerie.

L'établiſſement des Compagnies d'Ordonnance fourniſſoit au Roi une Cavalerie nombreuſe, toujours prête à marcher au premier ordre; on pourvut de même à la formation d'une milice d'Infanterie permanente, en ordonnant à chaque Paroiſſe

du Royaume de choiſir un de ſes meilleurs habitans, pour aller en campagne avec l'arc & la flêche, dès qu'il ſeroit commandé, & ſervir en qualité d'archer; les privileges qu'on accorda à ceux qui ſeroient choiſis, firent qu'il y eut de l'empreſſement à l'être; ils furent affranchis de preſque toutes les charges publiques; c'eſt de-là qu'on les appella *francs archers* ou *francs taupins*, à cauſe des taupinieres dont les clos des gens de la campagne ſont ordinairement remplis; les derniers ſiecles ont vu bien des Seigneurs qui rapportoient leur origine à quelques *francs taupins*.

Il paroît que cette police fut celle de la plupart des Etats d'alors; ceux qu'on appelloit francs-Archers en France, étoient appellés *Lanſquenets*, ou plutôt, *Landſknecht* en Allemagne, c'eſt-à-dire, *ſoldats, valets du pays.*

La police des francs-Archers fut ſupprimée par Louis XI en 1480; il y ſuppléa en prenant à ſa ſolde des Suiſſes, & en formant un corps d'Infanterie Françoiſe, pour l'entretien de laquelle il créa beau-

coup d'impôts *; ces impôts furent augmentés par ſes ſucceſſeurs en proportion du plus grand nombre de *Suiſſes* & de *Lanſquenets* qu'ils prirent à leur ſolde.

* Commines, l. 6. ch. 7.

Il faut tracer maintenant plus en grand le tableau de la milice aux époques qui doivent fixer l'attention de nos lecteurs.

§. II.

Premier uſage des armes à feu.

Pendant plus de deux ſiécles on a fait en même tems uſage des armes anciennes avec les modernes; ſi l'on voit que dès le regne de Philippe de Valois on s'eſt ſervi de *canons* & de *bombardes* *, l'on voit auſſi que plus d'un ſiécle après on ſe ſervoit encore d'arbalêtes & d'autres armes anciennes. *

* Froiſſart, v. 1. p. 55.

* Nouv. Hiſt. de Bretagne, t. 2. p. 1263.

Ce fut ſous l'Empereur Charles-Quint que l'artillerie nouvelle commença à ſe perfectionner, & qu'on chercha des proportions entre le calibre & la longueur des canons, & la qualité & la quantité de la charge.

En France on faiſoit alors communément les canons de cinquante livres de bales. Charles-Quint diminua les ſiens; ceux qu'il fit nommer les *douze apôtres*, & qui n'étoient que de quarante-cinq livres de bales, furent regardés comme des modeles, ſur leſquels on ſe regloit dans tous les Etats de la domination de la Maiſon d'Autriche.

Outre les canons, on faiſoit uſage de l'*arquebuſe* qui eſt peut-être cette arme que Monſtrelet appelle *couleuvrine à main*, & qui tenoit une eſpece de milieu entre les plus petits canons, & ce qu'on a depuis appellé *mouſquet*.

Le canon de l'Arquebuſe étoit monté ſur un fut, qui avoit une croſſe pour coucher en joue; elle devint inſenſiblement l'arme à feu ordinaire des ſoldats, & prit la place de l'arc & de l'arbalête. Cette arme avoit beaucoup de rapport à nos mouſquetons pour le fut & le canon, mais elle étoit à rouet; il y en avoit qu'on braquoit ſur une fourche ou une eſpece de trepied *; celles que les Arquebuſiers, ſoit à pied,

*Langey, diſc. milit. l. 1.

ſoit à cheval, portoient, étoient beaucoup moins peſantes.

Des arquebuſes on en vint aux piſtolets, dont le canon n'avoit qu'un pied de long; les *Reiters* ou Cavaliers Allemands s'en ſont les premiers ſervis *. On appella en France *Piſtoliers* ceux auxquels on donna cette arme.

* La Noue diſc. milit. 18.

Depuis on imagina une arme moyenne entre l'arquebuſe & le piſtolet, à laquelle on donna le nom de *poitrinal*, parce qu'elle étoit portée à un large baudrier ſur la poitrine de celui qui s'en ſervoit *.

* Fauchet l. 2. de la milice.

Bientôt après, & dès le regne de François I, on fabriqua le mouſquet. Si l'on en croit Brantome, ce fut le Duc d'Albe qui, le premier, mit le mouſquet en vogue dans les armées, lorſque ſous le regne du Roi d'Eſpagne Philippe II, il alla prendre le gouvernement des Pays-Bas en 1567. Il ajoute que ce fut M. de Strozzi qui introduiſit en France l'uſage de cette arme ſous Charles IX. Il ſe peut, qu'avant le regne de ce Prince, cet uſage n'étoit pas ſi général, mais il eſt certain qu'on ſe ſervoit du

du mouſquet déja ſous François I, puiſqu'on voit au cabinet d'armes de Chantilli un mouſquet aux armes de France avec la ſalamandre, qui étoit la deviſe de ce Prince.

Le ſuccès des armes à feu fit quitter inſenſiblement celles des armes anciennes, dont elles rendoient l'uſage ou inutile, ou trop embaraſſant; & il paroît qu'on ne conſerva de ces dernieres que celles qui, avec les nouvelles, pouvoient former des armes doubles. Ainſi on ajuſta l'épée, le ſabre, & même la hache d'armes avec le piſtolet, de maniere que l'une de ces armes étoit en même tems épée & piſtolet, l'autre ſabre & piſtolet, la troiſieme hache & piſtolet; c'eſt à cette imitation qu'on a depuis ajuſtée la bayonnette au fuſil.

§. III.

Nouvelle Milice à cheval.

La Cavalerie conſiſtoit dans la Gendarmerie & la Cavalerie légere.

Ainſi une compagnie de cent lances formoit une troupe de ſix cens hommes, tous à cheval.

Dans ce nombre nous ne comprenons pas les volontaires qui s'attachoient ſouvent en telle quantité aux Capitaines de Gendarmerie, qu'ils doubloient le nombre des combattans.

Le Maréchal de Fleurange, dans ſes Mémoires ſous Louis XII, en parlant de la compagnie de Robert de la Marck, ſon pere, dit qu'au paſſage de Lyon elle étoit de douze cens hommes.

Chaque compagnie avoit ſon Lieutenant, ſon Guidon, & ſon Enſeigne, charges qui furent toujours remplies par des perſonnes de la premiere qualité; il y avoit outre cela dans chaque compagnie un Maréchal des Logis.

Chaque Gendarme avoit quatre chevaux, un cheval de bataille, un bidet, communément appellé *courtaut* pour ſes voyages, un troiſieme cheval pour ſon valet, & un quatrieme pour porter ſon bagage.

Les Gendarmes étoient tous, au moins juſqu'au regne de François I, Gentilshommes, & euſſent cru déroger en faiſant le ſervice avec la Cavalerie légere ou l'Infanterie. Lorſque l'Empereur Maximilien I, qui aſſiegeoit conjointement avec les François la ville de Padoue, fit propoſer au Général François de faire donner un ſecond aſſaut à cette place par une troupe combinée de Gendarmes François & de Lanſquenets Allemands; le Chevalier Bayard dit, qu'il n'y avoit point de gens dans les compagnies d'ordonnance qui ne fuſſent Gentilshommes, & que ſi l'Empereur vouloit que la Gendarmerie Françoiſe ſe chargea de cet aſſaut, il falloit qu'il la fit accompagner par la ſienne, & non par ſes Lanſquenets *.

* Hiſt. du Chevalier Bayard, c. 37.

On voit par cette réponſe du Chevalier Bayard, que dans de certaines occaſions la Gendarmerie ne refuſoit pas de chercher de la gloire dans les aſſauts, & de combattre à pied.

Louis XII mit ſept hommes pour une *lance fournie*, & François I en mit juſqu'à

huit * ; c'étoit-là une notable augmentation pour la Gendarmerie ; les Ordonnances rendues par ces deux Princes à ce ſujet, laiſſant les Archers de chaque compagnie au nombre de deux, il faut croire que l'augmentation portoit ſur les Coutilliers & les Pages.

* Ordon. du 7 Juillet 1498, & du 28 Juin 1526.

Le *Page* du Gendarme n'étoit pas ſon domeſtique, c'étoit un jeune homme de condition, ou au moins vivant noblement, qui de droit paſſoit à la place d'Archer ou de Gendarme, lorſqu'il avoit atteint l'âge requis ; les Pages étoient comme les Cadets, qu'on a vus depuis dans le Régiment des Gardes, & dans les Gardes du Corps.

Les Archers, Coutilliers, & Pages, ne combattoient pas rangés avec les Gens d'Armes ; ils étoient beaucoup moins armés qu'eux, & leurs chevaux n'étoient pas des chevaux de bataille, comme ceux des Gens d'Armes ; il paroît qu'ils ne ſervoient qu'à eſcarmoucher avant le combat, & à pourſuivre l'ennemi dans ſa retraite ; ainſi ils marchoient, ou ſur les flancs, ou derriere les rangs des Gens d'Armes.

Chaque Capitaine avoit ſa livrée & ſa deviſe, dont les *Hoquetons*, c'eſt-à-dire, les caſaques de leurs compagnies étoient chargées ; François I, réduiſit cette livrée à une ſeule manche des caſaques *, il ſe peut que la maiſon de Luxembourg ait pris de-là l'uſage de faire porter aux gens de ſa livrée une manche différente du reſte du juſte au corps.

* Ordon. de 1533.

Il y avoit quatre revues dans l'année pour la Gendarmerie ; deux générales, où les Gens d'Armes paroiſſoient armés de pied en cap, c'eſt-à-dire, comme dit le Seigneur de Langey, *avec l'épée d'arme au côté, l'eſtoc à l'arçon de la ſelle d'une part, la maſſe de l'autre, leurs robes de la couleur de l'enſeigne* * ; les deux autres revues ſe faiſoient en caſaques ſeulement, ou comme on diſoit alors, en robes.

* Diſc. mil. fol. 25.

On voit que depuis l'inſtitution des compagnies d'Ordonnance, divers uſages anciens ceſſerent ; les Capitaines & Officiers des Gens d'Armes ſe contenterent de l'écharpe, au lieu de la cotte d'armes, qui faiſoit partie de l'armure des Chevaliers ;

les troupes de Gendarmerie ſe diſtinguerent alors par la couleur de l'écharpe ; la maniere de la porter a variée ; on l'a miſe en baudrier & en ceinture.

La diſtinction des Chevaliers & des Ecuyers par les *éperons dorés* ou *argentés* ceſſa de même ; le bouclier devint auſſi une arme inutile qu'on abandonna.

Les Officiers de Gendarmerie ne ſe diſtinguerent plus que par la richeſſe de leurs armes couvertes d'argent & d'émail, & les banderoles de leurs lances.

CAVALERIE LEGERE.

Outre les Archers à cheval & les Arbalêtriers à cheval, on vit dans les armées quelques autres eſpeces de Cavalerie légere.

Et d'abord la Cavalerie *Albanoiſe*, que les Vénitiens paroiſſent avoir mis en vogue ; on appelloit cette eſpece de Cavaliers, *Stradiots*, du mot Italien, *Strada*, qui ſignifie chemin ; on s'en ſervoit pour *battre l'eſtrade* ; ils étoient vétus à la Turc,

comme les *Gennetaires*, au turban près: Louis XII en prit à ſon ſervice lorſqu'il marcha en Italie pour châtier les Génois; Brantôme dit dans l'Eloge de M. de Fontrailles, qui fut Colonel Général des Albanois, que ce ſont eux qui nous ont apportée la forme de la Cavalerie Légere, qui juſques là avoit été peu eſtimée en France, & y étoit ſans nulle diſcipline.

L'arme ordinaire des Albanois étoit un bâton ferré aux deux bouts, avec lequel ils faiſoient la fonction de piquiers contre la Cavalerie, ils en donnoient tantôt d'une pointe, tantôt d'une autre, & ſe rendoient fort redoutables à la petite guerre.

En ſecond lieu les *Argoulets*, vétus à peu près comme les *Stradiots*, mais armés différemment; ils avoient la maſſe à l'arçon gauche, & à droite une arquebuſe de deux pieds & demi de long; ils ſervoient dans les armées pour aller à la découverte, & pour harceler l'ennemi dans la retraite; comme ils ne combattoient qu'à la débandade, ils étoient peu eſtimés: de là le mot de *chetif* Argoulet,

qu'on donnoit à un homme qu'on mépriſoit.

L'Hiſtorien du Pleix prétend que ceux qu'on appelloit *Carabins* (1) de ſon tems, étoient ceux-là même auxquels ſous les regnes de François I, & de ſon fils, on donnoit le nom d'*Argoulets*; il falloit dire plutôt, que le ſervice important des *Carabins*, fit bien-tôt oublier juſqu'au nom d'*Argoulet*.

---

(1) L'uſage des *Carabins*, ſuivant Mongomerie, (*Traité de la milice Françoiſe*, *p.* 142.) nous eſt venu d'Eſpagne, & on ne l'a gueres pratiqué en France que du tems de Henri III. Les Carabins portoient une cuiraſſe échancrée à l'épaule droite, afin de mieux coucher en joue; un gantelet à coude pour la main de la bride; un cabaſſet en tête, & avoient pour armes offenſives une longue eſcopette de trois pieds & demi & un piſtolet; leur fonction étoit de former un petit eſcadron plus profond que large, à la gauche de chaque compagnie de Chevaux Légers; d'avancer au ſignal au-devant de l'ennemi, pour eſcarmoucher & donner le tems à la Compagnie d'avancer en ordre pour charger.

§. IV.

Nouvelle Milice à pied.

L'Infanterie en France, nous l'avons dit, étoit comptée pour fort peu de choſe avant, & peut-être depuis la création des *Francs Archers*; Brantôme dit qu'elle n'étoit compoſée que de *marauts*, *belitres*, *pilleurs* & *mangeurs de peuples* *, Louis XI ayant réformé les Francs-Archers & pris à ſa ſolde ſix mille Suiſſes, leva en outre dix mille hommes d'Infanterie Françoiſe, qu'il paya de ſon tréſor.

* Brant. diſcip. des Col. p. 49.

Charles VIII, ſon fils, l'imita, augmenta même la troupe des Suiſſes, & y ajouta des *Lanſquenets*, c'eſt à dire, de l'Infanterie Allemande. Cette Infanterie & les Suiſſes avoient alors une bien meilleure réputation que les Fantaſſins François, *la plupart*, dit encore Brantôme, *gens de ſac & de corde*

C'eſt ſur-tout à l'exemple des Suiſſes, que les autres Nations doivent la formation d'une bonne Infanterie. *les exemples de*

vertus, dit le Seigneur de Langey, *que les Suiſſes ont montré au fait des armes à pied, ſont cauſe que depuis le voyage de Charles VIII, au Royaume de Naples, les autres Nations les ont imité* *. * Diſc. Mil.

Sous Louis XII, l'Infanterie Françoiſe étoit déja ſur un bon pied par l'attention qu'eurent les Seigneurs qui en furent nommés Capitaines, d'en bien diſcipliner les diverſes *bandes*, comme on s'exprimoit alors *; bien-tôt on diſputa ſur la queſtion de ſavoir s'il étoit utile ou nuiſible d'avoir tant de troupes étrangeres dans les armées. * Brant. diſcip. des Colonels, Mém. du Marec. de Fleuranges, fol. 59. v°.

Les uns diſoient, que c'étoit autant de ſoldats qu'on ôtoit aux ennemis, ou à ceux qui pouvoient le devenir; que les Suiſſes & les Princes Allemands qui fourniſſoient des *Lanſquenets* à la France, étoient retenus dans ſes intérêts par les avantages qu'elle leur faiſoit.

On répondoit, que la politique d'un ſiecle ne doit pas être celle d'un autre; que les forces d'une Nation ne doivent pas être précaires, que les projets d'un Général peuvent être déconcertés par les caprices

des troupes étrangeres, lorſqu'elles ſont mal payées ; témoin ce qui arriva dans le Royaume de Naples au Duc de Montpenſier qui fut abandonné par les *Lanſquenets* à la merci des Eſpagnols, & forcé à une capitulation honteuſe ; témoin encore ce qui arriva à Lautrec à la Bicoque, où il fut forcé par les Suiſſes de combattre ſans nulle apparence de ſuccès ; qu'ils l'abandonnerent enſuite & furent cauſe de la perte du Duché de Milan ; que François I, lui-même fut abandonné par les Griſons immédiatement avant la bataille de Pavie, &c.

Le Seigneur de Langey crut pouvoir couper le nœud de la difficulté, en diſant qu'il eſt bon d'avoir des troupes étrangeres dans les armées, mais en telle quantité que le Général en ſoit toujours abſolument le maître *.

* Diſc. mil. fol. 5.

C'eſt dans cette vue que François I, forma le projet d'avoir toujours une nombreuſe Infanterie Françoiſe ſur pied ; il la partagea en Légions, dont il en forma ſept de ſix mille hommes chacune, ce qui fai-

ſoit une armée de quarante deux mille hommes.

La Normandie devoit fournir une Légion; la Picardie une autre, la Bretagne une troiſieme; le Languedoc une quatrieme; la Guyenne une cinquieme; la Bourgogne, la Champagne & le Nivernois enſemble une ſixieme; & le Dauphiné, la Provence, le Lyonnois & l'Auvergne la ſeptieme.

Les Officiers & les ſoldats devoient être originaires du pays où chaque Légion devoit être levée; deſorte que dans la Legion de Picardie par exemple, il ne devoit y avoir que des Picards; dans celle de Normandie, que des Normands, dans celle de Bretagne que des Bretons, ainſi des autres.

Les ſoldats devoient être armés, les uns d'arquebuſes, les autres de piques, les autres de hallebardes.

Dans chaque Légion il y avoit ſix Capitaines, qui commandoient chacun mille hommes; l'un d'eux étoit en même tems Colonel commandant de toute la troupe;

les Capitaines étoient à la nomination du Roi; les Lieutenans & autres Officiers ſubalternes à celle des Capitaines.

Chaque Capitaine avoit deux Lieutenans, deux Enſeignes, un centenier par chaque centaine d'hommes; quarante caps d'eſcadre; quatre Fouriers, ſix Sergens, quatre tabourins & deux fifres.

Comme François I voulut former ſes légions ſur le modele de la milice romaine, il attacha aux Légionnaires qui ſe diſtingueroient, la marque honorable de l'*Anneau d'or* *.

* Mém. de du Bell. l. 5.

Cette belle inſtitution que je ne fais qu'ébaucher ici, n'eut jamais une exécution complette; l'Auteur de la Diſcipline Militaire qui écrivoit ſous François I, s'en plaint dans plus d'un endroit, prétendant qu'elle auroit promptement affranchi le Royaume des Troupes étrangeres *. On en revint à l'ancien uſage des *bandes*.

* L. 1. fol. 6. voyez auſſi Monluc, l. 1. p. 65.

Outre l'Infanterie reglée, on faiſoit uſage de troupes d'*Avanturiers* ainſi nommés, parce que c'étoient des vagabons qui ne ſe joignoient aux Armées que par l'ap-

pas du butin; François I, dans une de ſes Ordonnances, déplore la néceſſité où il s'eſt vu de les employer *. Après les avoir chargés de tous les maux qui affligeoient l'état, & qu'il attribuoit à la vengeance céleſte, il permet à tout le monde de courre ſus pour les exterminer; les Bourgeois d'Autun les attaquerent les premiers, pluſieurs Villes ſuivirent leur exemple, & on parvint à délivrer les campagnes de ce fléau.

* Ordonn. dattée de Lyon du mois de Sept. 1543.

Les malheurs de François I reſuſciterent les *Avanturiers*, dont on trouve encore des veſtiges ſous le regne de Henri IV. on leur avoit même donné un Général.

Une charge plus brillante, mais peu faite pour durer, fut celle de Colonel Général de l'Infanterie, que François I établit vers l'an 1544.

Les honneurs attribués à cettte charge étoient tout-à-fait extraordinaires; la Garde étoit montée devant le logis du Colonel-Général, à deux compagnies, avec un Capitaine & le drapeau, les Tambours battans aux champs, quand il entroit ou

ſortoit, ni plus ni moins que pour la perſonne du Roi. Quand il vouloit monter la Garde chez le Roi, il en faiſoit avertir les Capitaines de ſervice, & on le ſaluoit de la pique, même à la porte du logis du Roi. Sous le regne de Louis XIII, Monſieur, frere du Roi, entra un jour au Louvre, ayant dans ſon carroſſe le Duc d'Epernon, Colonel Général; le Tambour de la Garde voyant le carroſſe de Monſieur, appella comme de coutume; le Duc d'Epernon mit la tête à la portiere, criant au Tambour qu'il étoit-là; auſſitôt on bâtit aux champs, ce qui ne mortifia pas peu le frere du Roi. Le Colonel Général recevoit le ſerment du Colonel des Gardes, couvert & aſſis dans un fauteuil; celui-ci le prêtoit chapeau bas, à genoux ſur un carreau, & ayant les mains ſur le livre des Evangiles.

Un ſujet revétu d'une auſſi grande puiſſance ne devoit pas tarder de porter ombrage. Louis XIV ſupprima la charge de Colonel Général par une Ordonnance du 28 Juillet 1661.

§. V.

§. V.

Ordre de bataille, Marches, Campemens.

On ne peut aujourd'hui ſe former qu'une idée générale, & même confuſe des batailles qui ſe donnoient, il y a deux ſiecles. La diverſité d'armes, d'armures & de troupes, faiſoit que l'on rangeoit alors les armées d'une maniere bien differente de celle de notre tems. Par exemple, quand la Gendarmerie bien ſerrée venoit la lance en arrêt fondre ſur la Cavalerie légere, celle-ci ne tenoit pas devant elle; mais auſſi quand la Gendarmerie étoit une fois rompue, la Cavalerie légere avoit ſur elle de grands avantages, par la facilité avec laquelle elle faiſoit tous ſes mouvemens, & manioit ſes armes; elle commençoit par tuer les chevaux des Gendarmes qui, tombant, étoient foulés aux pieds, ou aſſommés, ſans que l'embarras de leur lourde armure leur laiſſa les moyens de défendre leur vie.

tuis, où le Roi Jean fut pris *; au combat entre Bertrand du Gueſclin & le Captal Buch *; à la bataille d'Azaincourt *; & dans des occaſions beaucoup plus modernes.

* Id. c. 160.

* Id c. 221, 222.

* Hiſt. de Charl. VI, ſous l'an. 1415.

La Gendarmerie, lorſqu'elle alloit au combat à cheval, ce qui étoit ſa fonction ordinaire, eſcadronnoit dans la marche, ayant les lances hautes, comme on le voit dans les bas reliefs du tombeau de Louis XII, à Saint-Denis; mais elle ne combattoit pas en eſcadrons; c'eſt-à-dire que quand une troupe de Gendarmerie alloit à la charge, elle étoit ſur un ſeul rang; Guillaume le Breton, en décrivant l'ordonnance de la bataille de Bovines, dit que le Chevalier Guarin, rangea tellement la Gendarmerie, *qu'un Chevalier ne ſervoit pas de bouclier à un autre Chevalier*, & que chacun avoit en face l'ennemi qu'il avoit à combattre; c'eſt que le premier effort du Gendarme étoit dans la lance pour déſarçonner, & culbuter l'ennemi qu'il avoit en tête, & que la ma-

niere dont ſe faiſoit cet aſſaut ne comportoit pas un ſecond ni un troiſieme rang de lances derriere le premier.

Ainſi cinquante Lanciers par exemple ſe rangeoient ſur une file, & marchoient à l'ennemi ſerrés & tous du même pas, ſans que perſonne ne déborda la ligne, afin que tout l'effort ſe fit en même temps de tout le front ; on défendoit de prendre trop tôt *carriere*, comme on parloit alors ; c'eſt-à-dire, il ne falloit piquer que de ſoixante pas ou environ, afin que ni le Gendarme ni ſon cheval ne fuſſent hors d'haleine en arrivant ſur l'ennemi.

En diſant que la Gendarmerie avant Henri II, ne combattoit pas en eſcadrons, je ne prétends pas faire entendre, que toute la Gendarmerie d'une Armée fut ſur un ſeul rang, il lui auroit fallu un terrein immenſe pour s'étendre ainſi, lorſqu'elle étoit nombreuſe ; mais je veux dire que pluſieurs rangs ne compoſoient pas, comme nos eſcadrons, une même troupe, les rangs ſe doubloient & ſe tri-

ploient ſuivant l'étendue du terrein & le nombre des combattans ; mais ces rangs avoient entr'eux une grande diſtance, de ſorte que le ſecond rang ſoutenoit le premier, comme un corps ſéparé en ſoutient aujourd'hui un autre dans un combat ; au reſte depuis l'uſage de l'arquebuſe, on mettoit des pelotons d'Arquebuſiers à côté des troupes de Gendarmerie, leur emploi étoit d'attendre de pied ferme la Gendarmerie ennemie, & de ne tirer qu'à vingt pas, ces pelotons étoient ſeulement de cinq de front & de quatre rangs, les premiers étoient ventre à terre, les ſeconds ſur un genou, les troiſiemes panchés, & ceux de derriere de bout, ils faiſoient tous leur décharge en même temps.

Par rapport aux marches, dans un temps où le défaut des cartes topographiques pouvoit faire craindre de rencontrer chaque jour des obſtacles formés par la ſituation des lieux, il eſt ſenſible qu'on ne pouvoit ſe permettre de ces marches forçées & hardies, qui ont fait l'admiration

des derniers temps. Le talent du Général ne conſiſtoit alors que dans le ſecret, la lenteur & la circonſpection dans les marches, la vivacité dans les entrepriſes & la promptitude dans leur exécution.

C'eſt ainſi qu'Alexandre de Parme qui entra en France à la tête des Armées Eſpagnoles, pour faire lever le ſiége de Paris en 1590, & celui de Rouen en 1592, ſe mocqua de l'impatience des Ligueurs qui le preſſoient de hâter ſa marche ; il ne pût être entammé, que parce qu'il alloit très-lentement & à petites journées. Son activité ne parut que lorſqu'il fallut ſe dégager d'un mauvais pas. Enfermé dans la péninſule du pays de Caux, entre la ſeine & l'Armée de Henri IV qui lui barroit le chemin des Pays-bas, n'oſant hazarder une bataille avec une armée foible & en mauvais état, il ſe rapprocha de Caudebéc ſur le bord de la ſeine.

Le Roi le vit là ſans inquiétude ; la largeur de la ſeine en cet endroit, ne lui laiſſoit aucune crainte, que ſon ennemi

lui échappa. Mais une entrepriſe jugée impoſſible, fut ce qui ſauva le Prince de Parme ; il fit paſſer, ſans que le Roi s'en apperçut, huit enſeignes dans quelques bateaux à l'autre bord de la riviere, où ils éleverent un fort ; il en fit conſtruire un autre avec des redoutes du côté de Caudebec ſur le rivage, affin d'aſſurer la tête du pont qu'il médita de jetter ſur la ſeine ; ce pont ſe trouva fait en moins de rien au moyen des ancres, des cables, des poutres, des planches, & autres attirails, que les bateaux de Rouen lui amenerent au retour de la marée ; l'armée défila ſur une ſeule colonne, avec un ordre & une promptitude ſi merveilleuſe que le Roi ne fut informé de cette marche qu'après que la plupart des bagages & l'Artillerie furent paſſés ; il accourut ſur les hauteurs, ordonna qu'on amena du canon pour tirer ſur le pont, pendant qu'il s'avanceroit avec ſa Cavalerie vers le camp ennemi ; mais le canon du fort & des redoutes, l'obligerent de s'éloigner, & Râ-

nuce Farneze, qui étoit reſté à l'arriere-garde, eût le temps de faire embarquer l'Artillerie du fort, & de mettre le feu au Pont.

Echapé du danger, le Prince de Parme fit ſes marches d'une toute autre maniere; n'ayant plus d'ennemis devant lui à craindre, il arriva en quatre campemens à St. Clou, & ne laiſſa point reprendre haleine à ſes troupes juſqu'à ce qu'il eut atteint Chateau-Thierry en Champagne.

Quand à l'art des campemens, il paroit avoir été perfectionné en France plus tard que chez les autres Nations; ce ſont des fautes commiſes dans cette partie de l'Art Militaire, qui ont fait perdre à Louis XII le Royaume de Naples. On ne faiſoit guere, encore de ſon temps, que des camps volans; la grande quantité de Châteaux forts qui exiſtoient alors, & ſous leſquels il étoit facile de ſe retirer, avoit peut-être fait négliger l'art des campemens qui conſiſte à ſçavoir ſe fortifier dans un Camp.

Louis XII & le Roi Ferdinand le Catholique étoient convenus de partager entr'eux le Royaume de Naples ; mais lorſqu'on en vint à la ſéparation des limites, on ſe brouilla ; Louis XII, envoya un corps d'Armée pour ſoutenir ſes autres troupes ; le Général François s'avança juſqu'à la riviere du Garillan, & ſe rendit maitre des deux bords, au moyen d'un pont qu'il y fit jetter, & qu'il fortifia. Bientôt après il ſe laſſa de tenir la campagne, & partagea ſa Cavalerie en des quartiers éloignés les uns des autres.

Le Général Eſpagnol de ſon côté s'étoit campé à un mille du Garillan, & retranché ſur une petite Eminence au bout d'un défilé fort étroit & plein de fondrieres, attendant l'occaſion. Elle ne tarda pas d'arriver. Dès que l'Armée Françoiſe eût pris ſes quartiers, le Général Eſpagnol fit conſtruire auſſi promptement que ſecrettement un pont ſur le Garillan à quelques lieues audeſſus de celui des François, vint fondre ſur leurs quartiers, les enleva les

uns après les autres, s'empara de toutes les places qu'ils tenoient, & les obligea d'abandonner ſans retour le Royaume de Naples.

§. VI.

Attaque & défenſe des places.

Depuis Philippe Auguſte, qui a été en beaucoup de choſes le reſtaurateur de l'Art Militaire en France, on ne manquoit pas de faire dans les ſiéges des *circonvallations* défendues de diſtance en diſtance par des tours de bois, appellées *briſtega*, ou plutôt *triſtega*, parcequ'elles avoient trois étages.

Quand le canon fut une fois en uſage, on ne fit plus des tours de bois, mais de ſimples redoutes beaucoup plus baſſes; lorſqu'on n'avoit pas aſſez de troupes pour inveſtir toute la place, on conſtruiſoit des forts de diſtance en diſtance ſans lignes, & on appelloit ces redoutes *baſtides* ou *baſtilles*; c'eſt ainſi qu'en uſerent les An-

glais au commencement du ſiége d'Orléans que la Pucelle fit lever * cela s'appelloit *aſſiéger par baſtides* ; c'eſt l'expreſſion dont ſe ſert Froiſſart.

* Alain Chart. ſous l'an 1429.

La coutume a été fort longtemps d'attendre dans la circonvallation l'ennemi qui venoit au ſecours de la place ; enfin les François ont pris une méthode contraire, aimant mieux aller audevant de l'ennemi pour le combattre que de l'attendre dans un camp fort étendu, où il y a toujours quelqu'endroit foible : le Maréchal de Turenne diſoit, que de cent batailles qu'il donneroit pour forcer l'ennemi dans ſes retranchemens, il n'en perdroit aucune que par ſa faute *. Dans les derniers tems, on a ſuppléé à tout par des armées d'obſervations.

* Vautier, art de faire la guerre, p. 135.

Depuis Charles VII. nos Hiſtoriens ne parlent plus des anciennes machines pour battre une Place, ni de ces levées immenſes, appellées *Aggeres* chez les Romains, à la faveur deſquelles on faiſoit approcher en ſureté les machines, de la Place aſſiégée.

Mais ce qui ſurprend, c'eſt qu'il ne ſoit fait mention que très-tard dans nos Hiſtoires, de ce que nous appellons *tranchées*, quoiqu'on y parle de brêche; cependant pour battre en brêche, il falloit bien que le canon fut fort près de la muraille : or ſans tranchées, comment établir la communication des batteries avancées avec le camp ? On peut croire, que dans les premiers temps, & lorſqu'il y avoit encore peu d'armes à feu, on conduiſoit le canon la nuit, le plus près de la muraille qu'il étoit poſſible, & qu'on élevoit à la hâte un retranchement pour loger le corps de troupes deſtiné à ſon ſervice : ou bien, & ſurtout lorſqu'il n'y avoit pas de canon dans la Ville aſſiégée, on conduiſoit le canon par des galeries couvertes, comme on conduiſoit autrefois le bélier : c'eſt ce qui paroît avoir été pratiqué par la Pucelle d'Orléans, *enſuite de quoi ladite Jeanne la Pucelle prit un courſier, & un bâton à la main, puis mit en beſogne, Chevaliers, Ecuyers, & autres gens de tous états, pour*

apporter fagots, huis, tables, & autres choſes néceſſaires à faire taudits & approches contre ladite Ville, afin d'aſſeoir aucunes bombardes, & canons étans dans l'oſt. *

* Juv. des Urſ. p. 276.

Mais ſous Charles VII. l'uſage du canon étant devenu plus commun, celui des tranchées paroît dans l'hiſtoire ; *au ſiege de Harfleur, furent apportés ſeize groſſes bombardes, leſquelles le Roi qui étoit logé à Moutiers Villiers, vint lui-même faire tirer & jeter contre la Ville ; il y avoit de grandes & profondes tranchées pour aller plus ſurement, & s'abandonna & hazarda fort le Roi, à venir voir battre les murs d'icelle Ville, allant en perſonne aux foſſés & aux mines, armé la ſalade en tête* (1), *& ſon pavois en main* (2), *on pouvoit aller par le moyen d'icelles mines, juſqu'au près des murs dudit Harfleur.* *

* Hiſt. de Char. VII, p. 184.

(1) *Salade* ; caſque léger ſans crête.

(2) *Pavois* ; grand bouclier, réſervé pour les ſiéges, dont on ſe couvroit preſque tout le corps.

Le mot *mines* eſt ici ſinonime avec *tranchée* ; comme on ne faiſoit pas encore de *chemin-couvert*, on ne ſongeoit point à pratiquer des mines deſſous pour le faire ſauter ; & ſi l'on creuſoit ſous la contreſcarpe pour entrer dans le foſſé, en étançonnant les terres, cela même étoit une eſpéce de tranchée dont on ſe ſervoit pour aller attacher le mineur à la muraille même.

On ne peut douter, que dès qu'on eut commencé à faire des tranchées, on n'y obſerva de les diſpoſer de maniere, qu'elles ne puſſeut être enfilées de la place aſſiégée ; c'eſt-à dire, qu'on les conduiſit par détours ; mais on fût long-tems à les bien défendre contre les ſorties : & avant qu'on n'eût imaginé d'y conſtruire des places d'armes, & des redoutes de diſtance en diſtance, afin d'y raſſembler des troupes, toujours prêtes à ſoutenir les travailleurs, elles étoient ſouvent ſurpriſes, nettoyées & comblées.

On ne fit gueres uſage des mines avant

le regne de Louis XII. On attribue leur réuſſite à un Ingénieur Eſpagnol nommé Pierre Navarre, qui s'eſt rendu très-célébre dans les guerres d'Italie ; il fit ſommer l'an 1503. le Commandant du Château de l'Œuf de ſe rendre ; ſur le refus de celui-ci il fit metttre le feu à ſa mine fit fauter en l'air la muraille avec quantité de François qui la défendoient, & emporta le Château d'aſſaut *.

Guichard. liv. 6.

Les feux d'artifices au contraire ſont très-anciens ; indépendamment des *Malléoli* ou dards enflammés des anciens, on s'eſt ſervi d'autres feux d'artifices dès la fin de la ſeconde race, comme on le voit dans la chronique de Flodoard.

Pendant les Croiſades on apprit encore à connoître le feu d'artifice des Mahométans, que nos Ecrivains du tems appellent *Feu Grégeois* ; & dès que la poudre fût inventée, on ſe ſervit de fuſées dans les ſiéges * ; vinrent enſuite les pots-à-feux, les lances à feu, les grenades, qui donnerent bientôt l'idée des bombes ; car Strada ſe

* Froiſſ. c 157, Hiſt de Charles VII, ſous l'an 1449.

trompe, lorſqu'il dit *, que c'eſt la bombe qui a donné origine aux grenades, pots-à-feux, &c. On s'eſt ſervi de ces derniers inſtrumens au moins cinquante ans, avant l'invention des bombes; c'eſt ce qui eſt prouvé par les Mémoires du Bellai *, & ceux de Caſtelnau-Mauviſtieres *.

* Décade des Pays Bas.

* Liv. 1.

* Liv. 3. chap. 13.

Voilà pour l'attaque des Places, donnons pareillement une idée de leur defenſe.

L'ancienne maniere de fortifier & de flanques les murailles avec des tours, a duré très-longtems, même depuis l'invention du canon; témoin la Baſtille de Paris, qui fût commencé par le Roi Charles V. La raiſon des anciens Ingénieurs étoit, que la figure ronde réſiſtoit mieux que la figure angulaire au canon, comme au bélier: les Ingénieurs modernes, en convenant du fait, ont cependant préférée la figure angulaire, parce qu'elle flanque mieux, que l'on peut faire un plus grand feu des faces & des flancs des baſtions, qu'on peut ſe retrancher deſſus, &c.

C'eſt

C'eſt vers les régnes de l'Empereur Charles-Quint & du Roi François I. qu'on commença à fortifier les Places avec des baſtions ; Heſdin & Landreci ſont peut-être les premieres Villes ainſi fortfiées; mais ce n'eſt que peu à peu que la nouvelle méthode prévalut & ſe perfectionna ; ſuivons l'ancienne.

Devant chaque porte il y avoit un boulevart, à l'entrée duquel étoit ſuſpendue une herſe avec des chaînes de fer & de cordes, afin que ſi l'ennemi s'engageoit entre la porte & le boulevart, la herſe tombant, le renferma.

Il y avoit dans les murailles des ouvertures en forme de ſoupiraux de cave, appellées *Machi-Coulis*, leſquelles ſervoient à pluſieurs uſages, comme pour faciliter de voir ce qui ſe paſſoit dans le foſſé, jetter des pierres, des feux d'artifices, & en cas d'eſcalade, abbattre les échelles avec des cros, jetter de l'eau, en cas que l'on mit le feu aux portes, &c.

A quelque diſtance de la Ville, & à la

tête des Fauxbourgs, il ſe trouvoit un poſte avancé, & retranché de palliſſades ou de maçonnerie, dans lequel on faiſoit la garde pour empêcher la ſurpriſe de la Place par les portes : cette eſpéce de fortification eſt diverſement dénommée dans nos Hiſtoires : Froiſſart l'appelle *Baile*, Guillaume le Breton *Barbacane* ; il y a encore aujourd'hui un Château à la tête du Pont de la Ville de Rouen, qu'on nomme *le Château de la Barbacane*.

La *Braie* étoit l'avant-mur des tours, comme *la fauſſe-Braie* eſt aujourd'hui l'avant-mur du baſtion.

On ne conſtruiſoit point avant le règne de Henri II. d'ouvrages extérieurs : le Seigneur de Langey, qui vivoit ſous Louis XII. & François I. ne fait aucune mention ni de chemin couvert, ni d'ouvrages des dehors.

Lorſqu'une Ville étoit menacée d'un ſiége, on élevoit ſouvent ſous le feu de la Place même, quelque plattes-formes ou cavaliers, ſur leſquels on plaçoit

de l'artillerie, pour empêcher l'ennemi d'ouvrir la tranchée de ſi près ; on faiſoit des retranchemens derriere les murailles, & on s'en tenoit-là. » Nos Peres, dit la Noue, » ſe moquoient de tant d'inventions, dont » on ſe ſert pour la fortification des Pla- » ces, & diſoient, que c'étoient inven- » tions italiques : qu'un bon gros rempart » ſuffiſoit pour garantir les hommes de l'im- » pétuoſité du canon, ſur lequel il ſe fal- » loit défendre pique à pique. « *

*La Noue paradoxe, 323.

Cependant pour faire des ſorties pendant les aſſauts, & pouvoir prendre les aſſaillans en flanc, on avoit ſoin de conſtruire dans le foſſé, au bout de la muraille, de fauſſes portes murées, appellées *Poternes*, qui pouvoient être aiſément rompues.

On pratiquoit auſſi dans les foſſés des galeries qui traverſoient depuis le bas du rempart juſqu'à la contreſcarpe : elles étoient bâties en dos d'âne, couvertes de groſſes pierres de taille, & alloient aboutir à des ſouterains qui conduiſoient ſous terre fort avant dans la campagne, & qui pou-

voient ſervir à faire arriver du ſecours dans Place; quelques-unes de ces galeries, avoient des ouvertures ou caſe-mattes, ſoit pour tirer dans le foſſé, ſoit pour voir ce qui s'y paſſoit.

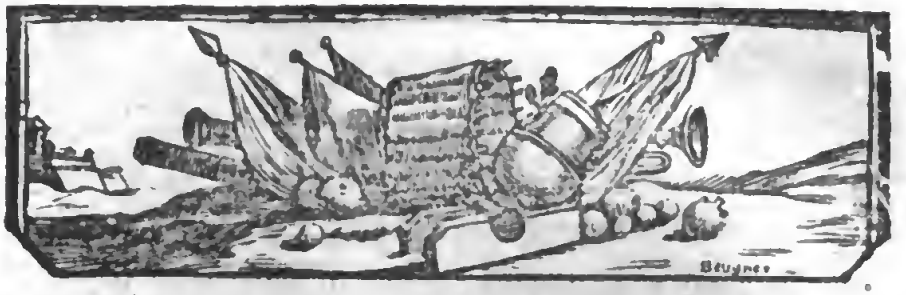
On ne voyoit alors gueres de Villes ſe rendre, qu'après pluſieurs aſſauts donnés au corps de la Place, dans laquelle les aſſiégés ne manquoient pas de ſe retrancher: aujourd'hui, dès que les dehors ſont emportés, on demande à capituler: les retranchemens dans l'intérieur ne ſont plus des reſſources pour les aſſiégés, & un habile Ingénieur, après la priſe du chemin couvert, marque le jour auquel on battra la chamade.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

CHARLES VIII. ROI DE FRANCE.

Major in exiguo Corpore Virtus erat.

Grande Valeur dans un petit Corps.



PREMIERE PARTIE,

CONTENANT

L'HISTOIRE POLITIQUE

Des évènemens qui ont préparées les grandes querelles entre l'Empereur Charles-Quint & François I, Roi de France.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition du Roi Charles VIII en Italie. Expulsion des Médicis de Florence. Conquête de Naples. Retour du Roi en France.

A PEINE la guerre de Bretagne fut-elle ter- Ann. 1493.
minée, que Charles VIII, au lieu de penser à faire goûter à ses peuples les fruits de la paix,

Ann.1493. dont le Royaume agité depuis ſi long-tems par des guerres étrangeres avoit beſoin, ſe livra avec chaleur au projet qui lui fut inſpiré par Louis Sforce, de conquérir le Royaume de Naples.

Louis Sforce, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion du Duché de Milan, qu'il vouloit uſurper ſur Galéas, ſon neveu, dont il étoit le tuteur, avoit crû qu'il lui falloit une haute alliance; il avoit jetté les yeux ſur Iſabelle d'Arragon, petite fille de Ferdinand, Roi de Naples, la beauté de ſon ſiecle, & déja promiſe au jeune Galéas. Mais ſes propoſitions que le vieux Ferdinand n'avoit oſé rejetter, avoient éte reçues avec tant de mépris de la part de la jeune Princeſſe, que Louis Sforce médita des atrocités pour s'en venger.

Après avoir fait avaler à ſon neveu un breuvage qui lui ôta l'uſage de la raiſon, il fit achever ſon mariage avec Iſabelle, & pour enlever enſuite au Duc de Calabre, frere de cette Princeſſe, le trône de Ferdinand, il ſongea à lui ſuſciter un puiſſant concurrent, dans la perſonne de

Charles VIII, Roi de France, qui ſe fit trop d'illuſion ſur la nature des droits cedés à Louis XI, ſon pere, par la Maiſon d'Anjou, ſur le Royaume de Naples. Ann. 1493.

Pour hâter une expédition qui flattoit l'ambition du jeune Monarque, quoi qu'elle fut déſaprouvée, comme dit Commines, par tous les gens ſages de la Nation, Louis Sforce chercha à lui ménager des alliés en Italie. Il envoya San Severino, ſon confident, à Florence, auprès de Pierre de Médicis, qui ſans être Souverain de cette Ville, étoit l'ame de ſon adminiſtration.

Pierre de Médicis ſe laiſſa prendre à l'artifice de Louis Sforce; il ne démêla point le plan combiné par celui-ci, & ne vit pas qu'il ſe tourneroit contre la France dès que ſa vengeance ſeroit ſatisfaite, & la Maiſon d'Arragon humiliée.

Quelques indiſcrétions de Pierre de Médicis ſur les projets de Charles VIII, ne firent point renoncer ce Prince à ſon entrepriſe; elles furent ſeulement cauſe, qu'il exigea de Louis Sforce, que toutes les places du Milanès reçeuſſent gar-

Ann. 1493. niſon Françoiſe. Les vraies difficultés que la raiſon préſentoit aux gens experimentés, ne faiſoient que gliſſer ſur l'eſprit des jeunes Seigneurs, qui pour ſe ſignaler deſiroient auſſi vivement que le Roi, l'expédition de Naples. Cette conquête leur paroiſſoit auſſi facile que de remporter le prix dans une joute ou dans un carouſel; bientôt perſonne n'oſa plus combattre ce projet inſenſé, dans la crainte d'être accuſé de foibleſſe ou de lâcheté.

L'étoile ſinguliere de Charles VIII voulut que les Italiens qui étoient inſtruits depuis deux ans de ſes vues, n'euſſent ni aſſez de politique pour les diſſiper, ni aſſez de courage pour s'y oppoſer; que l'orage qui après avoir ravagé le Royaume de Naples, devoit enſuite écraſer l'uſurpateur du Duché de Milan, fut préparé par lui-même, & qu'Alexandre VI, l'étonnement de ſon ſiecle par ſes vices, & par ſes rares talens dans l'art de gouverner, n'eut pas aſſez de prévoyance pour faire avorter les projets ambitieux de Charles VIII.

Ce prince accompagné de trente-deux Sei- Ann 1494.
gneurs du premier rang, & de deux cent Gentilshommes, alla ſe mettre à la tête d'une armée compoſée de ſeize cent gens d'armes, chacun avec deux Archers à cheval, trois ou quatre cent chevaux armés légérement, douze mille hommes d'Infanterie, moitié Suiſſes & moitié François, & d'une nombreuſe Nobleſſe volontaire, dans laquelle conſiſtoit la principale force de cette expédition, en quelque ſorte romaneſque

La fortune de ce Monarque fut alors ſemblable à un fleuve impétueux qui ſort de ſon lit, rompt toutes les digues, ſubmerge les plaines, & fait fuir tout le monde.

Charles VIII ne trouva nul obſtacle à ſon entrée en Italie; il la traverſa comme un vainqueur qui viſite ſes Provinces.

Dès qu'il fut arrivé ſur les confins de la Toſcane, il fit ſommer les Florentins de ſe déclarer. Pierre de Médiçis fit alors une faute, qui fut la ſource de toutes ſes diſgraces. Il alla ſe mettre

Ann. 1494. entre les mains du Roi Charles VIII, pour lui livrer les fortereſſes de Piſe, de Livourne, de Serezane & de Pietra Santa.

Les Florentins furent ſi indignés de cette conduite, que l'un des Sénateurs lui ferma la porte de la chambre du Conſeil, lorſqu'il revint pour y prendre ſa place.

Pierre de Médicis, auſſi hardi à entreprendre, que timide lorſqu'il voyoit de la réſiſtance, peu fertile d'ailleurs en reſſources, crut que tout étoit perdu; il monta à cheval, ſortit ſans ſuite de Florence, & prit le chemin de Bologne.

Expulſion des Médicis, de Florence.

Sa retraite acheva de le décréditer, même auprès de ſes amis; elle fut regardée par la multitude comme une fuite & un abandon des intérêts de la Ville dans un moment de criſe; on entama contre lui une procédure judiciaire; on ſaiſit ſes biens, on les mit à l'encan, & on vendit à vil prix ce prodigieux amas de meubles ſomptueux, de tableaux précieux & de rares manuſcrits, que ſa maiſon avoit raſſemblés dans l'eſpace de ſoixante-dix années, avec tant de ſoins & de curio-

sité; jamais la grandeur des Médicis ne parut Ann. 1494.
mieux que durant les quinze jours ou trois semaines que leur maison fut mise au pillage.

Pierre de Médicis avoit deux freres, Julien & Jean : celui-ci étoit Cardinal; Julien avoit accompagné son frere aîné; mais le Cardinal étoit resté, & eut ensuite bien de la peine à se sauver. Il se refugia d'abord dans l'Eglise de Saint Marc, fondée par ses ancêtres, mais les Religieux plus timides que reconnoissans, lui refuserent une retraite; il s'adressa ensuite aux Cordeliers qui le traiterent mieux; ils lui donnerent un habit de leur Ordre, à la faveur duquel il passa, sans être reconnu, par la porte de Saint Gal, & alla rejoindre ses freres.

Charles VIII, averti de ce désordre, s'approcha de Florence, & y fit son entrée en conquérant, le 17 Novembre. Alphonsine des Ursins, femme de Pierre de Médicis alla se jetter aux pieds du Roi, tenant entre ses bras un fils, dont elle étoit accouchée depuis peu; ses larmes attendrirent les cœurs, & lui firent trouver des amis dans une cour, où tout étoit étranger pour elle.

Ann. 1494. Le Roi avoit à ſa ſuite deux perſonnes qui partageoient ſa faveur. Le Cardinal Briçonnet, principal Miniſtre, jouiſſoit de la conſidération de ſon maître; le Comte de Breſſe, frere du Duc de Savoye, étoit de tous ſes plaiſirs; il en eſt des favoris comme des amans, ils ne veulent point de concurrens. Le Comte de Breſſe cherchoit avidement les occaſions de décréditer le Cardinal; il ſavoit que ce vieux Miniſtre s'étoit déclaré contre Pierre de Médicis, dans l'idée que l'autorité du Roi ne ſubſiſteroit à Florence qu'autant qu'il y auroit de l'égalité parmi les principaux citoyens, ſur leſquels la Maiſon de Médicis avoit cherché à prendre un aſcendant qui approchoit de la ſouveraineté. Après s'être aſſuré d'une forte brigue, le Comte de Breſſe inſinua au Roi, que ne pouvant s'arrêter à Florence, il devoit ſonger à maintenir cette Ville dans ſon parti, & que la voie la plus ſure pour y réuſſir n'étoit pas d'y laiſſer ſubſiſter le gouvernement populaire, ſujet à des ſecouſſes perpétuelles, mais qu'il lui étoit beaucoup plus avantageux de

rappeller Pierre de Médicis qui lui ayant l'entiere obligation de ſon rétabliſſement, ne manqueroit pas de reſter dans ſes intérêts, dont les ſiens propres ſeroient déſormais inſéparables. Ann. 1494.

Charles VIII, qui ne ſongeoit pas tant alors à conſerver qu'à conquérir, ſuivit le conſeil du Comte de Breſſe; il envoya un courrier à Bologne pour avertir Pierre de Médicis de revenir à Florence; le courier ne le trouva point; cet homme extraordinaire s'étoit formaliſé de ce que Pentivoglio en lui donnant retraite dans ſon Palais, l'avoit raillé ſur la précipitation de ſa fuite: le défiant Médicis ſoupçonnant qu'on pourroit bien trahir un homme dont on ſe moquoit, s'étoit clandeſtinement retiré de Bologne, ſans dire où il alloit.

Entrée du Roi Charles VIII, à Rome.

Le Roi preſſé de ſuivre ſes vues de conquête, abandonna Florence dans l'état où il l'avoit trouvée, & prit la route de Rome. Le Pape eſſaya de l'en détourner en lui montrant de loin les foudres du Vatican; mais Charles VIII prétexta la néceſſité où il ſe diſoit être d'accomplir

Ann. 1494. un vœu qu'il avoit fait à Saint Pierre de Rome. Il entra dans cette Ville le 31 Décembre, *la lance ſur la cuiſſe*, comme dit Brantôme; après avoir eû quelques conférences avec Alexandre VI, dont la diſſimulation couvroit des projets qui n'éclaterent qu'au retour du Roi; ce Prince pourſuivit ſa route vers Naples.

Il s'empara de la terre de Labour, de la Baſilicate, de Barry, d'Oltrante, de Tarente, de la Pouille, de la Calabre & de tout ce qui en dépend; à peine ſe préſentoit-il devant une place, qu'elle lui ouvroit ſes portes; quelques-unes mêmes n'attendoient pas qu'il ſe préſenta, elles le prévenoient. L'hiſtoire n'a point de trait plus extraordinaire, que le fut la rapidité de la conquête du Royaume de Naples, ce que l'on ne peut attribuer qu'à l'état de nullité où étoient alors les Italiens: enſevelis dans les délices de la paix, ils avoient paſſé depuis long-tems des travaux de la guerre à la culture des Arts; de l'activité & des veilles, à la pareſſe & au ſommeil; de l'exercice des armes, à toutes ſortes de voluptés:

toute domination, même étrangere, leur paroiſſoit égale, pourvu que leur repos & leur oiſiveté n'en fuſſent pas troublés. Ann. 1494.

Charles VIII entra à Naples le 21 Février 1494, (*vieux ſtyle*) couvert des ornemens impériaux. Il paroit que cette entrée impériale à Naples, étoit une ſuite des conférences que le Roi avoit eues avec le Pape; Gaguin dit que ce Pontife l'avoit créé Empereur de Conſtantinople, faiſant revivre en ſa perſonne l'Empire d'Orient, comme un de ſes prédéceſſeurs, avoit fait revivre celui d'Occident en la perſonne de Charlemagne (1). En effet les deux Siciles étoient les ſeules parties de l'Italie qui euſſent continué de reconnoître l'Empire d'Orient, depuis la deſtruction de celui d'Occident. Entrée du Roi Charles VIII, à Naples.

(1) D'autres Ecrivains diſent que Charles VIII s'autoriſoit des prétentions qu'André Paléologue, héritier de l'Empire d'Orient, lui avoit cedées. Cet André étoit neveu de Conſtantin Paléologue, que le Sultan Mohamet II, avoit détrôné en 1453.

Ann. 1494. Cependant il ſe forma une Ligue à Veniſe; le Pape y entra, le Roi des Romains Maximilien I, à qui Charles VIII avoit enlevée l'héritiere de Bretagne, les Rois de Naples & d'Arragon, la République de Veniſe, le Duc de Milan, celui de Ferrare, & le Marquis de Mantoue. L'objet de cette Ligue étoit de chaſſer Charles VIII de l'Italie, & de tailler ſon armée en pieces, lorſqu'il s'en retourneroit; l'illuſtre Comminés, Ambaſſadeur du Roi à Veniſe, en eut connoiſſance, & fit, mais inutilement, ce qu'il put pour la rompre; il en fit part au Roi, qui ne fit pas grand cas des craintes prudentes de Commines, & ſe raſſuroit dans la penſée, que le courage & la détermination de ſa Nobleſſe ſeroient ſupérieurs à toutes les Ligues; Commines inſiſta, & fit une peinture ſi vive des dangers qu'il y avoit à courir & des précautions qu'il étoit néceſſaire de prendre, qu'enfin il réuſſit à diſſiper le charme de la ſécurité, il réveilla le Roi de l'eſpece d'aſſoupiſſement ou d'ivreſſe où la rapidité de ſes conquêtes, & peut-être plus

plus encore les délices de Naples l'avoient jetté Ann. 1494.
lui & ſes favoris.

Mais la même étoile qui avoit fait de Charles VIII un conquérant ſi heureux & ſi extraordinaire, fit naître parmi ſes ennemis, des contretems qui lui furent utiles. Veniſe toujours lente dans ſes entrepriſes comme dans ſes projets, conſuma un tems conſidérable à délibérer ſur la quantité de troupes qu'il falloit armer; pendant ce tems le Roi paſſa à la tête des ſiennes, dans les détroits & les défilés où il eut été aiſé de le défaire, ſi la moitié des troupes ennemies y eut été ſeulement pour le charger, principalement dans l'Appennin, dont les chemins étoient coupés d'une ſi grande quantité de rochers, que les Suiſſes firent paſſer le canon à force de bras, & le traînerent ou le porterent eux-mêmes par-tout où les chevaux étoient inutiles.

Cependant les alliés, enfin raſſemblés, attendirent le Roi dans la plaine au nombre de 40000 hommes; quel parti prendre? Il falloit ou s'ouvrir un paſſage, l'épée à la main, ou périr de

Ann. 1494. faim dans les montagnes; les jeunes Seigneurs qui accompagnoient le Roi, n'héſiterent pas, & il fut réſolu de marcher en avant & de tenter les hazards, que la fortune détermine ordinairement en faveur de ceux qui oſent le plus riſquer.

Ann. 1495. Combat de Fornoue. Le Roi envoya avec l'avant-garde que commandoit le Maréchal de Gié, (Pierre de Rohan) Trivulce & la Palice; cette avant-garde étoit le fondement de toutes les eſperances de l'armée; car jugeant qu'elle donneroit les premiers coups & des coups déciſifs, on y avoit mis trois cent hommes d'armes, 2500 Suiſſes, une partie des Gardes du Roi, & de l'Artillerie, ſous les ordres de la Grange. Le Roi conduiſoit la bataille; après trois jours de marche, Rohan joignit les ennemis & campa au village de Fornoue dans le Parmeſan, pour attendre le Roi. Il eut été encore aiſé aux alliés de forcer Rohan dans ſon camp, & nul François ne leur eut échappé; mais une trop grande confiance dans la victoire & le trop vaſte projet de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi & de la fleur de ſa Nobleſſe, leur fit

manquer l'occaſion ; le Roi joignit Rohan, & avec dix mille hommes de troupes, épuiſées de fatiques, il attaqua ſes ennemis, & les chargea avec tant de vigueur, que dès le premier choc il les mit en déroute ; le combat ne dura qu'un quart d'heure ; les alliés y perdirent trois mille hommes, la terreur fit le reſte ; il fut impoſſible au Marquis de Mantoue de les raillier. Cette action ſe paſſa le 7 Juillet 1495. Ann 1495.

Charles VIII ne penſa plus qu'à revenir en France ; il oublia les délices de Naples pour une *fille-d'honneur* de la Reine, qu'il aimoit, & ſon empreſſement à la revoir lui fit hâter ſon retour. Ann. 1496. Retour du Roi en France.

Comme il étoit alors de la Nation Françoiſe de conquérir & de ne pas conſerver le Royaume de Naples, que le Roi avoit laiſſé ſous l'adminiſtration de Gilbert de Bourbon, Seigneur de Montpenſier, un des plus malhabiles Princes de ſon tems, qui perdit en Italie ſa vie & ſa réputation, ce Royaume lui fut ravi avec la même facilité qu'il avoit été conquis.

Ann. 1496. On vit en moins de deux ans, dit Commines, cinq Rois assis sur le trône de Naples; Ferdinand le vieux, Alphonse, Ferdinand, petit fils du premier, Charles Roi de France, & Frédéric.

Charles VIII, qui se caressoit encore de tems en tems avec l'idée de reconquérir le Royaume de Naples, mourut la veille de Pâques Fleurie 1498, à l'âge de 28 ans, laissant le Trône de France, à Louis Duc d'Orléans, son cousin du troisieme au quatrieme degré.

CHAPITRE II.

Situation des affaires de Florence & de Milan, après la retraite du Roi Charles VIII. Conquête du Milanès par le Roi Louis XII.

PIERRE de Médicis, en quittant Bologne, s'étoit retiré à Veniſe, où Virginie des Urſins, ſon allié, qui avoit de belles troupes, traita avec lui pour le rétablir a Florence; Urſins s'avança courageuſement juſqu'à la vue de cette ville, où les partiſans de Médicis n'oſerent rien entreprendre. Les Florentins élurent Bernard Neri pour leur Gonfalonnier; c'étoit l'ami ſecret des Médicis; mais ſa Magiſtrature s'écoula, ſans qu'il trouva l'occaſion de leur rendre des ſervices utiles, il ſe vit toujours croiſé par le Moine Savonarolle, qui par ſa hardieſſe avoit pris le plus grand aſcendant ſur l'eſprit des Florentins. L'aurore de la raiſon n'avoit pu encore diſſiper le phantôme Ann. 1498

Ann.1498. que les prédictions préſentent aux hommes pour les ſéduire, & Savonarolle s'étoit érigé en Prophète; les Florentins déféroient à ſes avis; devenu l'arbitre des affaires domeſtiques & publiques, il ſe mit en tête d'introduire dans ſa Cité un gouvernement purement populaire, imaginant que par-là il parviendroit à reconcilier la Nobleſſe avec le peuple; ſes vues Monachales n'alloient pas plus loin, il ne ſavoit pas que le niveau du peuple eſt plus inſupportable à la Nobleſſe, que les hauteurs d'un Monarque. On cabala contre Savonarolle; l'occaſion de miner ſon exceſſive autorité, ne tarda pas à ſe préſenter. La principale politique des Médicis avoit été de ne laiſſer manquer les Florentins, ni de pain, ni de jeux; mais comme ils n'avoient point d'Egypte ni de Sicile, pour faire, comme Auguſte, des largeſſes de grains dans les tems de diſette, ils étoient attentifs à entretenir ſous les yeux du peuple des greniers publics toujours abondamment pourvus.

Savonarolle n'étoit point en état, comme

les Médicis, d'entretenir en Aſie, en Egypte & ſur les côtes de Barbarie, des facteurs toujours munis des ſommes néceſſaires à l'achat des grains dont Florence avoit beſoin; ſon crédit s'ébranla à la premiere diſette; il avoit eû la maladreſſe de la prophêtiſer, & le peuple lui fit un crime de n'y avoir pas trouvé de remede. Ann.1498.

Le Gonfalonnier voyant ces diſpoſitions, les crût favorables au rétabliſſement des Médicis; il avertit Pierre de ſe préſenter avec le plus de troupes qu'il pourroit raſſembler.

Pierre de Médicis qui n'avoit point de crédit parmi les gens de guerre, s'adreſſa à l'Alviano, Chef de la Maiſon des Urſins qui paſſoit pour l'aventurier le plus actif & le plus heureux de ſon ſiecle.

Le jour pris, l'Alviano ſe trouva avec Pierre de Médicis au rendez-vous donné; leurs partiſans dans la ville les attendoient à l'heure de minuit; les troupes n'avoient que ſix lieues à faire, & elles y mirent plus de douze heures à cauſe d'une groſſe & longue pluye qui les ſurprit, deſorte

Ann 1498. qu'il étoit grand jour, lorſqu'elles parurent ; elles n'euſſent pourtant pas laiſſé de ſurprendre Florence, où rien n'avoit tranſpiré de la trame, ſi le hazard n'eut point fait trouver Vitelli qui commandoit l'armée des Florentins devant Piſe, à la porte même par où l'Alviano & Médicis devoient entrer ; comme il entendit derriere lui un gros de Cavalerie qui s'avançoit à toute bride, il eut la préſence d'eſprit de lever lui-même le pont, de fermer la porte, & de donner l'alarme; les bourgeois accoururent; Savonarolle ſe montra; on pointa le canon; l'Alviano qui jugea par la contenance des Florentins que l'entrepriſe étoit manquée, diſpoſa Pierre de Médicis à faire retraite, en ſe tenant tous deux à la queue de leurs gens.

On fit pendant deux mois à Florence l'inquiſition la plus ſévere pour découvrir la conjuration ; enfin un des domeſtiques du Gonfalonnier fut dénoncé comme ayant été vu armé le jour où Florence devoit être ſurpriſe ; la ſeule vue des inſtrumens de la queſtion arracha à ce mal-

heureux les noms de tous les conjurés; & jamais on ne vit plus de gens conſidérables exécutés en un ſeul jour dans un petit état. Ann. 1498.

Le peuple à ce ſpectacle d'horreur, paſſa, comme c'eſt ſa coutume, de l'inſulte à l'attendriſſement; tant de ſupplices le firent frémir, & ce ſentiment réfléchit ſur Savonarolle, pour qui des ſcenes de ſang étoient des délices. La Nobleſſe qui ne croyoit pas être aſſez puiſſante pour perdre ce Moine hypocrite, engagea la Cour de Rome par ſes propres intérêts à la ſeconder.

Savonarolle avoit prêché contre les vices d'Alexandre VI, avec la même hardieſſe dont il uſoit à l'égard des particuliers qui lui déplaiſoient; il avoit ajouté dans la chaleur de ſes déclamations, qu'il ne craignoit pas les foudres ſpirituelles; le Pape lui fit ſentir ſon pouvoir temporel; il envoya des troupes à Florence, le Monaſtere de Savonarolle fut forcé; on le trouva dans ſa chambre aux pieds d'un crucifix; on le traîna en priſon, & après ſept jours d'une inſtruc-

Ann.1498. tion judiciaire, durant leſquels il commenta les Pſeaumes de la Pénitence, il fut condamné au feu, ſupplice qu'il endura avec beaucoup de courage.

Les Florentins n'en furent pas mieux diſpoſés pour les Médicis; Julien s'étoit réfugié à Milan, où il avoit acquis l'amitié de Louis Sforce qui avoit une armée ſur pied; Sforce alloit agir en faveur des Médicis, lorſqu'il apprit que les habitans de Piſe étoient diſpoſés à ſe ſoumettre aux Vénitiens, ſi ceux-ci parvenoient à les délivrer des Florentins qui tenoient leur ville aſſiégée.

Louis Sforce craignoit bien plus l'agrandiſſement des Vénitiens, qu'il ne deſiroit le rétabliſſement des Médicis à Florence; l'intérêt lui fit bien-tôt ſacrifier l'amitié; il abandonna les Médicis, & envoya un de ſes émiſſaires aux Florentins pour traiter avec eux; les mêmes troupes, qu'il avoit deſtinées à ravager la Toſcane, eurent ordre de joindre celles de Vitelli, pour preſſer le ſiége de Piſe; ces troupes combinées ruinerent l'armée de Veniſe, qui s'étoit

engagée mal à propos dans l'Appennin, & donne- Ann. 1498.
rent occaſion à l'accommodement que Hercules de Ferrare négocia depuis entre Veniſe & Florence, & au moyen duquel Piſe demeura à la diſcrétion de Florence.

Pierre de Médicis, après avoir épuiſé dans ſes différentes tentatives les reſtes de ſa fortune, ſe conduiſit déſormais en homme ſans reſſource. Son puîné, dont l'humeur étoit plus tranquile, ſe retira chez les Pétrucci, qui avoient alors la principale autorité dans Sienne, & où il s'amuſa à faire l'amour; le troiſieme qui ſe faiſoit nommer le Cardinal de Médicis, quoique l'uſage ne fut encore alors de n'appeller les Cardinaux que du nom de leurs Bénéfices, ſe mit à voyager avec Jules, ſon couſin germain, qui ne paſſoit encore ni pour batard ni pour légitime.

Louis XII monté ſur le trône François l'an 1498, ſongeoit aux moyens de s'emparer du Duché de Milan, pour lequel Louis Sforce avoit obtenu trois ans auparavant de l'Empereur Ma-

Ann. 1498. ximilien I, des inveſtitures comme d'un fief de l'Empire devenu vacant par l'extinction de la lignée maſculine des Viſconti, mais que Louis XII prétendoit lui appartenir du chef de ſa grande mere Valentine Viſconti, fille du dernier Duc de ce nom.

Ann. 1499. Ce Prince fit aſſembler à Lyon une armée compoſée de trente mille hommes, ſous les ordres de Louis de Luxembourg, Comte de Ligny, de d'Aubigny de la Maiſon de Stuart, & de Trivulce; s'y étant rendu lui-même, il marcha en Italie.

Jamais conquête n'offrit moins de difficultés, & ne fut moins périlleuſe; le Roi ne fit que ſe montrer, & tout ſe ſoumit, ou fut emporté en très-peu de tems. Louis Sforce abandonna Milan, Les habitans ouvrirent les portes aux François, Sforce ſe retira avec ſes enfans & ſes tréſors auprès de l'Empereur Maximilien, & ſe crut trop heureux d'échapper par une évaſion prompte & ſecrette, en conſervant néanmoins l'eſpoir, que le tems, les intelligences qu'il entretiendroit dans

le Milanès, & le ſecours de l'Empereur pour- Ann. 1499.
roient le ramener dans des conjonctures plus favorables.

Le Roi après avoir conquis le Duché de Milan, ne s'occupa plus qu'à y faire aimer & reſpecter ſon autorité; il y réuſſit en partie par la diminution des impôts; mais le Cardinal d'Amboiſe, ſon Miniſtre, lui fit faire une faute capitale en chargeant Trivulce du gouvernement de ce Duché; il penſoit que comme il en étoit originaire, il ſeroit plus agréable aux Milanois; mais il eût été d'une meilleure politique d'y laiſſer un Gouverneur François, qui libre de toutes vues particulieres, de tout intérêt & de tout reſſentiment, y eut mieux fait reſpecter la nouvelle domination.

La dureté du gouvernement de Trivulce, qui Ann. 1500.
ſous couleur de la vengeance publique, ſatisfaiſoit des reſſentimens perſonels, la mauvaiſe conduite des François, la licence militaire qui étoit ſans frein, l'aſſiduité des jeunes Officiers auprès des femmes, aigrirent tellement les Mila-

Ann. 1500. nois, que Sforce qui éclairoit avec une grande attention tout ce qui ſe paſſoit, crut devoir profiter de la diſpoſition des eſprits & des circonſtances pour faire une entrepriſe; il partit d'Allemagne avec 12000 Suiſſes: 8000 Italiens, tant Milanois qu'autres, ſe joignirent à lui, & auſſitôt qu'il fut entré dans le Duché, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, & chaſſerent les François; il n'y eut que le Château de Milan & deux ou trois places fortes qui demeurerent ſoumiſes au Roi, parce que les gens de guerre y étoient ſupérieurs aux habitans, & les continrent.

Louis XII ſentit avec douleur la perte du Duché de Milan, & ne croyant pas devoir perdre un moment pour le reprendre, il y envoya la Trémouille, ce même brave Seigneur qui l'avoit fait priſonnier à la bataille de Saint Aubin, pendant qu'il n'étoit que Duc d'Orléans, & à l'honneur duquel ce Prince dit ce mot devenu ſi célèbre, *le Roi de France ne venge pas les querelles du Duc d'Orléans.* Louis de la Trémouille, nommé par nos Hiſtoriens, *le Chevalier ſans reproche*,

étoit un des plus grands Capitaines de ſon temps ; Ann. 1500.
ſage, prudent, courageux, intrépide, rempli de vues, fécond en reſſources, il avoit d'ailleurs une grace dans le commandement & un tel air de dignité, & ſi l'on oſe le dire, d'agrément, que les troupes ſous lui ſembloient toujours marcher à la victoire.

La Trémouille trouva à ſon arrivée, que Sforce aſſiégeoit le Château de Novarre, il réſolut de l'attaquer ; le bruit d'une bataille prochaine ſe répandit bien-tôt par-tout, la Palice qui étoit à la Cour, ainſi que Jean de Chabannes, Seigneur de Vandeneſſe, ſon frere, le Marquis de Bade, le Comte de Rouſſillon, Rohan, le bâtard de Bourbon, Bonneval, Desbarres, Baudiner, Arpajon, le Baron de Bearn, Liſtenay, prirent la poſte pour avoir l'honneur de combattre.

Les deux armées furent bien-tôt en préſence par le mouvement que fit celle du Roi. Les François toujours impatiens & dont le génie ne s'accommode gueres avec les lenteurs que les opé-

Ann. 1500. rations militaires demandent quelquefois, deſiroient vivement d'en venir aux mains; la Trémouille le tenta pluſieurs fois, mais Sforce évitoit d'en venir à une action; il vouloit dompter les François par leur caractère même; cela ne lui réuſſit point; un accommodement imprévu fait avec les Suiſſes, fit rentrer encore une fois le Duché de Milan ſous la domination Françoiſe, & fit tomber Louis Sforce entre les mains du Roi; cet accommodement fut l'ouvrage du Cardinal d'Amboiſe qui étoit ſur les lieux; Miniſtre borné, mais ſage & prudent, dont la politique étoit d'employer plutôt dans les affaires les moyens doux, que les derniers remedes, de préférer les tempéramens & les négociations à la voie des armes, toujours douteuſe & de compter pour bien l'argent, lorſqu'il s'agiſſoit de mettre à couvert & de ne point expoſer à des hazards, la gloire de ſon maître, ſes intérêts & le ſang des ſoldats qui en eſt inſéparable.

Louis Sforce fut envoyé en France & enfermé au Château de Loches, où il mourut dix ans après.

Le

Le Cardinal de Médicis s'étoit rendu auprès du Pape, ſous le prétexte d'aſſiſter au Jubilé de l'année 1500, mais en effet parce qu'il avoit appris que Céſar Borgia, fils de ce Pontife, que le Roi Louis XII venoit de faire Duc de Valentinois, avoit des deſſeins dont le ſuccès dépendoit du rétabliſſement des Médicis. Ann. 1500.

Borgia, après avoir opprimé par une infinité de vexations inouies tout ce qu'il y avoit de conſidérable dans l'Umbrie & dans la Romagne, aſpiroit à dompter les petites Républiques de la Toſcane; mais comme il n'étoit pas aſſez puiſſant pour les attaquer avec ſuccès toutes à la fois, il feignit d'abord de vouloir faire alliance avec celle de Florence; mais s'appercevant bien-tôt qu'il étoit pénétré par les plus ruſés Républicains qu'il y eut alors, il crut que la force étoit néceſſaire où les careſſes étoient inutiles.

Après avoir recueilli les Médicis dans ſon camp, il s'approcha de Florence avec une contenance qui en impoſa à cette ville; & elle ſe ſeroit probablement mal tirée de ce pas, ſans l'expédient imagi-

Ann. 1500. né par Pierre Soderini, qui avoit ſuccédé à Neri dans la charge de Gonfalonnier ; il alla trouver l'Ambaſſadeur de France à Rome, & lui démontra ſi clairement l'intérêt qu'avoit Louis XII à maintenir à Florence le gouvernement populaire, (ſeul moyen pour ce Prince de conſerver une ligne de communication entre le Duché de Milan, dont il s'étoit emparé, & le Royaume de Naples qu'il vouloit conquérir.) Que cet Ambaſſadeur preſſa le Pape de faire retirer ſon fils.

Alexandre VI n'oſant alors indiſpoſer les François, parce qu'ils étoient les plus forts, écrivit au Duc de Valentinois d'évacuer le territoire de Florence. L'artificieux Borgia, en liſant la dépêche du Pape, s'aviſa d'un ſtratagême qui lui procura, au moins de l'argent ; il mit en pieces la lettre de ſon pere, feignant de n'en pas vouloir achever la lecture, & déclarant hautement qu'il ne décamperoit pas.

Soderini, auſſi fin que lui, comprit que les grimaces du Valentinois ne tendoient qu'à ſe faire offrir ce qu'il n'oſoit demander, de peur d'offen-

ſer la France. Il lui étoit aiſé de le faire échouer, Ann. 1502.
en feignant de ne l'avoir pas pénétré ; mais comme le ſéjour de ſes troupes cauſoit plus de dommage en vingt-quatre heures, que ne montoit la ſomme dont on croyoit qu'il ſe contenteroit, on la lui offrit de bonne grace, & il décampa.

Bien-tôt après une cruauté commiſe par les Florentins, fournit aux Médicis l'occaſion de faire de nouvelles tentatives. Vitelli, Général des Florentins, eut le malheur d'être ſoupçonné d'infidélité ; & parce que ce ſoupçon ſe trouva mal fondé, ce peuple atroce lui ôta la vie, dans la crainte qu'il ne ſe vengea. Son frere Vitellas ſe mit en devoir de punir une ſi noire ingratitude ; les ſoldats accoururent de toutes parts pour ſeconder ſa vengeance, bien-tôt Florence ſe vit inveſtie par une armée qui ne lui cauſa pas moins de frayeur, que ne lui en avoit cauſé celle du Valentinois. Soderini paſſa promptement en France, par où ſeulement l'orage pouvoit être appaiſé ; il obtint une dépêche pour le gouverneur de Milan, à qui Louis XII mandoit de forcer Vi-

Ann. 1500. tellas à désarmer sur le champ ; les Florentins en eurent tant de joie, qu'ils créerent Soderini dictateur perpétuel.

Cet homme possédoit toutes les qualités propres à faire oublier les Médicis à Florence ; il étoit sage, libéral, doux & prévoyant ; il ne commettoit point d'injustices, & quoiqu'il fut obligé de ménager le peuple, à qui il étoit redevable de sa dignité, il évitoit avec tant de soin de mécontenter la Noblesse, qu'aucun gentilhomme n'eut sujet de se plaindre durant son administration ; il s'entretenoit avec la cour de Rome, par le moyen du Cardinal Soderini, son frere ; mais comme il n'attachoit sa sureté qu'à la protection de la France, il vivoit en si bonne intelligence avec le Cardinal d'Amboise, premier Ministre de Louis XII, qu'il étoit impossible que la République de Florence changea de face, tant que le Milanès seroit au pouvoir de ce Prince.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

LOUIS XII. ROI DE FRANCE

non utitur aculeo Rex noſter.

notre Roi ne se sert par d'Aiguillon.

CHAPITRE III.

Conquête du Royaume de Naples, combinée entre les Rois de France & d'Eſpagne. Le partage les diviſe.

TOUT paroiſſant tranquile à Milan & à Florence, le Roi Louis XII ſongea ſérieuſement au Royaume de Naples. Ann. 1501.

Toute l'Europe vit alors avec étonnement les Rois de France & d'Eſpagne, rivaux & ennemis, entreprendre enſemble une conquête, qu'ils devoient enſuite partager; & avec indignation, la conduite de Ferdinand, Roi d'Eſpagne, qui malgré les plus fortes aſſurances qu'il avoit données à Frédéric, Roi de Naples, de lui conſerver ſes Etats, oſa ſacrifier ſes promeſſes à ſon ambition, & dépouiller une maiſon foible & malheureuſe, où ſa tante & ſa niece étoient entrées; on traita le Cardinal d'Amboiſe, d'homme borné, de Miniſtre ſans vues, qui tandis que ſon maître

Ann. 1501. étoit en Italie, la puiſſance prépondérante à cauſe du Duché de Milan & de la Seigneurie de Gênes, y introduiſit une autre puiſſance, capable de balancer la ſienne, de former avec elle un équilibre, peut-être même de la ſupplanter par les liens étroits qui uniſſoient le Roi d'Eſpagne avec l'Empereur.

Quoiqu'il en ſoit, Louis XII ſuivit ſon projet de conquérir le Royaume de Naples; ſon armée compoſée de neuf cent hommes d'armes, dont les Capitaines étoient Courſinge qui commandoit la compagnie de cent hommes d'armes du Duc de Savoye; Borgia Duc de Valentinois, Saint Severin, Stuart d'Aubigny, la Trémouille, Durfé, la Palice, d'Alegre, de Prie, Chandée, Silly, Saint Preſt; & de 7000 hommes d'Infanterie, marcha dans le Royaume de Naples ſous les ordres de d'Aubigny, auquel on joignit comme Lieutenans Généraux, Borgia & Saint Severin, qui étant tous deux Italiens, connoiſſoient le pays, les villes & les châteaux où il falloit d'abord porter la guerre, pour mieux aſſurer la conquête projettée.

La premiere expédition fut le ſiege de Capoue, dont la garniſon annonçoit une longue & vigoureuſe réſiſtence; mais comme avant d'en commencer le ſiege, il étoit important de ſe ſaiſir de toutes les places & des châteaux qui étoient autour, & dont les ennemis auroient pu profiter, pour inquiéter les aſſiégeans, la Palice, la Tremouille & Silly furent détachés avec 3000 Allemands, 400 hommes-d'armes & quelques piéces d'artillerie pour ſe ſaiſir, entr'autres d'une Ville appellée Mavillane, à quatre mille de Capoue; cette Ville ouvrit ſes portes, mais le Château fit quelque réſiſtence, & on en forma le ſiege. Celui qui y commandoit, voyant les batteries dreſſées, propoſa de ſe rendre, & ne fut reçu qu'à diſcrétion, les 200 Soldats & leurs Capitaines, qui formoient la garniſon de ce Château, furent pendus aux creneaux de la place. Ann. 1501. Siége de Capoue.

Le ſiege de Capoue étoit commencé, & ſe pourſuivoit avec vivacité; les troupes qui étoient dans cette ville, au nombre de 3000 hommes, ſe défendirent avec autant de courage, que les aſſé-

Ann. 1501. geans témoignoient d'ardeur; il y eut de part & d'autre des traits héroïques; l'artillerie Françoiſe fut ſervie à merveille, & l'art des Canoniers fut admiré & récompenſé; les François attaquerent Capoue, comme une place déciſive pour la conquête du Royaume de Naples, & les troupes Napolitaines qui en formoient la garniſon, combattirent pour leurs dernieres eſpérances, perſuadées, que ſi les François échouoient dans leur premiere entrepriſe, tous leurs projets de conquête s'évanouiroient; mais les attaques des François furent ſi vigoureuſes, qu'au bout de quelques jours on fut en état de monter à l'aſſaut. Ce fut alors que la Palice, auquel on manda qu'on s'y diſpoſoit, arriva en poſte avec ce noble deſir qui ne l'abandonna jamais, de partager avec ſes camarades les travaux & la gloire d'un ſiege ſi important; les Soldats qui l'eſtimoient, & qui l'avoient déja vu dans pluſieurs occaſions, ſe ranimerent en ſa préſence, les attaques devinrent plus vives, Capoue fut emportée d'aſſaut, & toute la garniſon, ainſi que beaucoup de peuple

passé au fil de l'épée. Naples effrayée ouvrit ses portes ; le Roi Frederic accepta toutes les conditions qui lui furent prescrites ; ce Prince, trop au-dessous de son rang pour sentir la perte qu'il faisoit, se cruttrop heureux de jouir durant sa vie du Duché d'Anjou que Louis XII lui donna pour azile, avec une pension annuelle de vingt mille liv. Ann. 1501.

Ferdinand, Duc de Calabre, son fils aîné, se défendit encore quelques tems dans Tarente, mais désespérant de s'y pouvoir soutenir, il se rendit à Gonzalve, Général de l'armée Espagnole, qui lui promit avec serment sur l'Eucharistie, la permission de se retirer où il jugeroit à propos ; mais que de pareils sermens sont trompeurs ! Le Duc de Calabre fut conduit en Espagne, où il mourut en homme privé, 50 ans après.

Ainsi la Maison d'Anjou se vit chassée du Trône de Naples, comme elle en avoit autrefois chassée l'illustre Maison de Souabe : Souverains malheureux, que leur défaut de vertu, leur mollesse, leur nonchalance, leur inattention à maintenir de bonnes loix, de bonnes mœurs, de

Ann.1501. bonnes troupes, & de bonnes alliances, leur trop grande confiance enfin dans leurs ſujets, les rendoient encore plus indignes du Trône, que la tache de leur naiſſance.

Les armes Françoiſes n'eurent pas plutôt été heureuſes, que les vues de la Cour d'Eſpagne éclaterent; elle n'avoit pas penſé que le Roi de Naples feroit une ſi foible réſiſtence; Gonzalve l'avoit en ſecret fait exciter à une meilleure défenſe; ce n'eſt pas qu'il voulut lui donner un conſeil utile à ſes intérêts, ſes vues étoient que les troupes Françoiſes & Napolitaines s'affoibliſſant les unes par les autres par une guerre vive, longue & opiniâtre, la puiſſance Eſpagnole demeura ſupérieure, & trouva moins d'obſtacles pour entraîner à elle la conquête entiere du Royaume de Naples.

Ann.1502. Après la retraite du Roi de Naples, il ne reſta plus qu'à conſommer le partage de ſes Etats entre la France & l'Eſpagne. Il étoit bien difficile que ce partage ne produiſit beaucoup de conteſtations, & que la confuſion où ſe trouvoient

les limites, dans lesquelles les François & les Espa- Ann. 1502.
gnols devoient rester, ne fût une semence journaliere d'altercations.

Les Rois de France & d'Espagne étoient convenus provisionnellement, que Naples, Capoue, Averse, Nôle & autres places devoient appartenir à la France à titre de Royaume; & que la Calabre & la Pouille appartiendroient à l'Espagne à titre de Duché. Après la conquête, les François prétendirent avoir le *Capitannat* qui confine à l'Abbruze, le long du Golphe de Venise, en avançant vers l'embouchure du Golphe.

Ce *Capitannat* étoit fort à la bienséance de la France; c'est un petit pays merveilleux, où de cent lieues à la ronde on peut envoyer paître l'hiver, bœufs, vaches, chevaux & mulets, parce que l'herbe en cette saison y est aussi abondante qu'elle l'est ailleurs au printems, à cause de la douceur du climat; de la seule douane des bestiaux qu'on y menoit paître en hyver, on tiroit tous les ans 200,000 ducats. Les Espagnols de leur côté prétendoient que ce *Capitannat* faisoit partie de la

Ann. 1502. Pouille, qui aux termes du traité de partage devoit appartenir au Roi d'Eſpagne ; mais malgré ce traité il étoit important aux François de ne pas s'en déſiſter, parce que dans les mauvaiſes années les Eſpagnols, en empêchant le tranſport des beſtiaux & des bleds, pouvoient aiſément affamer l'Abbruze.

La Principauté & la Bazilicate, deux autres cantons, dont le premier eſt ſur le bord de la mer de Toſcane, & confine avec le territoire de Naples, & le ſecond, dans les terres, entre la Principauté & le Golphe de Tarente, formoient encore deux objets de conteſtation, parce que les Eſpagnols prétendoient qu'ils faiſoient partie de la Calabre. On en vint aux voyes de fait; les Eſpagnols & les François n'étoient forts ni les uns ni les autres; ceux-ci qui l'avoient été au commencement de la campagne, étoient épuiſés par les pertes & par les maladies. La jalouſie d'ailleurs qui regnoit entre les Généraux François, depuis que le Roi avoit ôté le commandement de l'Armée à Stuard d'Aubigny, pour le donner

au Duc de Nemours, rendoit la guerre fort fâcheuſe dans ces circonſtances; les Seigneurs du pays firent même ce qu'ils purent pour la faire éviter, & à leurs ſollicitations le Duc de Nemours & Gonzalve eurent enſemble une conférence, dans laquelle ils convinrent que de part & d'autre on ne feroit aucune entrepriſe, avant d'avoir informé les Rois de France & d'Eſpagne de l'état des choſes. Ann. 1502.

Le Duc de Nemours & Gonzalve ne vouloient pas ſincerement la paix; leur deſir étoit de mettre chacun le Royaume de Naples tout entier ſous la domination de leurs Maîtres reſpectifs, de s'en faire un mérite auprès deux, & de ſe caractériſer avec éclat, par une conquête auſſi brillante.

Caractere de Gonzalve de Cordoue, dit le *Grand Capitaine.*

Ces deux Généraux d'ailleurs étoient deux hommes bien différens: jamais l'Eſpagne n'a produit un plus grand homme d'état que Gonzalve; l'antiquité même ne lui oppoſe rien de ſupérieur; le titre de *Grand*, que les Eſpagnols lui ont donné, ne tient point du génie de cette Na-

Ann. 1502. tion, dont l'imagination vive & la vanité faſtueuſe concourent à l'envie pour enfler les objets qu'elle admire, & relever les héros qu'elle produit. Gonzalve le méritoit par ſes actions, & le ſuffrage de ſes ennemis même avoit prévenu celui de ſa Nation. *Conquérant heureux*, il ſoumit à l'Eſpagne le Royaume de Grenade & acheva une guerre de dix ans ; *Conquérant habile*, il ſçavoit profiter de ſes victoires ; auſſi moderé que courageux, vigilant, rempli de prévoyance & de ſens, eſtimateur éclairé du mérite d'autrui, ſurtout des vrais talens militaires, dans leſquels il étoit lui-même un homme ſupérieur, il couvroit la ſource de tant de vertus éclatantes d'une profonde diſſimulation; il n'étoit Religieux ſur ſa parole, qu'autant que les intérêts de la guerre n'y étoient pas contraires ; politique conſomme, il ſçavoit auſſi bien gouverner, que conquerir; Naples, ce Royaume ſi fécond en révolutions, n'en eſſuya aucune ſous ſon adminiſtration ; négociateur verſé dans la grande ſcience des affaires, il ſervoit auſſi

bien ſon maître par les traités que par les armes; Ann. 1502.
rien ne pouvoit réſiſter au charme de ſes diſcours, & comme il devoit principalement ſon éloquence à l'élévation de ſon ame, qui en eſt le vrai principe, il étoit sûr de perſuader, lorſqu'il vouloit ſe mettre en devoir de parler. Son attachement au Roi ſon maître alla juſqu'à la paſſion; mais digne d'en avoir un meilleur, il ne s'attacha qu'à un Prince habile, méfiant & faux, que ſes injuſtes ſoupçons rendirent ingrat, & ſa politique cruel envers le plus excellent de ſes ſujets.

Caractere du Duc de Nemours.

Le Duc de Nemours au contraire peu capable, véhement, bruſque & préſomptueux, renfermoit tous ſes talens dans ſon courage. Les Hiſtoriens conviennent cependant, que ſi dans la guerre de Naples il eût été ſecouru d'argent, malgré la ſupériorité de Gonzalve, il eût eu ſur lui l'avantage, parce qu'il étoit ſecondé de braves & d'intelligens Officiers généraux tels que d'Aubigny, la Palice, d'Alegre, Tarſy, d'Arſy, Bayard, Mont-Dragon & Chatillon.

Malgré les déclarations préciſes qui vinrent de

Ann. 1502. la part des Cours de France & d'Eſpagne, & qui ne tendoient qu'à finir à l'amiable les conteſtations au ſujet des limites; les différens corps de troupes de France & d'Eſpagne étoient ſi près les uns des autres, & les poſtes qu'ils occupoient ſi mêlés les uns dans les autres, qu'il étoit bien difficile d'éviter des querelles & des voyes de fait; l'aigreur d'ailleurs avoit déja gagné les deux armées.

Les premieres démarches d'hoſtilité vinrent de la part des Eſpagnols; Gonzalve ayant de la peine à ſubſiſter, voulut étendre ſes quartiers, il ne pouvoit le faire ſans chaſſer les François des leurs; il envoya un détachement dans la Principauté, ſous le commandement du Capitaine Scalada, qui chaſſa les François de Tripalda.

Ce ne fût plus de part & d'autre que ſurpriſes, courſes de guerre, combats, enlevemens de quartiers; les François firent une courſe devant Tripalda, où il y eut une action fort vive, dans laquelle ils demeurerent victorieux.

Gonzalve ayant appris que la ville de Tripalda

palda étoit mal fournie d'hommes & d'artillerie, Ann 1502.
envoya, pour la ravitailler, le Duc de Terme avec de l'artillerie ; d'Aubigny qui tentoit de s'en emparer, inſtruiſit le Duc de Nemours de ſa ſituation, & demanda des forces ; le Duc de Nemours écrivit auſſitôt à la Palice, Vice-Roi de l'Abbruze, de ſe tranſporter vers Tripalda avec ce qu'il avoit de troupes, pour donner du ſecours à d'Aubigny. La Palice partit avec cent vingt hommes-d'armes, que conduiſoit ſous lui Aymar de Villars, Grigny, & la Lande; il leva dans ſon gouvernement de la Province de l'Abbruze, quatre mille Abbruziens qui, par amour pour lui, le ſuivirent, & furent ſoudoyés par le Roi. Ayant joint d'Aubigny, ils firent pluſieurs courſes devant Tripalda, pour reconnoître cette place, dont ils ſe déterminerent à faire le ſiege; mais les Eſpagnols hors d'état de la défendre, firent propoſer un accomodement, qui conſiſtoit à évacuer Tripalda, & à la rendre aux conditions, que dans le cours de la trève convenue pour le réglement des limites, il demeure-

Ann. 1502. roit à Tripalda un nombre égal de François & d'Eſpagnols, ce qui fut accepté par le Duc de Nemours.

Cependant on parloit toujours de procéder au réglement des limites; le Duc de Nemours & Gonzalve ſe virent ſouvent. Un jour entr'autres, le Duc de Nemours accompagné de la Palice, d'Ars, de Chandée, de Coligni, de Bayard, de Pocquieres & de pluſieurs autres Seigneurs, & Gonzalve également accompagné des principaux Officiers de ſon armée, s'aſſemblerent pour conferer ſur cet objet. Le Duc de Nemours venoit de recevoir un renfort de 1000 Suiſſes, de 200 hommes-d'armes & de l'argent; il rejetta avec hauteur les propoſitions de Gonzalxe & la conférence fut rompue avec aigreur de part & d'autre.

Ce fut dans cette conférence que Soto-Major, Capitaine Eſpagnol, vint ſe plaindre du Chevalier Bayard, & expoſa qu'étant ſon priſonnier, ce fameux Preux en avoit mal uſé avec lui, & que comme il étoit Gentilhomme, il le ſommoit à lui en faire raiſon dans un combat à champ-clos,

dont le lieu & les armes ſeroient déterminés. L'uſage étoit alors de prendre des parains, le Chevalier Bayard choiſit la Palice pour le ſien; les liens d'une tendre amitié & d'une eſtime ſincere, formée par une parfaite uniformité de ſentimens, un deſir égal pour la vraie gloire, un zele ardent pour le ſervice de leur maître, unirent conſtamment la Palice & Bayard. Ces deux hommes célebres portoient un caractere de reſſemblence ſi parfaite, & ſe conduiſoient par des vues ſi élevées, qu'il eſt difficile de trouver dans l'hiſtoire deux plus parfaits amis; ce'eſt aux hommes ordinaires à ſe regarder avec une baſſe jalouſie, quand ils marchent dans la même carriere: les véritablement grands hommes conſiderent le but où ils tendent, & ſont ſatisfaits d'en trouver d'auſſi grands qu'eux, quand ils peuvent être auſſi utiles. Ann. 1502.

Toutes les voies de conciliation étant rompues, on ne penſa plus qu'à ſe mettre en campagne, & les ordres qui vinrent alors de la Cour de pouſſer la guerre avec vivacité, ne ren-

Ann. 1502. dirent encore que plus ardens les Capitaines François contre les Eſpagnols.

Cependant comme les troupes Françoiſes étoient diſtribuées en différens quartiers, & que par leur diſtance les unes des autres, elles ne pouvoient rien entreprendre de déciſif, le Duc de Nemours manda aux Capitaines de ſe rendre à Troja dans la Pouille; Gonzalve informé de ce mouvement ſe retira à Barlette; ſon armée étoit compoſée de 600 hommes-d'armes, de 3000 hommes d'Infanterie, de 700 Gennetaires, & de beaucoup d'artillerie. Gonzalve retint auprès de lui une partie de ſes troupes, & il plaça l'autre à Cerignolle, à Andri, & dans quelques autres Villes.

Tous les Capitaines François s'étant rendus à Troja, on y tint conſeil pour déliberer ſur les diverſes entrepriſes, auxquelles on pouvoit employer l'armée qui, avec le renfort de 2000 Suiſſes & de 2000 Gaſcons que le Roi avoit envoyés par mer, étoit d'environ 10000 hommes d'Infanterie, & de 6 à 7000 hommes de Cavalerie. Le Con-

ſeil étoit compoſé du Duc de Nemours, de d'Aubigny, de d'Alegre, de la Palice, de Torſy, de Chandenier, de Chatillon, de Bayard, d'Ars, de Montferrat, d'Aquaviva, de Mont-Dragon. On ſe détermina à marcher à Barlete, & de préſenter bataille à Gonzalve; Coligny cependant s'empara de Cerignolle, & on forma le projet du ſiege de Canoſe, où il y avoit 1200 Eſpagnols commandés par deux Capitaines fort exercés dans les différentes parties de l'art militaire, Peralte rempli d'expérience, & Pierre de Navarre, grand ingénieur, & très-verſé dans l'art des mines. Ann. 1502.

Canoſe, cette ville célebre dans l'Hiſtoire Romaine, par la fameuſe bataille de Cannes que Marcus Varro perdit contre Annibal, étoit une des plus fortes places de la Pouille, & munie d'ailleurs de vivres pour une longue défenſe; elle fut attaquée & défendue avec un courage égal. Les François tenterent un aſſaut, mais qui ne décida rien; ils ſe déterminerent à un ſecond, que commanda la Palice: les François Siége de Canoſe.

Ann. 1502. & les Eſpagnols ſe joignirent à l'arme blanche, le brave Peralte à la tête des Eſpagnols, l'épée à la main, ranimoit à chaque inſtant leur courage ; ſans lui la place eût été emportée, l'aſſaut dura depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans qu'il y eût la moindre interruption dans les combats, ni dans le ſervice de l'artillerie ; la vigueur de la défenſe répondit conſtamment à l'opiniâtreté de l'attaque.

Ce ſecond aſſaut n'ayant rien produit de déciſif, quelques jours après la Ville ſe rendit par compoſition, & la Palice fut détaché avec 400 hommes-d'armes & 2000 hommes d'Infanterie, pour obſerver & harceler les Eſpagnols qui étoient à Barlete. La Palice alla pluſieurs fois chercher les ennemis, & une fois entr'autres il alla leur préſenter bataille juſqu'aux portes de Barlete, ſe tint en leur préſence pluſieurs heures la lance ſur la cuiſſe ; mais les Eſpagnols éviterent le combat, ce qui le détermina à établir des quartiers pour y retirer ſes troupes ; il mit les

hommes d'armes du Duc de Savoye à Rouvre, Ann. 1502.
la Trémouille & de Prie à Coraſtre; Durfé & Villars, à Treillis; toutes Villes voiſines des quartiers Eſpagnols; le total des troupes que la Palice commandoit, montoit à 400 hommes d'armes, & 800 hommes d'Infanterie, il fut obligé quelque temps après de faire ſortir de Coraſtre la Trémouille & de Prie, parce que la peſte y vint, il les établit à Caſtelanet.

Cependant la Palice ſe trouvoit ſans ceſſe à la vue de Barlete; tous les jours il y avoit quelque petit combat, & de vives eſcarmouches, dans leſquelles l'intrépidité du ſoldat Eſpagnol ne le cédoit pas au courage du François; la Palice verſé dans toutes les ruſes & les chicanes de la guerre, ne laiſſoit aux Eſpagnols aucun repos; tantôt il alloit les chercher avec des troupes fortes & nombreuſes; tantôt il les harceloit avec des pelotons de Cavalerie montés légérement; quelquesfois il leur envoyoit des partis pour les engager en pleine campagne, & s'il leur arrivoit de s'éloigner de la ville

Ann. 1502. pour chaſſer ces partis, il ne manquoit pas de leur tendre des piéges, dans leſquels ils furent ſouvent ſurpris avec des pertes conſidérables; la Palice qui ſavoit ménager la vie du ſoldat, s'acquit tant de réputation dans cette guerre, que les Eſpagnols l'appellerent eux-mêmes un ſecond Hector; le Grand Gonzalve conçeut pour la premiere fois de la jalouſie contre lui; il épioit le moment de le ſurprendre, cela n'étoit pas aiſé; le vigilant Chabannes étoit ſûr de ſes ſoldats dont il avoit la confiance; ſon courage, quoique vif, étoit toujours reglé par la prudence & par la connoiſſance la plus profonde & la plus étendue de l'art militaire, dont le ſiecle, dans lequel il vivoit, étoit ſuſceptible; ſi quelquesfois il paroiſſoit s'écarter des regles dans ſes manœuvres de guerre, c'eſt qu'il eſt un coup d'œil juſte & précis dans les vrais hommes de guerre, dont eux ſeuls ſont capables, & qui eſt ſupérieur à toutes les regles & plus ſûr qu'elles.

La Palice entr'autres ſe préſenta devant Barlete, & ſomma les Eſpagnols de combartre,

Ceux-ci, plus nombreux que les François, sem- Ann. 1502.
bloient ne devoir pas hésiter à recevoir le combat; mais ils ne s'ébranlerent pas même pour y répondre: Dom Diego de Mendozza, un des Officiers Généraux de l'armée Espagnole, ne pût s'empêcher de dire qu'il y avoit de la foiblesse à ne pas combattre, ou de la malhabileté à laisser échapper une bonne occasion; mais Gonzalve lui répondit, qu'à moins qu'un Général ne soit nécessité au combat, il ne devoit pas s'y engager sur la sommation de son ennemi, quand même il lui seroit supérieur; le bouillant Mendozza lui repartit, *pour moi j'aimerois mieux être le Seigneur de Chabannes-la Palice, avec sa réputation, que le Roi d'Espagne avec tous ses Etats, ou Gonzalve avec toutes ses dignités.*

Cette répartie étoit bien propre à enflammer la secrette jalousie que Gonzalve avoit conçue contre la Palice. Celui-ci avoit mis dans la ville de Castelanete les 50 hommes d'Armes d'Aimar de Prie, que commandoit Saint Bonnet, Lieutenant du Seigneur de Prie; mais comme cette

Ann. 1502. troupe, depuis ſix mois qu'elle étoit à Caſtelanete, ne recevoit point d'argent, & qu'elle étoit hors d'état de payer les denrées qu'elle conſommoit, les habitans fatigués d'un ſéjour ſi onéreux, formerent le projet de s'en défaire & de la livrer aux Eſpagnols ; les gens d'armes François en eurent quelque vent, & ſe tinrent ſur leurs gardes ; mais la Bourgeoiſie de Caſtelanete concerta ſi bien ſa manœuvre avec les Eſpagnols, qu'ils ne pûrent échapper, & furent livrés aux Eſpagnols, qui les mirent en priſon, & ne voulurent pas s'en déſaiſir, quelque rançon qu'il leur fut offerte.

Le Duc de Nemours informé, que les troupes Françoiſes qui étoient à Caſtelanete, avoient été priſes, manda incontinent à tous les gens d'armes qui étoient à Treillis & à Coraſtre, d'aller à Caſtelanete, & par ce mouvement il ôtoit des troupes néceſſaires à la Palice, qui commandoit à Rouvre, éloignée de quatre mille de Barlete, où Gonzalve étoit avec des forces conſidérables.

Auſſitôt que la Palice fut inſtruit de ce mouvement dont il ſentit toute l'importance, & pré-

vit les ſuites, il alla trouver le Duc de Nemours Ann. 1502.
à Gravine, & lui repréſenta, que dépourvu de troupes il ſeroit infailliblement aſſiegé par les ennemis qui étoient en force, qu'il ne pourroit leur réſiſter, qu'il n'y auroit nulle ſureté pour lui & pour ſe troupes à Rouvre, ville miſérable ſans murailles & ſans Artillerie, & le pria de ne pas le laiſſer dans une ſituation ſi critique, qui l'expoſoit viſiblement à de fâcheux évenemens ; mais le Duc de Nemours, dont le génie étoit auſſi ſtérile en expédiens, qu'il étoit opiniâtre à ſuivre ſes premieres vues, lui dit qu'il ne pouvoit lui donner aucun ſecours, & que ſi les Eſpagnols venoient l'aſſiéger dans Rouvre, il n'eut qu'à l'avertir.

La Palice peu ſatisfait de cette réponſe, & ſachant d'ailleurs à quoi il devoit s'en tenir, écrivit de Gravine au Roi même, pour l'informer de ſa poſition & des vaines repréſentations qu'il avoit faites au Duc de Nemours; il ajouta que s'il lui arrivoit quelque malheur, il ne devoit pas lui en imputer la faute, & qu'à tout hazard

Ann. 1502. il obéiroit aveuglément & en toutes choſes au Duc de Nemours, comme le Roi lui en avoit fait un devoir. On ignore quelle fut la réponſe du Roi, les ordres du Duc de Nemours furent exécutés & la Palice reſta dans ſa dangereuſe poſition, en raſſemblant néanmoins toutes les reſſources qu'il trouvoit dans ſon génie, pour n'être point accablé.

Siége de Rouvre. Gonzalve inſtruit de l'état ou ſe trouvoit la Palice, vint bruſquement mettre le ſiége devant Rouvre avec beaucoup de troupes & une bonne Artillerie; la place inveſtie, il la ſerra le plus près qu'il pût, & fit battre la muraille de trois côtés à la fois ; en moins de quatre heures il y eut une brèche large de près de 200 pas. La Palice avoit diſtribué la ville en trois défenſes; il étoit à la tête d'une avec ſes troupes à l'endroit où étoient les brêches, & les troupes Savoyardes gardoient les deux autres, ſous les ordres de Pierre de Couldrés, Lionnois, Dubreuil & Jacques de Monſenain, qui avoient chacun 20 hommes d'armes pour la garde du quartier qui

leur avoit été confié ; les Eſpagnols porterent leur Ann. 1501.
principale attaque vers l'endroit que défendoit la Palice, qui monté à cheval animoit ſes troupes à une vigoureuſe défenſe, & ſe portoit par-tout ou le danger ſe montroit le plus, avec autant de préſence d'eſprit que de vivacité.

Cependant malgré la plus belle défenſe, un Enſeigne des Eſpagnols pénétra dans la brêche : la Palice voyant que ſes troupes perdoient du terrein, mit pied à terre, & s'étant emparé d'une hallebarde, il en déchargea un ſi furieux coup à l'enſeigne, qu'il le jetta à ſes pieds ; il tomba de-là ſur les Eſpagnols, & les chargea avec tant d'impétuoſité, que battant & tuant il les repouſſa de la brêche.

Ses troupes qui avant ſon arrivée avoient été intimidées par les charges furieuſes des Eſpagnols, voyant leur chef agir de la voix & de la main, faire les fonctions de Capitaine & de ſoldat, reprirent vigueur & ſe défendirent ſi opiniâtrement, qu'ils chaſſerent les ennemis de la brêche ; la Palice y ayant mis des troupes pour la garder,

Ann. 1502. se retira un peu pour reprendre haleine ; Cornon, Lieutenant des Savoyards, mit dix hommes d'armes de ceux qu'il avoit postés aux défenses de la muraille, pour résister au second assaut que les Espagnols ordonnerent, mais ils furent repoussés ; la Palice, qui malgré l'état d'épuisement où il étoit, dirigeoit tous les mouvemens, & qui alors étoit en bas appuyé contre le rempart, remonta par une échelle, arracha une lance des mains du premier de ses soldats qu'il rencontra, & s'engagea dans le combat, & fit là, » dit d'Au» thon, ce qu'onques homme de notre tems ne » fit, car tout seul il repoussa les ennemis qui » étoient déja entrés dans la brêche, les chassa » & fit des efforts d'armes si vigoureux, qu'il dis» persa tous les Espagnols.

Cependant il y fut blessé en plusieurs endroits du corps, & reçut sur la tête un caque plein de poudre à canon & de feu d'artifice; il en fut renversé du rempart en bas, & se trouva si foulé de sa chute, qu'il perdit connoissance : la poudre & le feu pénétrerent par la

viſiére de ſa ſalade, par le deſſus de ſa cuiraſſe, & Ann. 1502.
par tous les endroits ouverts de ſon armement de guerre : ſes gens y répandirent promptement des flacons de vin & d'eau & éteignirent le feu ; mais à peine eut-il les yeux ouverts, que tranſporté de rage & de douleur, en voyant les Eſpagnols entrer de tous côtés dans la ville, il ſe traîna appuyé ſur deux de ſes gens, l'épée à la main vers le château ; toutes les troupes Françoiſes s'y retiroient ; 300 Eſpagnols vinrent l'aſſaillir ; la Palice prit encore une hallebarde qu'il trouva ſous ſa main & recommença le combat ; il étonna les Eſpagnols par ſa bravoure, ils ne voulurent pas le tuer ; » rendez » vous, généreux Chevalier, lui crioient-ils, » pour ſauver votre vie ». Il ne voulut jamais ſe rendre, ſe voyant accablé par le nombre de ceux qui le frappoient & qui lui demandoient ſon épée, il la jetta loin de lui en diſant à un homme d'armes de Mandozza, *ni toi, ni autre ne l'aura jamais de ma main.*

La Palice fut conduit à Gonzalve, qui fut plus

Ann 1502. ſatisfait de ſa priſe, diſent les Hiſtoriens, que de celle de la plus forte place; Gonzalve lui dit, qu'il falloit ſur ſa vie, qu'il obligea le château & les troupes qui s'y étoient retirées, de ſe rendre; tout bleſſé qu'il étoit, on le mena devant le château, il envoya chercher Cornon qui y commandoit, » Cornon, lui dit-il, vous voyez le mal-» heureux état dans lequel nous ſommes, & que » cette ville eſt perdue; je ſuis chargé par Gon-» zalve, que voici, de vous ordonner de vuider » le château & le lui remettre; ſi néanmoins vous » prévoyez que vous puiſſiez encore tenir, & » rendre ſervice au Roi, je vous ordonne de te-» nir bon, & de ne pas vous rendre.

Gonzalve traita fort bien ſon priſonnier, on lui offrit de groſſes rançons qu'il refuſa, & la Palice n'eut ſa liberté qu'après la capitulation de Gayete, en 1508.

Le Duc de Nemours, ſur la nouvelle qu'il eut de la priſe de Rouvre, ſe mit en marche pour porter du ſecours aux François, qu'il croyoit

croyoit encore dans le château ; mais il n'é- Ann. 1502.
toit plus tems, la ville & le château étoient emportés. Il ſe retira à Canoſe, & diſtribua ſes troupes dans des quartiers près de cette ville ; il eſt des fautes irréparables à la guerre, celle que fit le Duc de Nemours, en abandonnant Rouvre, fut de ce nombre & entraîna la perte du Royaume de Naples ; la diviſion d'ailleurs s'étoit miſe parmi les Officiers Généraux, chacun agiſſoit à ſa tête, on pouvoit leur appliquer ce mot de Tacite, *dum ſinguli pugnant, univerſi vincuntur.*

CHAPITRE IV.

Paix platrée entre la France & l'Eſpagne. Bataille de Cerignole. Le Cardinal de la Rovere, Pape, ſous le nom de Jules II. Ses diſpoſitions.

Ann. 1503. DÈs que l'Archiduc Philippe d'Autriche, fils de l'Empereur Maximilien I, fut arrivé à Lyon, où le Roi Louis XII l'attendoit, avec Jeanne ſon épouſe, fille du Roi d'Eſpagne, on propoſa des arrangemens pour la paix entre la France & l'Eſpagne, ſuivant la procuration que l'Archiduc en avoit de Ferdinand, ſon beau-pere.

Mais quoique pluſieurs Hiſtoriens paroiſſent perſuadés, que l'Archiduc fût de bonne foi dans cette négociation, ils le ſont également, que ces propoſitions de paix n'étoient qu'un jeu de la part du Roi d'Eſpagne; il y en a d'autres qui diſent, que dans le même tems que l'Archiduc

conduiſoit cette négociation auprès du Roi, il Ann. 1503.
ſollicitoit ſecretement l'Empereur ſon pere, d'envoyer trente mille hommes à Gonzalve dans le Royaume de Naples.

Le Roi vouloit la paix, le Cardinal d'Amboiſe travailloit ſincerement dans cette vue; elle fut conclue, du moins en apparence, aux conditions, que le premier partage auroit ſon effet, que les Provinces du Royaume de Naples, ſur leſquelles il y avoit des conteſtations, ſeroient miſes en dépôt entre les mains de l'Archiduc, & que pour affermir cette paix, Charles, fils de l'Archiduc (*depuis Charles-Quint*) & Claude, fille du Roi, héritiere de Bretagne, ſeroient mariés enſemble, & porteroient les titres de Roi & de Reine de Naples, de Duc & de Ducheſſe de la Pouille & de la Calabre; que le partage de Ferdinand ſeroit gouverné par l'Archiduc, & celui du Roi par qui il voudroit choiſir; & qu'enfin le Roi donneroit à ſa fille pour dot, la partie du Royaume de Naples qui étoit à lui par le préſent traité.

Ann. 1503. Le Roi & toute la Nation ſe laiſſerent tromper à cet artifice; on crut la paix faite, & comme on la déſiroit, on s'en réjouit beaucoup ; le Pape Alexandre VI & les Venitiens en furent fâchés dans la crainte où ils étoient, que l'union de l'Empereur & du Roi ne tournât à leur déſavantage, & ne mît entre les mains de ces deux Puiſſances des armes, pour d'un côté ſe venger de la Cour de Rome qui avoit rendu de mauvais ſervices aux troupes Françoiſes dans la guerre de Naples, & de l'autre réprimer l'orgueil exceſſif des Venitiens, à l'ambition deſquels il étoit néceſſaire de mettre des bornes.

Le Roi manda à ſes Capitaines dans le Royaume de Naples, de ceſſer toutes les hoſtilités; l'Archiduc de ſon côté manda à Gonzalve la même choſe ; Gonzalve fit d'abord mine d'obéir, pour ôter tout ombrage aux François, & les engager à déſarmer ; mais quand il les vit hors d'état de croiſer ſes projets, il écrivit à l'Archiduc, que dans le Royaume de Naples il ne reconnoiſſoit de maîtres que Ferdinand & Iſabelle, Gonzalve

reprit la guerre avec plus de chaleur qu'auparavant, reçut trois mille Allemands auxquels les Vénitiens, quoiqu'alliés du Roi, donnerent paſſage, aſſiega les places que les François tenoient encore, les prit à compoſition, fit priſonniers les Chefs, & envoya les Soldats aux galeres. Le Duc de Nemours outré de cette conduite, aſſembla ſes troupes, & voulut eſſayer le ſort d'une bataille, que lui conſeilla d'Alegre. Les autres Capitaines étoient d'un avis différent; la bataille fut donnée à Cerignole le 28 Avril, le Duc de Nemours qui ménoit l'avant-garde, y fut tué, & l'armée miſe en déroute. Ann. 1503.

Bataille de Cerignole & ſes ſuites.

Gonzalve qui ſçavoit vaincre, ſçavoit auſſi l'art ſi difficile & ſi ſouvent ignoré, de profiter de la victoire; il tira tout le parti poſſible de cette déroute; il s'empara de la plûpart des Villes du Royaume de Naples, qui ſe rendirent les unes après les autres. Les Capitaines François, dans ce déſaſtre, réſolurent d'attendre les ſecours qu'ils demanderent au Roi, & ſe camperent en attendant entre Gayete & Trayete; ils envoyerent à

Ann. 1503. Rome acheter des bleds pour leur ſubſiſtance, mais Alexandre VI, l'ami du Roi dans le tems de la proſperité, & ſon ennemi dans le tems de la diſgrace, empêcha qu'on en fit le tranſport ; Ceſar Borgia, ſon fils, à qui Louis XII avoit donné une compagnie de 100 Lances, & Valence en Dauphiné à titre de Duché, & auquel il avoit fait épouſer Charlotte d'Albret, ſœur de Jean, Roi de Navarre, quitta le parti de la France, pour ſe jetter dans celui de l'Eſpagne. Les François furent abandonnnés de toutes parts ; le ſeul Trajan Caraccioli, Prince de Melphe, malgré les offres ſéduiſantes que lui fit Gonzalve, reſta fidele au Roi ; d'Aubigny fut fait priſonnier à Attignole, qui ſe rendit ; Naples contraignit la garniſon Françoiſe à ſe retirer au Château ; la loi de l'Eſpagnol, comme celle du plus fort & du plus heureux, fut reçue dans tout le Royaume de Naples, & les François furent chaſſés de toutes les Villes qu'ils occupoient.

Le Roi en fit ſes plaintes à l'Archiduc qui étoit encore en France ; ce Prince ſe juſtifia, en diſant

qu'il avoit été trompé par le Roi d'Eſpagne, ſon beau-pere; il demanda même à Ferdinand que Gonzalve fût puni. Les réponſes d'Eſpagne, en déſavouant quelques propoſitions avancées par l'Archiduc pour la paix, diſoient néanmoins, que pour le ſatisfaire on ſe porteroit à la paix; il y eut même des Ambaſſadeurs d'Eſpagne envoyés en France pour y travailler en apparence, mais le Roi leur ordonna de ſortir de ſes Etats; c'étoit trop d'avoir été trompé une fois, & il étoit facile de voir que cet appareil de négociation n'étoit qu'un nouveau piege qu'on vouloit tendre. Ann. 1503.

Le Roi fit embarquer une armée de ſecours ſur des vaiſſeaux de gênes, qui n'arriverent pas aſſez tôt, pour empêcher la reddition du Château de Naples, il ne pût réſiſter à la force des mines de Pierre de Navarre, le plus grand ingénieur de ſon tems.

Cette armée de ſecours qui alloit à Naples, étoit de dix-huit mille hommes d'Infanterie, & de quinze cens Lances, & devoit être commandée par la Tremouille; mais il tomba malade à Parme; Ann. 1504.

Ann. 1504. cet accident, funeſte à la France, en fit donner le commandement à Gonzague, Marquis de Mantoue, qui, accompagné de d'Alegre, de Trivulce, de Carpy de Pentivoglio, & de pluſieurs autres, arriva à la tête de l'armée dans le Royaume de Naples. Les François qui étoient à Gayete en ſortirent ſur les nouvelles de l'arrivée de l'armée auxiliaire, prirent les Forts d'Itri & de Maules, & aſſiegerent la Roque; mais livrés à trop d'impatience, ils partirent avant le tems, & manquerent de prendre une place d'où dépendoit le recouvrement du Royaume de Naples; l'armée qui étoit arrivée, & qui étoit en deça du Garillan, leva le ſiege de Seque; Gonzalve gardoit le paſſage de cette riviere, non guéable en hiver; les François tenterent ſur des ponts de cordes & de batteaux, le paſſage du Garillan, ils furent repouſſés avec perte, le Marquis de Mantoue donna des preuves de foibleſſe & d'incapacité, qui lui attirerent des reproches ſi ameres, qu'il abandonna l'armée. Le Marquis de Saluces en prit le commandement, qui devenoit chaque jour plus

difficile, ſoit parce que l'armée étoit affoiblie par le départ des Italiens, (ce qui fit même juger que la retraite de Gonzague n'avoit d'autre principe que ſon intelligence avec l'Eſpagne) ſoit parce que cette armée étoit ſur le rivage du Garillan, battue de neiges & de frimats, & expoſée à toutes les intemperies de la ſaiſon. Ann. 1504.

Gonzalve qui attendoit, comme autrefois Fabius, l'occaſion, & qui étoit en opérations militaires, ce que le Roi ſon maître étoit en politique, c'eſt-à-dire, un homme également capable d'une patience éclairée, & d'une exécution prompte, jugeant par la maniere dont Saluces avoit campée l'armée Françoiſe, que ce nouveau Général étoit un ignorant, (il avoit en effet fait embraſſer à ſon camp dix mille de pays) paſſa bruſquement le Garillan, tomba ſur l'armée Françoiſe, avant qu'elle pût ſe railler, & la mit en déroute. Envain Saluces lui oppoſa-t-il Bayard & d'autres grands Capitaines; Gonzalve triompha des réſiſtences les plus courageuſes; ſecondé de Fabrice Colonne, il pourſuivit les François juſqu'à

Ann. 1504. Gayete ; Pierre de Medicis qui vouloit ſauver l'artillerie, ſe noya dans ſa retraite près du Golphe de Formi.

La famille guerriere des Urſins avoit pris parti dans les troupes du Valentinois, où elle découvrit bientôt que cet homme ſans foi traitoit ſecretement avec les Florentins, pour leur livrer moyennant cent mille écus, Pierre, Julien, & le Cardinal de Medicis, qui étoient venus le trouver ſur ſa parole ; ceux-ci en ayant auſſitôt été avertis par les Urſins leurs amis & leurs alliés, s'étoient promptement retirés, ſans prendre congé.

Mais les Urſins étant devenus eux-mêmes victimes des atrocités de Céſar Borgia qui fit périr tant de familles illuſtres de Rome dans le feſtin perfide de Senogallia, l'infortuné Pierre de Medicis qui voyoit dans le déſaſtre des Urſins la ruine de toutes ſes eſpérances, n'eut plus d'autre reſſource, que de prendre parti dans l'armée Françoiſe, peu de tems avant qu'elle ſe diſſipa au paſſage du Garillan ; mais imaginant que cette déroute étoit elle-même une ſuite des malheurs

qui l'accompagnoient, il y chercha la mort, que quelques amis voulurent lui faire éviter en le faiſant entrer dans un vaiſſeau chargé d'Artillerie, qui périt à l'embouchure de la riviere de Sénoga. Ann. 1504.

Le Cardinal ſon frere en reçut la nouvelle à Rome où il étoit allé pour féliciter le Cardinal de Saint Pierre-aux-Liens (de la Maiſon de la Rovere) ſur ſon exaltation au Pontificat.

Le Cardinal de la Rovere, Pape, ſous le nom de Jules II, ſes diſpoſitions.

Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il auroit peu de part à la faveur du nouveau Pape, quelques devoirs qu'il lui rendit; parce que ce Pontife qui avoit pris le nom de Jules, pour reſſembler par un endroit à Jules Céſar, n'eſtimoit les hommes que par leurs vertus militaires, & le Cardinal de Médicis n'avoit de talens que pour l'intrigue.

Cependant il obſerva qu'une égalité d'âge & d'inclinations pourroit lui former des liaiſons utiles avec le Cardinal Neveu, qui gouvernoit entierement l'eſprit de ſon oncle; il augmenta ſon train, parce que l'excès du luxe avoit des charmes pour le Cardinal Neveu; & comme ſa for-

Ann. 1504. tune étoit fort bornée il suppléa par l'élégance à ce qui lui manquoit du côté des moyens, pour atteindre à la magnificence de son collegue.

Il trouva bien-tôt des gens, qui s'attachant à sa fortune, parce qu'il s'attachoit lui-même à celle du Cardinal Neveu, lui ouvrirent leurs bourses; il eut un équipage de chasse très-leste, une table très-délicate; Bibiana son Camérien, qui excelloit dans l'art de ces frivolités qui captivent les riches oisifs, faisoit les honneurs de sa maison; les amateurs de la musique y furent attirés par des concerts ravissans; ceux des lettres, par la facilité qu'on leur procura, de pouvoir consulter ce que le Cardinal avoit pu sauver de la rare bibliotheque de sa famille.

De cette maniere la maison du Cardinal de Médicis devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de Rome, & un lieu de délices pour le Cardinal Neveu, qui s'attacha à lui par des liens si étroits, qu'il alla jusqu'à s'engager à lui procurer une puissante faction dans le future Conclave; mais il mourut avant son oncle; le Cardinal de Médicis,

contre ſon attente, tira de cette mort un avan- Ann. 1504.
tage. Le pape, inconſolable de la perte de ſon neveu, goûtoit une ſecrette joie à ſe le repréſenter & à s'en entretenir ſans ceſſe ; le Cardinal de Médicis lui devint néceſſaire, il ne put plus s'en paſſer ; ce fin courtiſan profita de ces diſpoſitions pour réveiller ſon parti à Florence, il y réuſſit par le moyen de Lucrece, ſa ſœur, mariée à Jacques Salviati, qui ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, qu'en moins de trois mois elle jetta le dictateur dans d'étranges embarras ; il ne propoſoit plus aucune perſonne pour les places à remplir, qu'on ne lui trouva des défauts ; quelquesfois la brigue pouſſoit l'artifice juſqu'à ne pas s'oppoſer à la réception de ſes créatures, pour pouvoir enſuite cenſurer avec plus d'avantage ſon choix, par les vices qu'elle leur connoiſſoit ; toutes les actions de Soderini étoient mal interprêtées, & on exageroit ſes moindres négligences ; les bonnes nouvelles étoient altérées, & on ajoutoit aux mauvaiſes.

Cependant tous ces efforts reſſembloient à

Ann. 1504. ceux de la mer qui couvre de ſon écume un rocher immobile ; Soderini oppoſoit aux tracaſſeries continuelles de ſes ennemis une patience imperturbable ; ſon choix étoit preſque toujours juſtifié par les bonnes qualités de ceux qu'il mettoit en place, & il entretenoit dans le peuple aſſez d'émiſſaires croyables, pour l'informer de la vérité & de l'effet des nouvelles, à meſure qu'elles ſe débitoient ; intimement convaincu qu'il ſeroit tout-puiſſant à Florence, tant que la France ſeroit puiſſante en Italie, ſa principale occupation fut de ſe maintenir avec elle, abandonnant les affaires vulgaires à leur cours ordinaire. Ses grands embarras ne commencèrent, que lorſque le Pape eut entrepris de faire perdre à la France tout ce qu'elle tenoit aude-là des Alpes; mais les deſſeins de Jules II n'éclaterent qu'après que par la ligue de Cambrai, il eut obtenu à peu près ce qu'il vouloit.

Juſques-là, l'épée de Gonzalve lui ſuffit, cet habile homme, qui mérita le titre de *grand Capitaine* par excellence, aſſiégea Gayette, que les François tenoient encore dans le Royaume de

Naples; cette ville, accablée par le nombre même de ceux qui la défendoient, ſe rendit ſous la condition que les François ſortiroient du Royaume de Naples, *vies, bagues & armes, ſauves.* Ann. 1504.

Telle fut la fin de la guerre de Naples, guerre auſſi funeſte dans ſa fin, qu'elle avoit été injuſte dans ſon principe, & dont les heureux ſuccès pour l'Eſpagne, furent autant l'ouvrage de la politique profonde de Ferdinand, que de l'épée de Gonzalve.

CHAPITRE V.

Guerre de Gênes.

Ann. 1504. L'ITALIE, l'ancienne terre des Heros & des maîtres du monde, n'offroit plus que le ſpectacle hideux d'un pays déſolé; ce pays heureux, que la nature a ſéparé des autres pays par les Alpes & par la mer, qui devant jouir des délices que le ciel & la terre lui prodiguent, méritoit de ne pas dépendre d'autrui, étoit devenu la proie des armes étrangeres; & comme ſi celles des François & des Eſpagnols, qui ~~la déchiroient~~ tour à tour, ne ſuffiſoient pas à ſa ruine, elle ſembloit faire des efforts, pour ſe ſubjuguer elle-même par des diviſions inteſtines & domeſtiques.

Si on s'étonne avec raiſon de ce que contre toutes les regles de la ſaine politique, Louis XII eut favoriſé l'entrée en Italie au Roi d'Eſpagne, qu'il eut uni ſes armes aux ſiennes pour la conquête commune du Royaume de Naples, qu'ils devoient

devoient enſuite partager entr'eux, on ne doit Ann. 1504.
pas être moins ſurpris du ſecours que ce Prince donna à Jules II, ſucceſſeur d'Alexandre VI, pour le faire rentrer dans Bologne; on ne conçoit rien à la conduite que tint le Cardinal d'Amboiſe dans cette circonſtance; le Roi de France, Duc de Milan & protecteur ſouverain de Gênes, n'avoit, ce ſemble, rien tant à craindre, que de voir le Pape puiſſant, & rien tant à deſirer, que de voir en Italie une infinité de petits pouvoirs ſe balancer par leur propre foibleſſe; la puiſſance de la France ne pouvoit y être prédominante, qu'autant qu'elle eut ſçu s'oppoſer aux vues ambitieuſes de Rome & de Veniſe. Jules II étoit l'homme du monde qu'il falloit le moins rendre puiſſant; haut, ambitieux, ferme dans ſes projets, ſans bornes dans ſes vues & ſes deſirs, il avoit beſoin d'être trompé par des eſperances; ſans doute que ſin & ruſé comme il étoit, il en eut bien-tôt apperçu l'illuſion; mais on l'eut raſſuré par quelqu'autre moyen; & plus on étoit ſûr de ne jamais en faire un ami fidele, moins

Ann.1504. devoit-on travailler à en faire un ennemi puiſſant.

La réflexion cependant que fait Machiavel ſur le ſecours que le Roi donna à Jules II, pour le faire rentrer dans Bologne, ſemble diſculper un peu le Cardinal d'Amboiſe. » Jules II, dit-il, » perſuadé que les moyens ordinaires ne réuſſi- » roient pas, crut devoir agir de force & d'au- » dace; n'ayant pu obtenir une réponſe défini- » tive de la part de la France & de Veniſe, il » partit de Rome avec des forces, manda aux » Vénitiens de ſe tenir neutres & au Roi de » France, qui avoit encore beſoin de lui, de lui » envoyer du ſecours; ces deux Puiſſances preſ- » ſées par le tems, & craignant, en cas de refus » ou de retardement, de s'expoſer à la colere du » Pape, firent, ſans avoir le tems d'y penſer, » tout ce qu'il voulut.

Bologne, une des plus grandes & des plus riches villes de l'Italie, auſſi celebre par ſon commerce que par la gloire qu'elle a d'avoir toujours été le ſéjour des Arts & des Sciences, autrefois

ville libre & République aſſez puiſſante, avoit fait Ann. 1504.
partie des Etats du Pape depuis le milieu du treizieme ſiecle, juſqu'au commencement du quinzieme, que les Gannetules, les Pepoli & les Pentivoglio, les uns après les autres, en firent une principauté; les Papes, dans différens tems, firent ce qu'ils purent pour la reprendre, mais inutilement. Jules II en forma le projet, & eſpera de faire rentrer ce riche domaine dans celui de l'Egliſe; Louis XII lui donna des ſecours, contre la promeſſe qu'il avoit faite à Jean Pentivoglio de le protéger; Chaumont d'Amboiſe, neveu du Cardinal Miniſtre, reçut ordre de marcher au ſecours du Pape & de lui prêter main forte dans ſon entrepriſe.

L'armée auxiliere s'aſſembla à Parme; quoique Ann. 1505.
la ſaiſon fut mauvaiſe, & qu'aux rigueurs de l'hyver, s'éroient jointes des pluyes affreuſes, ſa marche ſe fit avec beaucoup d'ordre & ſans aucun accident.

Le Pape, ſûr du ſecours du Roi Louis XII, ſe mit en campagne; ſon génie guerrier, qui lui

Ann. 1505. avoit fait prendre, comme nous l'avons dit, le nom de Jules à ſon avenement au Pontificat, lui fit ſaiſir avec ardeur cette occcaſion de ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes & de les mener au combat ; il endoſſa la cuiraſſe & entra dans le Bolonois, ſans que Pentivoglio en fut allarmé ; ce Prince croyant qu'il en ſeroit de cette équipée, comme de celles que pluſieurs Papes avoient faites en différens tems, ne commença à avoir de l'inquiétude, que lorſqu'il ſçut que Chaumont d'Amboiſe étoit en marche avec de l'Artillerie, & qu'il alloit ſe joindre au Pape ; cette armée auxiliere s'étoit ſaiſie, & ſans preſqu'aucune difficulté, de Caſtel Franco, ville du Bolonois, d'où aprês quelques volées de canon, la garniſon ſe retira, *vies & bagues ſauves* ; Jean de Pentivoglio perdit la tête à cette nouvelle ; il eût pû tenir dans deux places de ſes Etats aſſez longtems, & on devoit l'eſperer ſur la réputation qu'il s'étoit acquiſe ; il auroit pû du moins tirer quelque parti de la ceſſion de Bologne ; mais l'étonnement où le jetta la démarche de Louis XII,

qui lui préſentoit ſon ennemi dans ſon ancien pro- Ann. 1505.
tecteur, ſuſpendit dans lui toute action, il ne demanda autre choſe que de pouvoir ſortir de Bologne *vies & bagues ſauves*.

Jules II, ennemi implacable, ne pouvoit concilier avec le plan de perfidie qu'il méditoit, l'évaſion de Pentivoglio; mais Chaumont d'Amboiſe n'héſita pas à y conſentir; il penſoit que le Pape rentroit à bien bon marché dans un domaine auſſi important, & trouvoit de la cruauté à inſulter aux malheurs d'un Prince accablé d'années, qui ſe banniſſoit lui-même de ſa patrie, où il avoit commandé en Héros.

Le traité ſigné, Pentivoglio & un de ſes fils ſe rendirent au camp des François; d'Amboiſe l'envoya à Milan ſous bonne eſcorte; les François ne furent cependant pas encore maîtres de Bologne; lorſque leurs fourriers ſe préſenterent pour entrer dans la ville, la populace faiſant des huées ſe jetta ſur eux avec fureur, en tua deux, en bleſſa trois, & pourſuivit les autres juſqu'au camp; d'Amboiſe fut également ſurpris & irrité de la

Ann 1505 réſiſterce que ſes troupes rencontroient dans les habitans de Bologne, il fit dreſſer quatre batteries, & réſolut de donner un aſſaut, ſitôt qu'il y auroit une brêche; le peuple qui gagne toujours plus qu'il ne perd dans le déſordre, s'en embarraſſa fort peu, mais les gens d'Egliſe qui ſont en grand nombre dans Bologne, les Nobles & les Citadins, dont la fortune tranquile fut allarmée, ſe hâterent de députer au Pape, pour lui dire que Bologne ne pouvant manquer d'être ſaccagée, ſi elle étoit priſe d'aſſaut, il étoit de ſon intérêt & de ſa bonté de prévenir un ſi grand malheur; Jules II frappé de cette repréſentation, manda à d'Amboiſe de faire ceſſer les batteries; les ordres de ce Général portoient de déferer à tout ce que le Pape exigeroit de lui; il obéit, Bologne ouvrit ſes portes, le Pape y entra avec la fierté d'un conquérant & fit diſtribuer dix-huit mille ducats aux troupes Françoiſes.

Ann. 1506. Cet évenement nuiſit autant aux intérêts de Louis XII, qu'à ſa réputation; en manquant de foi à un Prince qui avoit acheté ſa protection,

& qui fut dépouillé par ſon protecteur, il en fut Ann. 1506
puni par celui là même à qui il venoit de faire un ſi odieux ſacrifice ; Jules mépriſa la main qui venoit d'augmenter ſa puiſſance ; il ſe permit des railleries amères contre la perſonne de Louis XII, & crut qu'il pouvoit déſormais impunément & avec plus de ſuccès perdre ſes affaires en Italie. Il commença par Gênes, il y échauffa le germe des diviſions qui agitoient le peuple contre la Nobleſſe, dans l'eſperance que ce mouvement intérieur produiroit enfin une révolte contre le Roi de France, qui entretenoit dans cette ville un Gouverneur, dont les fonctions étoient de maintenir la paix & l'union entre les Nobles & le peuple.

Etat politique de la ville de Gênes.

On diſtinguoit dans Gênes trois ſortes d'habitans, les Nobles, les Citadins ou bons Bourgeois qu'on appelloit auſſi *le peuple gras*, & les gens de métier qu'on nommoit le *peuple maigre* ; la Nobleſſe étoit compoſée de ving huit familles, à la tête deſquelles étoient les Fieſques, les Doria, les Spinola, les Grimaldi, familles les plus anciennes & les plus illuſtres du pays ; vingt-

Ann. 1506. quatre autres familles, quoique plébéïennes d'origine, ne leur cédoient en rien; telles étoient les Adornes, les Fregoſes, les Impériali, les Négroni, les Juſtiniani; les richeſſes immenſes qu'elles poſſédoient, les grands hommes qu'elles avoient produits, les faiſoient marcher de pair avec ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans Gênes.

La diſpoſition des eſprits ſe trouvoit dans cette République, telle quelle ſe trouve ordinairement dans les Etats formés de Nobleſſe & de peuple, & qui n'ont pas un Chef, dont l'autorité reſpectable & reſpectée, modère également la puiſſance exceſſive des Grands, & les emportemens fougueux du peuple. La Nobleſſe avare, altiere & preſqu'auſſi néceſſairement injuſte, ne penſoit qu'à entraîner à elle toute l'autorité, ſans vouloir en faire part au peuple; le peuple, fier & mutin, ne s'occupoit qu'à ſe ſoutenir contre les Grands, & à ſe garantir de leur oppreſſion; il vouloit que l'autorité & l'adminiſtration fuſſent ſucceſſivement entre les Nobles & lui, afin de ſe conſerver libre; la fermentation de ces deux humeurs, par laquelle

la plus illuſtre République de l'Univers dût autre- Ann. 1506.
fois des reglemens également ſages & politiques, que nous admirons encore, penſa perdre celle de Gênes; de-là ces diverſes révolutions qui pendant trois ſiécles l'on agitée & remplie de déſordres, de confuſion, de mouvemens & d'intrigues: les Nobles & le peuple s'étant ſuplantés pluſieurs fois, il en étoit réſulté une aigreur, qu'il fut facile au Pape, qui conſervoit dans ſa patrie (Jules II étoit Génois) des liaiſons & du crédit, de mettre en mouvement; le mépris de la Nobleſſe pour le peuple fut porté au comble, & comme il n'y avoit que les Nobles, qui euſſent droit de porter les armes, ſouvent le peuple étoit maltraité par eux, ils avoient fait même graver ſur leurs épées ces mots, *châtie vilain.*

Le peuple avoit beau ſe plaindre, on ne lui faiſoit point juſtice, ou ſi on la lui rendoit, elle étoit ſi lente, ſi tardive, ſi peu proportionnée aux offenſes, que loin que les eſprits en fuſſent plus calmes, on s'irritoit par le genre même des réparations qu'on recevoit. Enfin le peuple s'at-

Ann. 1506. troupa, alla tumultueuſement par les rues, ferma les boutiques, & courut aux armes; la révolte du peuple eſt toujours inſolente, comme ſa ſoumiſſion eſt baſſe; il ſe porta juſqu'à piller les hôtels des Nobles & à les chaſſer de la ville.

Mais ſi par l'expulſion des Doria, des Spinola, des Grimaldi, Gênes vit ſortir de ſes murailles ſa gloire & ſon ornement, cette ville ſuperbe ne tarda pas à en être punie; ſi Raveſtein frere du Duc de Clêves, qui étoit Gouverneur pour le Roi dans Gênes, eût eu le génie de commander, ſans doute qu'il en eût impoſé à cette populace mutinée; mais il eût beau menacer, prier, il ne put calmer les eſprits, il n'eût même d'autre parti à prendre, que de ſe retirer lui-même d'une ville où ſon autorité mépriſé expoſoit celle du Roi, qu'il repréſentoit, à être entiérement méconnue; avant de ſe retirer, il eût la précaution de jetter ſecrettement des troupes dans le château; les reſtes de crainte que ſa préſence inſpiroit, diſparurent avec lui, & le peuple crut voir dans ſa retraite ſa liberté entiere.

La forme extérieure de la République fut chan- Ann. 1506.
gée dans l'inſtant; le peuple aſſemblé créa un Duc pour commander en chef, & huit Tribuns pour commander ſous lui; ce Duc fut un Teinturier nommé Paul de la Nove, qui ne s'étoit mêlé juſqu'alors que de ſon métier, mais qui ainſi que les Tribuns, ſe conduiſit dans cette révolution avec toute la vigueur & la fermeté d'un homme exercé depuis long-tems dans les grandes affaires; quoique la fureur d'une populace ſéditieuſe ſoit ordinairement incapable d'ordre & de diſcipline, il y en eut cependant beaucoup de la part des Génois; ils ſe préparerent aux efforts des François, non en perfides & en rebelles, mais en hommes déterminés à être libres & ſouverains chez eux.

Après pluſieurs entrepriſes plus vives les unes que les autres, le peuple de Gênes apprenant que le Roi protégeoit les Nobles contre lui, entra en fureur & ne garda plus de meſures; il arracha ſes armoiries des endroits les plus remarquables de la ville, il fit défenſe à tous les habitans de Gênes

Ann. 1506. & de la République, de le reconnoître, & assiégea le château où les troupes Françoises s'étoient retirées.

Louis XII marche contre Gênes.

Le Roi résolut de marcher lui-même à Gênes à la tête de ses troupes; ce fut dans cette occasion que Louis XII fit mettre sur sa cotte d'armes l'emblême d'un Roi d'Abeilles environné de son essaim, avec cette devise, *non utitur aculeo Rex noster*, notre Roi ne se sert pas d'aiguillon.

L'armée Françoise étoit composée de neuf à dix mille Suisses, & d'un plus grand nombre de troupes Nationales, Normands, Gascons & Bourguignons; & de sept à huit mille, tant Gens-d'Armes que Chevaux-Légers. D'Amboise, grand Maître & Maréchal de France, commandoit l'armée, M. de Bourbon étoit chef des pensionnaires, la Marche de Montbazon commandoit les Suisses, le grand Sénéchal de Normandie étoit Chef de cent Gentilshommes de la Maison du Roi, Ravennes, neveu du Cardinal d'Amboise, Chef des autres cent Gentilshommes; la Trémouille, d'Orvale, le Comte de Dunois, d'Aubigny, d'Im-

bercourt, Clermont-Montoiſon, Trivulce, le Ann. 1506.
Comte de Gabre, M. de Vendôme, le Duc de Nemours, le Baron de Béarn, Chatillon, la Palice, Vandeneſſe ſon frere, le cadet de Duras, le Comte de Rouſſillon, Bayard, d'Alegre, Grandmont, Imbaut, & pluſieurs autres Seigneurs accompagnoient le Roi; le Seigneur Mercure, Capitaine Grec, commandoit deux mille Albanois; d'Eſpic fort inſtruit dans ſon métier, commandoit l'Artillerie compoſée de ſoixante groſſes pieces de canon, & d'un grand nombre d'habiles Canoniers, que le Cardinal d'Amboiſe avoit fait venir de tous côtés, & qu'il payoit fort cher, de deux mille pionniers, les meilleurs qui fuſſent en Bretagne; enfin rien ne fut oublié de tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſuccès d'une grande entrepriſe; la prévoyance du Cardinal parut ſur-tout dans l'abondance des vivres, des armes & des autres munitions, dont le défaut a fait échouer tant d'expeditions.

Auſſi-tôt que le Roi fut arrivée à l'armée, elle Ann. 1507.
marcha droit à Gênes; il étoit tems qu'elle arriva

Ann. 1507. pour ſauver le château ; deux jours plus tard, quelque vigoureuſe que fut la défenſe de Galéas de Salazar qui y commandoit, il eut été obligé de ſe rendre.

A l'approche de l'armée du Roi, les Génois changerent le ſiége du château en blocus, jetterent leur meilleures troupes & leur plus plus groſſe Artillerie dans les retranchemens & dans les forts qu'ils avoient conſtruits, pour défendre les avenues de leur ville.

Siége de Gênes. Au haut de la montagne qui couvre la ville de Gênes, montagne ſi roide qu'il faut gravir pour la monter, & ſi élevée, que l'on ne peut en gagner le ſommet en moins d'une heure, les Génois avoient fait à l'encontre des deux chemins, par où l'on y peut monter, un aſſez vaſte retranchement en forme de baſtion, ils y avoient mis force canons & un gros corps de bonnes troupes ; ce n'étoit pas ſeulement pour le défendre, mais auſſi pour ſecourir un redent & d'autres ouvrages qu'ils avoient conſtruits dans différens endroits par où l'on pouvoit grimper ; ils s'étoient

auſſi retranchés dans un vallon, qui aboutit à un Ann. 1507.
de leurs fauxbourgs, bâti ſur le bord de la mer; mais il s'en falloit de beaucoup que les retranchemens qu'ils avoient fait dans le vallon, ne fuſſent auſſi bien garnis & auſſi bien fortifiés que ceux qui étoient ſur la montagne, parce qu'il n'y avoit nulle apparence que ce fut par le bord de la mer que les François fiſſent le ſiége, pour n'être pas expoſés à eſſuyer en même tems de front le feu de la place, & celui des forts en flanc; auſſi ne fut-ce point par ce vallon que les François commencerent l'attaque.

Chaumont d'Amboiſe étant arrivé avec l'avant-garde de l'armée à Ponteſdême, village à ſix mille de Gênes, y aſſembla le Conſeil de guerre compoſé des principaux Capitaines auxquels il dit: » qu'ils ſavoient quelles étoient les intentions du » Roi, & que l'objet de la préſente expédition » étoit de prendre la ville de Gênes, devenue » rebelle & ſéditieuſe; qu'il ne s'agiſſoit plus » maintenant que d'exécuter de leur part cette » entrepriſe importante, de maniere qu'ils mé-

Ann. 1507. » ritaſſent les éloges du Roi, réparaſſent ſon hon-
» neur outragé par l'inſolence d'une ville & ſé-
» ditieuſe populace, & s'acquitaſſent dignement
» de ce que l'Etat attendoit de leur courage &
» de leur intelligence; qu'il les a aſſemblés afin
» qu'ils lui donnaſſent leurs conſeils, qui lui ſe-
» ront d'autant plus utiles & plus agréables, que
» ce Conſeil de guerre eſt compoſé de Capitai-
» nes, d'une haute réputation & d'une longue
» expérience; qu'ils ſavent quelle eſt la force &
» la ſituation des lieux qu'on doit attaquer &
» comment la montagne qui conduit à Gênes eſt
» fortifiée de toutes parts, mais qu'ils ſavent en-
» core mieux, que rien ne réſiſte aux efforts d'un
» généreux courage, & que les travaux conduits
» & animés par ce noble ſentiment, franchiſſent
» toutes les barrieres; que les ennemis d'ailleurs
» à qui on a affaire, ne méritent pas leur atten-
» tion, que ce n'eſt qu'un aſſemblage confus de
» populace révolté, qui par le défaut de concert
» dans les reſſorts qui la font mouvoir, ne ſau-
» roit tenir long-tems; qu'elle ſe diſſipera d'elle
même

» même par ſes propres diviſions, & par la ja- Ann. 1507.
» louſie du commandement; qu'elle a déja choiſi
» un Teinturier pour ſon chef, que le *peuple*
» *gras* ne ſouffrira pas long tems au-deſſus de lui:
» que l'entrepriſe demande autant de célérité que
» de vigueur, & que ſon avis ſeroit, que dès le
« lendemain l'on détacha avec des troupes ſuffi-
» ſantes un Officier intelligent & courageux, pour
» découvrir la montagne & reconnoître les forts,
» avant que de former le ſiége de la place; parce
» que l'armée ſeroit expoſée à être continuelle-
» ment harcelée par-là, ſi elle marchoit droit à la
» ville. »

L'avis de Chaumont fut reçu avec applaudiſſement; la Palice fut chargé de l'expédition; ſon courage & ſon expérience en aſſuroient le ſuccès; Chaumont d'Amboiſe lui donna trois mille hommes d'Infanterie & un détachement de Gens d'Armes; tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans l'armée, (& c'étoit la plus grande partie de la haute Nobleſſe du Royaume) deſira de l'accompagner; Chaumont d'Amboiſe n'y voulut point conſentir d'a-

Ann.1507. bord, & la Palice partit ; les inſtances furent réitérées de la part de la Nobleſſe ; Chaumont n'ignoroit pas ce que pouvoit attendre la Palice de tant de braves gens ; mais il ſavoit auſſi combien les volontaires ſont incommodes dans une entrepriſe combinée, parce qu'ils y ſervent ordinairement ſans ſubordination & ſans diſcipline, & ſont ſouvent par trop de zele un obſtacle au ſuccès ; il dit à ceux qui le preſſoient, qu'il n'envoyoit pas la Palice pour livrer bataille, mais ſeulement pour reconnoître la montagne, en faciliter le paſſage à l'armée qui devoit le ſuivre, & aſſaillir une maiſon forte ſituée au pied de la montagne, où un grand nombre de Génois retranchés gardoient les paſſages ; que ce n'étoit pas le moment d'en venir aux mains, & que l'on ne pouvoit même y penſer, que dans le cas où les ennemis deſcendroient dans la plaine, ce qu'ils ne feroient pas, ayant l'avantage du terrein ; qu'il ne falloit pas pour le moment de grands efforts, mais ſeulement obſerver & tâter l'ennemi, ſe déterminer enſuite ſur les manœuvres qu'on lui verroit faire :

on lui répondit que quelqu'avantageuſe que fut la poſition de l'ennemi, la Palice ne manqueroit pas de l'attaquer, s'il le rencontroit, qu'ainſi il avoit beſoin d'être ſoutenu par de la Gendarmerie. Ann. 1507.

Chaumont d'Amboiſe fut obligé de céder; les volontaires partirent dans l'inſtant, & joignirent la Palice à un petit bourg, où il obſervoit la montagne, les forts qui la défendoient, & les troupes nombreuſes qui garniſſoient toute la pente, en faiſant des cris effroyables & des décharges continuelles d'Artillerie.

Les gens les plus diſtingués qui ſe trouverent avec lui à cette périlleuſe expédition, mirent pied à terre, & les autres reſterent à cheval, pour ſe porter avec plus de promptitude où leur préſence ſeroit néceſſaire; le Chef de ces illuſtres enfans perdus, qui paroiſſoient plus certainement aller à la mort qu'à la victoire, ſe mit à gravir la montagne, ſouvent à travers les buiſſons, & le feu des ennemis; il prit ſa marche par le chemin le plus proche du bourg, droit à une maiſon fortifiée ſur le bord de ce chemin; à l'inſtant d'Am-

Ann.1507. boiſe qui l'obſervoit, fit marcher toute l'armée: les Gens d'Armes à cheval, l'Infanterie & les Allemands ſe raſſemblerent vis-à-vis du baſtion; cependant les Génois tiroient une prodigieuſe quantité de coups d'Artillerie à pierre perdue au travers du camp & de l'armée, ſans faire beaucoup de mal, les coups portoient trop haut.

Chaumont d'Amboiſe jugeant qu'il étoit tems de faire avancer l'Artillerie, pour ſoutenir l'attaque que la Palice alloit commencer de la maiſon fortifiée, ordonna à Beuſſeraille, maître de l'Artillerie, de faire charier à l'inſtant ſur la montagne quatre faucons & de les faire placer de maniere qu'ils tiraſſent contre la maiſon que la Palice alloit attaquer, & à travers les payſans Génois armés & raſſemblés en groſſes troupes ſur la montagne; Beuſſeraille fit monter en conſéquence de ces ordres, quatre faucons, dont le premier fut porté par les pioniers, & les autres traînés par les chevaux & montés par des cables; ils furent placés à la pente de la montagne entre le bourg & le chemin où étoit la maiſon forte; on poſa

trois autres canons au pied de la montagne pour tirer contre le baſtion & on y plaça trois habiles Canoniers. Ann. 1507.

Cependant les payſans Génois au nombre de plus de trente mille, étoient au ſommet de la montagne, jettoient de groſſes pierres d'en haut, faiſoient un feu d'Artillerie très-vif, lançoient des traits & ſe maintenoient dans une vigoureuſe défenſe; Chaumont d'Amboiſe crut devoir donner à la Palice un nouveau renfort; il donna ordre à trois mille Suiſſes de ſe joindre aux troupes qui montoient; les Suiſſes refuſerent de marcher, diſant qu'ils n'étoient venus que pour combatre en plaine, & non pas pour gravir comme des ours ſur des rochers; envain Chaumont chercha-t-il à les animer par l'exemple de pluſieurs Princes, & de la Nobleſſe brillante qui leur ouvroit les voies, envain chercha-t-il à les ébranler par la crainte d'être traités de lâches & de Poltrons, les paroles furent inutiles; l'argent ſeul les détermina; ils marcherent enfin eſcortés de cinquante maîtres qui ſe mirent ſur leur queue; à peine

Ann. 1507. commencerent-ils à monter la montagne terrible, que conſidérant ſa hauteur & le nombre des ennemis qui les attendoient en bataille, ils baiſſerent la tête, croiſerent les bras pluſieurs fois, & s'arrêterent bruſquement; Chaumont d'Amboiſe pour les animer, fit monter devant eux, droit au baſtion, quelques Capitaines avec trois mille hommes d'Infanterie, & mit à la queue de cette troupe Saint Severin, avec quarante Arbalétriers, & Clermont à la tête de quinze cent hommes d'Armes, & trente Archers à cheval montés légerement.

La Palice s'approcha de la maiſon, où il y avoit un grand nombre de Génois qui s'y étoient fortifiés; & pour les tâter, il leur envoya quarante Albanois à cheval qui eſcarmoucherent, & les chargerent à propos & vivement; mais comme le lieu n'étoit pas propre pour des mouvemens de Cavalerie, ils furent repouſſés: quelques troupes d'Infanterie étoient déja montées ſi haut, qu'elles ſe trouvoient nés à nés des ennemis, au nombre de onze mille, qui les avoient reçues

avec tant de hardieſſe, qu'elles furent obligées de ſe retirer ; la Palice les voyant reculer leur cria, *retournez, poltrons, retournez ; ſi j'en vois un ſeul quitter le terrein d'un pas, je le ferai tailler en pieces* ; on ſentit dans cette occaſion ce que peuvent dans un moment déciſif, la préſence, l'autorité & le courage d'un grand Capitaine ſur des troupes effrayées, & prêtes à lâcher le pied. Ann. 1507.

Ces mêmes troupes ralliées au tonnere de la voix de la Palice, comme autrefois celles de Céſar à la bataille de Munda *par la honte plutôt que par le courage* *, marcherent en avant ; la maiſon fut aſſaillie ; on ſe joignit à l'arme blanche, les gens de qualité qui étoient à cheval, mirent pied à terre pour n'avoir aucun avantage ſur le ſimple ſoldat, & partager avec lui tout le danger ; le combat fut long-tems douteux, les Génois ſe défendoient avec la rage du déſeſpoir ; cependant la maiſon fut emportée.

* Velleï Paterculus. l. 2.

La chaleur étoit exceſſive, la Palice mit bas ſa gorgerette, & comme il montoit avec ardeur

Ann. 1507. un trait lancé d'en haut entra dans ſa gorge de quatre doigts, il n'y fit aucune attention, mais pouſſant toujours ſa marche » ce n'eſt rien, dit-» il, ce n'eſt rien. » On arracha cependant le trait, le ſang qui ſortit de la playe en abondance l'empêchant d'avancer, il remit en riant le commandement au Duc d'Albanie & ſe retira dans une maiſon voiſine pour ſe faire panſer.

Le Duc d'Albanie remplit avec honneur la commiſſion, les montagnes & les forts furent emportés ; les Génois firent des propoſitions de paix, qui furent rejettées ; outrés de ce refus, ils ſortirent au nombre de quarante mille combatans, & préſenterent bataille aux François ; mais ils furent défaits, taillés en pieces & forcés de ſe rendre à la diſcrétion du Roi, qui entra dans Gênes en vainqueur, il pardonna aux habitans, & ſe contenta de faire pendre le Teinturier & quelques autres Chefs de la ſédition.

Ainſi finit l'expédition de Gênes, ſur laquelle toute l'Europe, avec des vues différentes, avoit les yeux fixés ; le Pape, l'Empereur, le Roi

d'Arragon, étoient bien réſolus, en cas que le Roi y eut échoué, de joindre leurs armes à celles des Génois, & la rebellion de cette République eut entraînée avec elle la perte du Milanois & de tout ce que le Roi poſſédoit en Italie. Ann. 1507.

La ſcene changea après cette glorieuſe entrepriſe; Louis XII vint à Milan où il reçut les complimens de tous les Souverains de l'Europe; il vint même un Député de la part du Pape; ce Pontife diverſifioit ſes démarches ſuivant la variété des circonſtances, ami apparent du Roi, lorſque ſes armes étoient victorieuſes, ſpectateur attentif lorſqu'elles étoient indéciſes, ennemi violent lorſqu'elles étoient malheureuſes.

Le ſéjour du Roi à Milan ne fut rempli que de fêtes, de plaiſirs, de joutes & de tournois; Chaumont d'Amboiſe fit attaquer un baſtion en préſence du Roi & de pluſieurs femmes de qualité; lui-même, le Marquis de Mantoue, le Comte de Bourbon, Rouſſillon, Penthievre, Laval, la Palice, Bonneval, Rochechouart, de Beſſe, Genlis, le défendoient contre Brezé & Stuart, qui l'attaquoient.

Ann. 1507. Cependant Ferdinand qui étoit alors à Naples, & ſur le point de s'en retourner dans ſon Royaume d'Eſpagne, manda à Louis XII qu'il deſiroit de le voir, & lui faire ſon compliment ſur ſa brillante expédition de Gênes; les deux Monarques ſe virent à Savonne; Ferdinand qui n'avoit fait cette démarche, que par la crainte que Louis XII ne porta ſes armes victorieuſes à Naples, fut reçu avec la plus grande magnificence.

CHAPITRE VI.

Ligue de Cambray. Etat de la République de Veniſe. Génie des Alliés. Bataille d'Agnadel. Puſillanimité des Vénitiens. Siége de Padoue.

Au milieu des fêtes, les deux Monarques eurent enſemble des conférences ſérieuſes, dans leſquelles on poſa les fondemens de la fameuſe Ligue de Cambray, que le Cardinal d'Amboiſe appelloit ſon chef-d'œuvre, & qui n'étoit qu'un monſtre en politique, formé de parties diſſemblables, incohérentes, & tellement oppoſées les unes aux autres, que cette chimere politique devoit périr en naiſſant. Ann. 1508.

Veniſe étoit alors bien plus puiſſante qu'elle ne l'a été depuis; cette République que la ſeule ſureté de ſa ſituation pouvoit défendre contre l'ambition de ſes voiſins, poſſédoit alors, outre l'Iſle de Chypre & celle de Candie, qu'elle a depuis perdues, des Provinces, des Villes & des Etat de la Répub. de Veniſe.

Ann. 1508. Ports en terre ferme qu'elle ne poſſede plus; riche, & faiſant de ſon opulence le véritable uſage que la bonne politique veut qu'un Etat bien gouverné en faſſe; elle avoit des armées nombreuſes, les meilleurs Capitaines & les meilleurs ſoldats de l'Europe, ils s'attachoient d'autant plus volontiers à ſon ſervice, qu'elle les payoit exactement & que ſa ſolde étoit plus forte que celle de tous les autres Souverains de l'Europe; ſes Places étoient bien fortifiées, ſes Arſenaux & ſes magaſins pourvus d'abondantes munitions de guerre & de bouche. Maitreſſe du Golphe Adriatique, elle entretenoit des flottes nombreuſes qui couvroient les mers & rempliſſoient les Ports: le commerce le plus floriſſant en étoit la ſuite néceſſaire; la bonne union de ſes citoyens, l'autorité des loix, l'exacte adminiſtration de la Juſtice, formoient dans cette Cité un caractere patriotique digne des anciens temps; des épargnes conſidérables & ménagées depuis long-tems, la mettoient en état de fournir aux fraix d'une longue guerre ſans ſurcharger les peuples enfin la

Dalmatie & l'Albanie étoient pour elle une pépi- Ann. 1508.
niere de Soldats.

Mais au milieu de cette ſplendeur apparente, Veniſe avoit, dit Machiavel, des principes de dépériſſement dans la forme même de ſon adminiſtration; loin de penſer à faire de ſes citoyens des ſoldats, elle n'employoit dans ſes troupes que des mercenaires, loin de ſonger à faire des villes, & des provinces qu'elle avoit acquiſes des alliés, elle n'étoit occupée qu'à les aſſujettir & à s'enrichir de leurs dépouilles; non contente des bornes de ſa domination, elle ne penſoit, dit Commines, qu'à les étendre; elle avoit acquis le Frioul, Padoue, Veronne, Vicence; & étendu ſon Empire juſqu'à l'Adda & au Pô; la Romagne étoit ſous ſa protection, & la Pouille lui étoit preſque toute engagée.

Veniſe n'avoit pu monter à cet état de grandeur, ſans s'expoſer à la jalouſie des puiſſances voiſines, qui n'attendoient qu'une occaſion heureuſe pour partager ſes dépouilles.

Ann. 1508. Le Pape reclamoit Sarreſane, Cerny & Fayence; l'Empereur vouloit retirer des ſerres des Vénitiens, Veronne, Padoue & Vicence; le Roi de France leur redemandoit Crême, Breſce, Bergame & l'opulente Cremone, qu'il reclamoit comme une dépendance du Duché de Milan. Enfin le Roi d'Eſpagne vouloit ravoir d'Andes, Mane, Trave & Oltrante.

Ces différentes prétentions donnerent lieu à la Ligue qui fut conclue à Cambray par les ſoins du Cardinal d'Amboiſe, & on vit encore avec étonnement l'union des armes ſe former par un traité ſolemnel entre quatre Princes rivaux & ennemis, autant par la différence de leur génie, que par l'oppoſition des intérêts de leurs états.

A ces quatre puiſſances s'en joignirent pluſieurs petites; quelques-uns des Princes d'Italie entrerent dans la Ligue de Cambray par complaiſanc-, d'autres par crainte; quelques-uns mêmes firent la guerre aux Vénitiens contre leurs propres intérêts; il ſembloit que Veniſe devoit ſuccomber ſous les efforts de tant d'ennemis réu-

nis ; mais ſoit que les grandes puiſſances s'affoi- Ann. 1508.
bliſſent en s'uniſſant, ſoit que le deſtin de Veniſe fut alors de lutter avec ſuccès contre toute la fortune de l'Europe, ſoit que le génie des alliés fut ſeul capable de détruire leur ouvrage, Veniſe ſe ſauva, & la Ligue de Cambray s'évanouit en fumée.

Rien n'annonçoit moins en effet la durée de cette Ligue, que le génie des différens Princes qui y étoient entrés. Génie des alliés.

L'Empereur Maximilien I, dont l'ambition fut peut-être plus heureuſe qu'habile, étoit le Prince de ſon tems le plus divers, le plus inégal & le plus oppoſé à lui-même ; on diſoit de lui, *qu'il ne prenoit conſeil de perſonne & qu'il ne faiſoit jamais rien de lui même* ; il étoit en effet fort ſecret, ne communiquoit ni ne demandoit conſeil à perſonne ſur ſes affaires ; mais par-là même il devenoit ſuſceptible de toutes ſortes de conſeils ; car lorſqu'il vouloit mettre à exécution les projets qu'il avoit conçus, & qu'ils étoient pénétrés par les courtiſans, ceux-ci l'en diſſuadoient

Ann.1508. lorſqu'ils y voyoient des difficultés, d'où il arrivoit que l'entrepriſe d'un jour étoit ſouvent rompue le lendemain, & que l'on ne pouvoit prendre avec ce Prince aucun parti poſitif.

Jules II étoit un homme habile, ardent, audacieux; s'il honora le Saint Siége par ſes talens, s'il augmenta ſa puiſſance temporelle par ſes armes, il ſcandaliſa toute la Chrétienneté par ſon ambition & ſa cupidité, & troubla toute l'Europe par ſes inquiétudes; il haiſſoit le Roi de France & les François, & ſi dans la Ligue de Cambray ſa haine contr'eux parut ſuſpendue, ce ne fut que pour ſe préparer plus de moyens d'éclater lorſque ſes vues particulieres ſeroient remplies.

Ferdinand, Roi d'Eſpagne, appellé *le Prince de la politique*, étoit le prodige de ſon ſiecle par ſa ſageſſe & le ſuccès de ſes entrepriſes, qui toutes hardies & éclatantes, l'avoient rendu le premier & le plus puiſſant Prince de l'Europe; tous les traits de ſon regne ſont frappés au grand; le Royaume de Grenade avoit été ſa premiere conquête & le fondement de ſa grandeur, parce qu'elle

qu'elle avoit établie ſa réputation chez l'étranger; Ann. 1508.
après avoir étendue ſa domination, enrichie ſa Couronne, détournée l'attention des Grands de l'Eſpagne de deſſus ſes deſſeins, en les occupant à des guerres éloignées, il étoit devenu leur maître abſolu ſans qu'ils s'en fuſſent apperçus. Sa Gendarmerie exercée en pluſieurs guerres, étoit devenue le corps militaire de l'Europe le mieux diſcipliné, & le plus propre à la guerre; auſſi fut-il le ſeul qui ſut tirer parti de la Ligue de Cambray; il avoit déja trompé Louis XII dans la conquête du Royaume de Naples, & on ne comprend pas, comment alors la Cour de France y prit confiance.

Conformément aux arrangemens pris & ſignés Ann. 1509.
à Cambray le 10 Décembre, Louis XII devoit ouvrir le théâtre de la guerre dès le premier Avril, & en même tems que le Roi d'Eſpagne; le Pape devoit auſſitôt lancer une ſentence d'*interdit* contre la République de Veniſe, enſuite de laquelle l'Empereur devoit ſe mettre en campagne.

L'armée Françoiſe fut campée avant le premier

Ann.1509. Avril; elle étoit des plus brillantes & par ſon Infanterie & par le nombre des Gens d'Armes, & ſur-tout par le concours & le zele de toute la Nobleſſe du Royaume qui s'y rendit.

La premiere expédition de cette armée, commandée par Chaumont d'Amboiſe, fut le ſiége & la priſe de Trevi, petite ville ſur la riviere d'Adda. Les Vénitiens la reprirent un mois après, & comme cette ville étoit toute Françoiſe, ils y mirent le feu, & firent toute la Cavalerie que Fontrailles commandoit, priſonniere de guerre; cependant la Palice ſe détacha de l'armée & alla au-devant du Roi qui approchoit de Milan; de cette ville, Louis XII ſe rendit à ſon armée, accompagné du Comte de Vendôme, de Louis & de Charles de Bourbon, fils du Duc de Montpenſier, du Duc d'Alençon, & de ſon fils, du Duc de Lorraine, de Gaſton de Foix, Duc de Nemours, du Vicomte de Lautrec, des Seigneurs de la Tremouille, de l'Eſcun, de Grandmont, de Boiſſy, de Montmorency, de Coligny, d'Eſtouttevile, de Coucy, & ne penſa qu'à regler les diſpoſitions de la campagne.

Le premier projet du Roi étoit de reprendre Trevi ou Tréviglio, que les Vénitiens avoient pris à compoſition, mais qu'ils ſaccagerent; il y fit en conſéquence marcher ſon armée; il commandoit en perſonne la bataille, accompagné du Duc d'Alençon, du Duc de Bourbon, du Duc de Lorraine, du Comte de Vendôme, du Comte de Nevers, du Marquis de Rothelin, de Philippe de Savoye, Comte de Genêve, du Marquis de Montferrat, du Marquis de Saluces, du Seigneur de la Tremouille; le Duc de Longueville commandoit le corps de réſerve; l'avant-garde étoit ſous les ordres du Duc de Nemours, du Comte de Foix ſon neveu, du Grand Maître Chaumont d'Amboiſe, de la Palice, de Chatillon & de Trivulce. Le total de l'armée étoit de 2200 hommes d'armes, de 400 Archers & de 20000 hommes d'Infanterie. Ann. 1509.

L'armée Vénitienne étoit plus nombreuſe; il y avoit 1800 hommes d'armes, 9500 Albanois & autres troupes de Cavalerie, & 27000 hommes d'Infanterie; les Officiers de ces différens

Ann.1509. corps étoient l'élite de ce qu'il y avoit de meilleur en Italie ; cette armée étoit commandée par le Comte de Petigliano, & ſous lui par Barthelemy l'Alviano, deux illuſtres Capitaines, qui avoient acquis une grande réputation dans les guerres d'Italie.

Petigliano étoit un homme auſſi lent dans la formation de ſes projets, que dans leur exécution ; l'Alviano au contraire étoit tout de feu & donnoit beaucoup au hazard ; deux hommes ſi différens, dont le concert eu pu produire des opérations admirables, mais dont la déſunion étoit également funeſte, pouvoient tout perdre dans la conjoncture critique où ſe trouvoit la République ; l'Artillerie étoit nombreuſe dans les deux armées, & fut parfaitement bien ſervie.

Le Roi fit jetter deux ponts de batteaux ſur la riviere d'Adda ; ſi les Vénitiens euſſent diſputé le paſſage de cette riviere, il eut été bien difficile de les forcer, du moins il y eût eu une action des plus vives ; mais comme ils étoient occupés au ſac de Trevi, les François eurent tout

le tems de jetter leurs ponts & de paſſer l'Artille- Ann. 1509.
rie ſans perte & ſans danger.

L'Adda paſſé, le Roi marcha à l'armée ennemie, & prit, chemin faiſant, la ville de Rivolta, ſans qu'on ſe préſenta pour l'en empêcher; l'ordre que les Généraux Vénitiens avoient donné, étoit de ne rien riſquer, de cotoyer l'armée Françoiſe, de la harceler nuit & jour, de lui couper les rivieres & de la réduire ou à périr par la faim ou à retourner ſur ſespas. Le Roi au contraire avoit une envie extrême d'en venir à une action; la Nation ne connoiſſoit gueres alors la guerre de conduite, d'économie & de ſyſtême; elle deſiroit de préférence des actions promptes, hardies, éclatantes.

Cependant les deux armées ſe trouverent ſi près lune de l'autre, que quelqu'ordre qu'euſſent les Vénitiens de n'en point venir aux mains; ils ne purent l'éviter; le Roi marchoit en avant pour s'emparer de Vaila, dont il pouvoit tirer des vivres & des fourages abondamment; les Vénitiens ayant le même projet, ſe mirent en marche

Ann. 1509. en même tems, & par un chemin différent, mais plus court; cependant ſoit que les Vénitiens euſſent marché plus lentement, ſoit qu'ils euſſent été retardés dans leur marche par quelqu'accident, l'avant-garde de l'armée Françoiſe atteignit la leur dans un endroit où les deux chemins ſe joignoient entre Agnadel & Vaila; les Vénitiens qui marchoient en quatre corps, dont l'Alviano commandoit le dernier, ne ſe virent pas ſans étonnement ſi près des François, ils avoient ignorés leur marche, parce que les deux chemins étoient éloignés l'un de l'autre & que le pays d'entre deux étoit un pays étroit, entrecoupé de boſquets, de hauteurs, de vignes, de hayes & de buiſſons.

Bataille d'Agnadel. Ce fut dans ce moment que Trivulce qui connoiſſoit les lieux, & qui par le mouvement que firent les deux armées, trouvant l'Alviano qui commandoit le dernier corps devant lui, dit à la Palice qu'il étoit tems de charger; à l'inſtant la Palice, l'épée à la main à la tête des Gens-d'Armes, ouvrit le combat; les Vénitiens ſe préſenterent de bonne grace & fierement; le combat

fut vif, l'Artillerie de part & d'autre fit beaucoup Ann. 1509.
de ravage; la Palice pouſſa les ennemis qu'il avoit devant lui, juſqu'à un foſſé, qui fut défendu par les Vénitiens avec beaucoup d'opiniâtreté; de l'autre côté le combat de l'Infanterie ne fut pas moins vif, on ſe joignit de part & d'autre, & ce fut un vrai carnage; cependant les François gagnoient beaucoup de terrein, la Palice avoit paſſé tous les foſſés que les ennemis occupoient, mais l'Alviano rallia ſes troupes effrayées & diſperſées, fit reparoître & oppoſa à la Palice le troiſieme corps de l'armée Vénitienne tout frais, & qui n'avoit pas encore combattu; l'action recommança, il y eut autant de courage & de fierté dans la défenſe que dans l'attaque; cependant la Palice fut obligé de reculer; à l'inſtant Chaumont le fit ſavoir au Roi qui fit avancer le Duc de Bourbon avec des troupes fraiches; l'Infanterie Vénitienne fut enfoncée, la Palice rallia les ſiens, les ramena au combat, les Vénitiens furent pouſſés juſqu'à un endroit ou d'autre Cavalerie, que le Roi qui ſe préſentoit par-tout, détacha, eut plus de facilité

Ann. 1509. de s'étendre ; le combat devint insensiblement général entre l'avant-garde Françoise & l'arriere-garde Vénitienne ; la Gendarmerie Françoise, toute composée alors de Noblesse, décida le gain de la bataille ; la Cavalerie ennemie abandonna l'Infanterie, le Comte de Petigliano vint avec quelques escadrons au secours d'Alviano, mais embarrassé par le grand nombre de fuyards qui ne lui laissoient pas de place pour passer, il se retira à son avant-garde pour la sauver & abandonna tous les bagages & toute l'Artillerie qui étoit au corps de bataille, au nombre de trente-six grosses pieces.

Le combat dura trois heures, il se donna le 14 Mai 1509, les Vénitiens y firent une perte très-considérable ; le Roi pour profiter de la victoire, marcha incontinent à Pesquaire, place assez forte située sur un lac à sept mille de Véronne ; les Vénitiens se mirent en état de la défendre, il y envoyerent huit mille Lansquenets & quinze cent hommes d'armes ; il y eut d'abord de vives escarmouches, mais sitôt que l'Artillerie

Françoiſe eût commançé à battre la ville, les Vé- Ann. 1509
nitiens l'abandonnerent pour ſe retirer au château; le Roi fit entrer quelques pieces d'Artillerie dans la ville pour mieux battre le château, il y eut brêche au bout de ſix heures de la hauteur de deux piques, par laquelle les avanturiers François entrerent & taillerent en pieces tout ce qui étoit dans le château; le Capitaine, le Provéditeur & le Podeſtat des Vénitiens ſe jetterent dans une tour, & peu après ſe rendirent à diſcrétion, les priſonniers furent tous pendus.

Puſillanimité des Vénitiens.

La nouvelle de la défaite des troupes Vénitiennes & de la priſe de Peſquaire, répandit une telle conſternation à Veniſe, que tous les habitans ſe mirent en habit de deuil, il n'y eut aucune ville d'en deça de la mer qui ne vint ſe rendre au Roi, les troupes Françoiſes ſe ſaiſirent de Crême, Crémone, Breſce, Treviſe, Trivolte, qui avec Peſquaire, devoient appartenir au Roi, conformément à l'arrangement pris à Cambray, & mirent ſous l'obéiſſance de l'Empereur, Véronne, Vicence, Padoue, & tout le pays du Frioul.

Ann. 1509. Les Vénitiens montrerent alors des diſpoſitions bien différentes de celles que les Romains avoient montrées dans de pareilles occaſions. Ceux-ci, qui par la force & l'excellence de leur conſtitution & de leur caractere, n'étoient ni abbattus par l'adverſité, ni enflés par le ſuccès de leurs armes, annonçoient un peuple vraiment grand, toujours égal à lui-même dans les différentes ſituations de la fortune, plus haut encore dans la mauvaiſe que dans la bonne; ceux-là au contraire n'annonçoient qu'une fauſſe grandeur; arrogans dans la proſpérité, ils nommoient le Roi de France le fils de Saint Marc: ils mépriſoient le Pape, n'avoient nulle eſtime pour aucun Capitaine de l'Italie, & ſe repaiſſoient de la chimere de former un jour une République égale à la Romaine; battus à Agnadel, ils devinrent bas & rempans, ils abandonnerent au Pape ce qu'il voulut, reſtituerent au Roi d'Eſpagne les places de la Pouille, offrirent à l'Empereur de ſe rendre ſes tributaires; le Sénat de Veniſe, ce Sénat ſi rempli de faſte & d'orgueil,

écrivit aux peuples de ſa domination des lettres miſérables, pour les toucher ſur les malheurs de la République, ſans avoir la force de les exciter à les réparer par les armes; quatre jours ſuffirent pour opérer ce changement, & pour convaincre l'Europe qu'il n'y avoit pas à Veniſe ce qu'on appelle *vertu d'état*; l'un des deux partis, *Quelphe* & *Gibelin*, que Veniſe entretenoit dans ſes Etats par politique, pour occuper ſes ſujets de ces brouilleries frivoles, afin qu'ils ne penſaſſent pas à ſe révolter, s'éleva contr'elle même, & lui fit perdre pluſieurs villes. Ann. 1509.

Cependant l'Empereur qui n'avoit envoyé que peu de troupes à l'armée des Confédérés, ayant appris la victoire que Louis XII venoit de remporter, lui envoya l'Evêque de Gurce, en qualité d'Ambaſſadeur, pour le complimenter, & s'excuſer de ſon peu de diligence à paroître au terme convenu à la tête de ſon armée; il fit aſſurer le Roi du deſir qu'il avoit de le voir; Louis XII l'attendit quinze jours à Peſquaire, au bout deſquels l'Evêque de Gurce vint lui dire, que les

Ann. 1509. Princes d'Allemagne s'oppoſoient au voyage de l'Empereur, mais que ce Prince prioit le Roi de le conſerver toujours dans ſon alliance, & de lui remettre les villes & les places cedées par les Vénitiens, qui devoient lui appartenir; ce qui fut d'abord exécuté de la part du Roi.

Les incertitudes de l'Empereur, la jalouſie du Pape contre la France, la reſtitution de pluſieurs places de la Pouille faite au Roi d'Eſpagne par les Vénitiens, engagerent Louis XII, qui ne ſe portoit déja pas bien, à repaſſer les Monts & revenir en France.

A peine l'Empereur eut-il entre ſes mains les villes qu'il reclamoit, qu'il fit une faute qui les lui fit perdre; il fortifia Véronne, qui avoit le moins beſoin de précautions, & négligea Padoue, ſur laquelle il devoit le moins compter par ſa proximité de Veniſe; auſſi Padoue ne tarda-t-elle pas à ſe révolter, Vicence ſuivit ſon exemple, le feu ſe communiqua bien-tôt à tout le pays de Frioul qui rentra ſous la domination Vénitienne; Maximilien demanda du ſecours au Roi.

Louis XII envoya auſſi tôt ordre à Chaumont d'Amboiſe, qui commandoit ſon armée en Italie, de détacher la Palice avec un corps d'armée, formée de quatre mille Griſons, des Lanſquenets du Capitaine Jacob, des Avanturiers François, & de mille Gens d'armes pour aller au ſecours de l'Empereur. Ann. 1509.

La Palice en ſortant du Château de Milan, trouva le Chevalier Bayard, auquel il expliqua l'objet de ſa commiſſion, & lui propoſa d'être de la partie; Bayard y conſentit; ſon exemple détermina pluſieurs autres Capitaines & plus de deux cens Gentilshommes volontaires à ſe joindre à la Palice.

Celui-ci s'étant rendu à Villa-Franca, ſe préſenta le lendemain devant Véronne; les Vénitiens intimidés d'un mouvement ſi prompt, abandonnerent Véronne & ſe retirerent à Vicence. La Palice entra dans Véronne où il fut bien reçu de l'Evêque de Trente qui y étoit pour l'Empereur, & qui ſe trouvoit dans de furieuſes tranſes; deux jours après il marcha à Vicence; à la

long-tems attendre, & qui dans ſon paſſage avoit trouvé des difficultés, arriva & concerta avec la Palice les opérations du ſiége de Padoue, dont la priſe lui tenoit fort à cœur, elle intéreſſoit également ſon dépit & ſes vues. Ann. 1509.

Siége de Padoue.

Le ſiége de Padoue étoit un objet fort important; la ville étoit conſidérable & les approches difficiles; la deſtinée de Veniſe y étoit attachée, elle n'oublia rien pour une rigoureuſe défenſe. Le Comte Petigliano fut nommé Gouverneur de Padoue, ſa défenſe ne pouvoit être confiée à un Officier plus intelligent; l'armée entiere des Vénitiens devint la garniſon de Padoue, on y jetta tout ce qu'on put raſſembler de bonne milice, la garniſon ſe trouva de vingt-cinq mille hommes & toutes les proviſions de bouche & de guerre qu'il fut poſſible de ramaſſer y furent miſes.

Cependant l'Empereur aſſembla un Conſeil de guerre dont l'objet fut de pourvoir au moyen le plus propre d'attaquer Padoue; parmi ceux qui compoſoient ce Conſeil, il y avoit un Capi-

Ann. 1509. taine nommé Conſtantin, Grec de Nation, à qui appartenoit la Macédoine & la Theſſalie, qui avoit gouverné le Marquiſat de Montferrat, comme oncle de la Marquiſe de Montferrat, fille du Roi de Servie, & qui étoit Lieutenant Général de l'Empereur; ſes conſeils furent ſuivis de préférence, & devinrent funeſtes aux intérêts de l'Empereur, ſur l'eſprit duquel il avoit un grand aſcendant; ſoit que Conſtantin fut de ces génies ardens & préſomptueux qui veulent tout faire à leur tête, & qui font d'autant plus de mal, qu'ils trouvent des Princes plus faciles à perſuader, ſoit que ce fut un traître vendu aux Vénitiens (ce dont il étoit fort ſoupçonné) il eſt certain qu'il fut regardé comme la cauſe de la levée du ſiége de Padoue.

On dreſſa deux batteries devant cette place, de la plus belle & de la plus groſſe Artillerie qu'on eut encore vue en Europe, & que l'Empereur avoit amenée d'Allemagne; l'armée Impériale étoit compoſée de vingt-huit mille Lanſquenets & de vingt mille hommes de Cavalerie Allemande; tous

tous les plus grands Princes d'Allemagne y étoient; Ann. 1509.
il y avoit d'ailleurs douze mille hommes des pays de Conſtance & de Frioul, une bande de pioniers & pluſieurs autres corps de troupes, qui jointes à celles que la Palice commandoit, formoient une des plus brillantes armées, qu'on eut vue depuis long-tems.

A peine les batteries commencerent-elles à jouer, qu'elles firent brêche, chacune d'une largeur ſuffiſante pour y faire entrer cent hommes de front; les mortiers firent auſſi beaucoup de ravage dans la ville & dans les fortifications; les ſorties des aſſiégés étoient vives & fréquentes. Conſtantin fut accuſé d'avoir porté un Canonier du camp François, à tirer ſur les François mêmes, lorſqu'ils repouſſeroient les Vénitiens dans leurs ſorties; il en couta cher au Canonier, la Palice le fit mettre ſur un mortier, & l'envoya par quartiers dans la ville.

C'étoit un bruit commun dans le camp, que Conſtantin avertiſſoit Petigliano de toutes les entrepriſes qu'on méditoit, la Palice lui repro-

Ann 1509. cha publiquement ſa perfidie, & voulut l'en convaincre par un combat; Conſtantin éluda le défi, & comme l'Empereut l'aimoit beaucoup, il fut excuſé.

Cependant ſa conduite nuiſit d'autant plus aux affaires, qu'elle empêcha l'aſſaut, lorſqu'on pouvoit le donner avec avantage; elle donna le tems à Petigliano de ſe fortifier aude-là de la brêche, ou du moins d'achever des ouvrages commencés avant le ſiége; il fit faire un foſſé à fond de cave de vingt pieds de haut, & preſqu'autant de large, fit mettre dedans quantité de fagots & de bois ſec qu'on arroſa de poix & de poudre à canon; de cent en cent pas il étoit défendu par des baſtions, tous bordés d'Artillerie; aude-là du foſſé il y avoit une eſplanade capable de contenir vingt mille hommes rangés en bataille, & derriere l'eſplanade étoient des plates formes ſur leſquelles on avoit mis vingt ou trente pieces d'Artillerie, pour défendre la brêche; cependant il fut arrêté au Conſeil de l'Empereur de tenter un aſſaut.

Maximilien ſans en rien communiquer à la Palice, & ſe contentant de conférer de ſon projet avec ſes

principaux Officiers, lui écrivit de ſe tenir prêt; la Palice étonné, que l'Empereur eut pris une pareille réſolution ſans l'avoir concertée avec lui, aſſembla chez lui tous les Capitaines François & leur dit en riant, » c'eſt pour affaire, Meſ- » ſieurs, que je vous ai appellé; mais commençons » par dîner, de peur que l'affaire ne trouble la » joie du repas. Ann 1509.

Le repas fut fort gai; dès qu'il fut fini, on fit lecture aux Capitaines François de la lettre de l'Empereur; ils ſe regarderent tous d'un air étonné, & comme gens embarraſſés à qui parleroit le premier; Humbercourt qui avoit autant de gaieté que de valeur, prit la parole & dit: » il ne faut pas tant ſonger, il n'y a qu'à répon- » dre à l'Empereur, que nous ſommes tout » prêts, auſſi bien ne fait-il pas bon ici, les nuits » ſont déja froides, & le bon vin commence à » nous manquer; » tout le monde ſe mit à rire, & fut de l'avis d'Humbercourt; le Chevalier Bayard, qui s'écuroit les dents, avoit l'air de ne prendre aucune part à ce qui ſe diſoit; la

Ann. 1509. Palice l'apoſtropha » & vous, l'Hercule de la » France, qu'en dites-vous? C'eſt bien le tems » d'écurer vos dents, il faut répondre à l'Empe- » reur & promptement. » Bayard ſe mit à rire, » ſi nous voulons, dit-il, tous croire M. d'Hum- » bercourt, il ne faut qu'aller droit à la brêche, » mais pour moi je m'en excepterois volontiers, » car il n'y a pas grand plaiſir à un homme d'armes » d'aller à pied », puis reprenant ſon air ſérieux il ajouta, » puiſque vous voulez ſavoir ce que je » penſe de la lettre de l'Empereur, je vous le dirai » librement; je trouve qu'il rabaiſſe trop la No- » bleſſe Françoiſe, quand il exige que nous » combattions à pied avec les Laſquenets; quoi- » que je n'aye pas grand bien en ce monde, ce- » pendant je ſuis Gentilhomme; vous autres, » Meſſieurs, êtes de gros Seigneurs & de groſſes » maiſons, & pluſieurs de nos Gens d'Armes en » ſont auſſi, eſt-il décent de confondre tant de » gens de quailté, tels que vous êtes, & la plu- » part de nos Gens d'Armes, avec les Lanſque- » nets, formés d'une vile populace? Mon avis

» eſt donc, Monſieur, s'adreſſant à la Palice, que Ann. 1509.
» vous répondiez à l'Empereur, que les Gens-
» d'Armes du Roi, étant tous Gentilshommes,
» il ne leur convient pas de ſe mêler, pied à terre,
» avec ſes Lanſquenets, mais que ſi les Seigneurs
» & les Gentilshommes Allemands veulent met-
» tre pied à terre auſſi bien que les Gens-d'Ar-
» mes François, ceux-ci s'offrent de marcher à
» leur tête, & de leur frayer le chemin de la
» brêche.

Les Capitaines François revinrent à l'avis du Chevalier Bayard, & ce fut conformément à cet avis que la Palice répondit à l'Empereur.

Ce Prince n'eut pas plutôt reçue la réponſe de la Palice, qu'il fit aſſembler ſes Officiers Généraux, auxquels il fit part de l'intention dans laquelle étoient les Gens d'Armes François; il les pria de faire comme eux, & de les ſuivre à la brêche; mais il s'éleva un bruit ſourd dans l'aſſemblée, qui dura aſſez longtems, enfin un ſeul, au nom de tous, répondit que leur état, en qualité de Gentilshommes, étoit de combattre à

Ann.1509. cheval, & qu'ils ne pouvoient mettre pied à terre pour aller à la brêche. L'aſſaut qui devoit ſe donner ſur le midi, fut contre-mandé.

La Palice ſurpris de cette inaction, alla trouver l'Empereur, qui lui dit que les Allemands commençoient à ſe mutiner, que le mécontentement qui gagnoit ſes troupes, ne lui permettoit pas de pourſuivre l'entrepriſe, & qu'il partoit; cependant l'Empereur donna à la Palice cinq mille Lanſquenets avec leſquels il ramena ſes troupes dans le pays de Frioul, il perdit dans ſa marche 2500 Griſons du flux de ventre, parce que manquant de pain & d'autres vivres, ils ne ſe nourriſſoient que de raiſins; il ramena le reſte dans le Milanois.

Ann.1510. L'année ſuivante, Chaumont d'Amboiſe, le Duc de Nemours & la Palice, retournerent par ordre du Roi à Veronne au ſervice de l'Empereur; l'Evêque de Conſtance commandoit dans le château, comme Lieutenant de l'Empereur, & d'Ars qui s'étoit acquis une haute réputation dans les guerres de Naples, y commandoit au nom du

Roi ; il y avoit trois mille Eſpagnols dans la ci- Ann. 1510.
tadelle, dans laquelle l'Empereur ramaſſa des munitions de poudre, & fit travailler à des fontes d'Artillerie ; mais le défaut de payement occaſionna beaucoup de rumeurs parmi les François, les Eſpagnols & les Lanſquenets Allemands ; dans une même ſemaine ceux-ci pillerent trois fois la ville de Véronne.

André Gritti commandoit l'armée Vénitienne & étoit alors à Vicence ; chaque jour il y avoit des affaires entre les François & les Vénitiens ; Lignague, belle & petite ville, fut priſe par aſſaut, & comme elle étoit importante, on y laiſſa pour commander, la Crote, Lieutenant de M. de Dunois, avec ſa compagnie, & mille hommes d'Infanterie.

Huit jours après la Palice emporta le château de Moncelles ; le Maréchal de Fleurange dit que ce fut *miraculeuſement*. L'Illuſtre Anne de Bretagne, Reine de France, femme de Louis XII, qui animoit par des récompenſes qu'elle donnoit de ſa main, les plus braves Capitaines,

Ann. 1510. & qui jetta les principes de la renaiſſance des Lettres & des beaux Arts en France, en comblant de bienfaits les hommes vraiment utiles, envoya à la Palice une chaîne d'or après la priſe du château de Moncelles.

On laiſſa dans ce château une bonne garniſon qui s'y fortifia le mieux qu'elle put, & on reprit le projet d'aller aſſiéger Padoue, que les menées politiques des Vénitiens ſçurent encore cette fois déconcerter.

CHAPITRE VII.

Diſſolution de la Ligue de Cambray. Concile aſſemblé à Piſe & transféré à Milan.

JULES II qui avoit obtenu par la ligue de Cambray à-peu-près ce qu'il vouloit, n'avoit plus d'autre inquiétude que de voir les François en Italie, & d'autre déſir que de les en expulſer; ſa façon de penſer étoit connue à Veniſe, & on n'y ſongea qu'à l'y fortifier; les Venitiens flatterent ſon orgueil, en lui demandant très-humblement la paix à telles conditions qu'il lui plairoit dicter; le Pape fit ſon traité avec eux, leva & l'excommunication qu'il avoit lancée au commencement de la guerre contre eux, ſans en rien communiquer ni à l'Empereur, ni au Roi de France; il anima autant qu'il pût contre Louis XII, le jeune Roi d'Angleterre, Henri VIII, & débaucha du ſervice de Franco Ann. 1510

Ann. 1510. les Suiſſes, par les harangues violentes qu'il inſpira à Mathieu Schnier, Evêque de Sion.

Cependant les premieres démarches du Pape ne paroiſſoient pas d'abord avoir les François pour objet; il fit mine de n'en vouloir qu'au Duc de Ferrare, ſur lequel il répétoit certains droits. Le Cardinal de Medicis fut le principal inſtrument des deſſeins ſecrets de Jules II, qui le créa ſon légat à Bologne, où il rendit dès ſon arrivée un ſervice important au Pape, en découvrant un parti qui ſe formoit, pour remettre les Pentivoglios en poſſeſſion de cette Ville; il ſe mit enſuite à obſerver Soderini, qui voyant que la France alloit ſe brouiller avec l'Egliſe, fit déclarer les Florentins en faveur de Louis XII. Cela n'empêcha point le Pape de s'emparer à main armée, de la ville de Carpi, relevante du Duc de Ferrare, l'allié du Roi.

La Cour de France qui n'avoit point rencontré de Pape aſſez hardi, pour la choquer directement, depuis Boniface VIII, qui y avoit ſi mal réuſſi, témoigna d'abord une irréſolution qui releva

le courage de ſes ennemis; mais s'appercevant Ann. 1510.
bientôt de la faute qu'elle avoit faite, elle ſe hâta de la réparer. Chaumont d'Amboiſe détacha la Palice avec 400 lances & 4000 hommes d'Infanterie pour reprendre Carpi, & perſuadé que la préſence d'Alberto-Pio, Seigneur de cette Ville, reveilleroit le courage abbattu de ſes ſujets, il voulut que le Duc de Ferrare & Alberto-Pio accompagnaſſent la Palice dans cette expédition; ſon arrivée répandit une telle terreur parmi les troupes du Pape, qu'en ſe retirant vers Modene, elles furent taillées en pieces à michemin.

La guerre commença dès-lors très-vivement entre le Pape & la France, qui ne garda plus de meſures. Elle accuſa Jules II d'être monté ſur la chaire de Saint Pierre par deux voies honteuſes, la ſimonie & la fourberie; elle nomma les bénéfices & les légations, promiſes dans le conclave, & données après l'élection aux Cardinaux chefs de faction, & elle articula les ſommes d'argent, que d'autres Cardinaux avoient

Ann. 1510. touchées pour prix de leurs ſuffrages ; elle publia en outre, que les Cardinaux Eſpagnols s'étant engagés par ſerment à ne donner leurs voix qu'à celui qui ſeroit propoſé par le Duc de Valentinois, Jules II avoit fait inſinuer à ce Duc par des perſonnes affidées, que c'étoit lui, & non Alexandre VI, qui étoit ſon pere; qu'après avoir trompé par cet artifice le Valentinois qui lui procura les voix de tous les Cardinaux de ſa faction, il uſa envers lui de la plus noire ingratitude en le dépouillant de la Romagne & de l'Umbrie, loin de le traiter en fils, comme il le lui avoit promis.

Après cette inculpation publique, la France forma un parti de huit Cardinaux, dont le plus eſtimé étoit Soderini, frere du Dictateur de Florence.

Ce Prélat poſſédoit toutes les qualités, qui dans l'opinion commune pouvoit faire de lui un excellent Pape; il étoit ſavant, ſérieux, hardi, & compoſé dans toutes ſes actions ; on ne pouvoit rien lui reprocher du côté de l'incontinence

qui deshonoroit la Papauté de Jules; & la régu- Ann. 1510.
larité qu'il affectoit donnoit lieu de penſer qu'il travailleroit utilement à la réformation des mœurs. Ses paſſions étoient l'ambition & l'avarice, mais il ſçut les déguiſer, de maniere que l'une ne paſſoit que pour une noble élévation de l'ame, l'autre pour une louable inclination vers l'Epargne; la France fondoit ſur lui le ſuccès de ſes entrepriſes contre Jules II, mais le ruſé Florentin penſoit qu'il lui ſeroit plus avantageux d'affecter la neutralité & de reſter auprès du Pape; il parvint même à perſuader à la France, que ſon ſéjour auprès de Jules II étoit conforme à ſes intérêt, afin qu'elle eût auprès de ce Pontiſe une perſonne ſûre, qui donneroit aux Miniſtres du Roi en Italie, des avis ſur leſquels ils puſſent compter.

Jules étant ſorti de Rome, les ſept Cardinaux qui étoient dans le parti de la France, le quitterent en chemin, & publierent que leur intention étoit de tenir un Concile à l'exemple de celui de Conſtance, pour y réformer l'Egliſe

Ann.1510. dans ſon chef & dans ſes membres ; ils avoient beſoin pour cela d'une ville, qui d'un côté ne fut pas trop éloignée du théâtre de la guerre, & qui de l'autre, fut hors de ſurpriſe ; on pria Soderini de leur prêter celle de Piſe ; il n'héſita pas un moment à la leur accorder, quoiqu'il prévit que cette démarche rendroit Jules II ſon ennemi implacable.

Ann.1511. Chaumont d'Amboiſe informé que le Pape marchoit en forces, vint à Parme, accompagné du Duc de Nemours & de la Palice ; ſa marche étoit fort difficile, il y avoit des neiges de la hauteur d'un homme, ce qui rendoit la conduite de l'Artillerie preſqu'impratiquable. Pierre Dongnot Gaſcon, Pommereu & Lubin, tous trois fort intelligens dans l'art de l'Artillerie, propoſerent de défuter les pieces d'Artillerie & de les conduire ſur des traineaux, ce qui fut heureuſement exécuté ; l'armée arrivée à Parme, y fit quelque ſéjour, & de-là elle prit le chemin de Correggio, ſa marche étoit lente par la difficulté des chemins.

De Correggio elle devoit ſe rendre auprès de Ann. 1511.
la Mirandole, que le Pape tenoit aſſiégée; elle paſſa ſur un pont, & quelques heures après la Mark & Fontaine qui ſuivoient l'armée, trouverent Chaumont d'Amboiſe qui étoit tombé dans l'eau, armé de toutes pieces; il ſe ſeroit noyé ſans eux; il s'échauffa ſi fort pour ſe tirer du péril, que le ſoir la fievre le prit; ſon état ne l'empêcha pas d'accompagner l'armée, il arriva avec elle à Correggio; le Comte & la Comteſſe de Correggio reçurent les François à merveille, l'armée y ſéjourna trois jours à cauſe de la maladie de Chaumont d'Amboiſe; mais l'état des affaires ne permettant pas un plus long retardement, d'Amboiſe donna le commandement à Trivulce, & l'armée continua vivement ſa marche pour arriver à la Mirandole & combattre les troupes confédérées, du Pape & des Vénitiens.

Jules II s'étoit déja rendu maître de la Mirandole; cette ville qui appartenoit à la fille du Maréchal de Trivulce, appellée la Comteſſe de la Mirandole, ne valoit rien; ſes murailles n'a-

Ann. 1511. voient pu tenir contre l'armée du Pape, qui l'avoit attaquée en hiver, avec d'autant plus de diligence, que ſa ſituation marécageuſe en auroit rendue les approches impoſſibles dans toute autre ſaiſon; la garniſon avoit été obligée de ſe rendre, & de ſortir un bâton blanc à la main; Jules II avoit conduit lui-même le ſiége: ce Pape turbulent, qui ne ſembloit être né que pour la guerre, en avoit dirigé toutes les opérations: cuiraſſé, chargé de fer de pied en cap, il ſe faiſoit mener dans un traineau, en forme de cabinet, par-tout où il croyoit ſa préſence néceſſaire.

Trivulce n'ayant pu ſecourir la Mirandole, ſuivit ſon projet de prendre la concorde, qui appartenoit également à la Comteſſe de la Mirandole ſa fille; on ne vit jamais une armée plus délibérée qu'étoit l'armée Françoiſe commandée par le Maréchal de Trivulce: tous les Capitaines étoient gens de mérite & de réputation; ſept mille Eſpagnols l'avoient joint; les Capitaines Richebourg & Molart, commandoient

commandoit des troupes fort propres à un assaut ; Ann. 1511.
il y avoit d'ailleurs des Lansquenets propres aussi à ce genre d'attaque ; on mit le siége devant la Concorde sans qu'il y eût ni gabions, ni tranchées ; l'Artillerie commandée par Dognot, battit la ville avec tant de vivacité, que la garnison demanda à capituler avant qu'il y eut encore de brêche ; les Avanturiers François & Espagnols monterent à l'assaut, & mêlés avec les troupes ennemies ils entrerent dans le château ; il y eut neuf cent hommes de tués, le reste fut fait prisonniers.

La prise de la Concorde entraîna la reddition de la Mirandole, dont la fille de Trivulce reprit possession : le Pape s'étoit retiré à Rome & son armée vers Ferrare ; les François la poursuivirent, & leurs Chefs se signalerent par des traits plus hardis les uns que les autres.

L'armée du Pape étoit campée au Boudin sur le Pô ; les François vinrent camper à une demi-lieu de-là, assez près de Ferrare ; les deux armées avoient le Pô entr'elles ; celle du Pape se forti-

Ann. 1511. fia dans ſon camp & les François ſe retranchèrent dans le leur ; il y eut des eſcarmouches continuelles, & on demeura dans cette ſituation tout l'hiver pendant ſix mois entiers.

Ce fut dans cet interval, que Jules II, ſe conſultant ſur la conduite qu'il avoit à tenir à l'égard du Concile aſſemblé à Piſe, vit que le moyen de croiſer ſes opérations, étoit d'en convoquer un lui-même ; le Cardinal de Médicis s'en prévalut, pour fortifier le parti de ſes amis à Florence, par la réunion de tous ceux qui ſupportoient impatiemment, que ſept Cardinaux mécontens entrepriſſent la dépoſition du Pape ; on fit paroître tant de gens armés, que la garniſon de Florence, qui gardoit le Concile, ne ſuffiſoit plus pour le mettre hors d'inſulte.

Soderini en écrivit aux Miniſtres de Louis XII, à Milan ; on lui envoya auſſitôt Lautrec avec quatre cent hommes d'armes ; ce renfort donna aux amis de la Maiſon de Médicis l'occaſion qu'ils guettoient depuis ſi long-tems, de débaucher du parti de Soderini le menu peuple de

Florence ; leurs émiſſaires firent retentir de quar- Ann. 1511.
tier en quartier que ce dictateur, qui ſe vantoit d'être ſi paſſionné pour le repos de ſa patrie, ne ſe faiſoit pourtant point de ſcrupule de livrer à des étrangers une ville que les Florentins n'avoient réduite qu'après une guerre de dix-huit ans.

La manie du peuple de Florence étoit de vouloir tenir Piſe ſous le joug; la ſeule crainte qu'elle ne ſe procura la liberté, à la faveur des troupes Françoiſes, qu'on venoit d'y faire entrer, le refroidit pour Soderini ; ce changement rendit la Nobleſſe de Florence plus hardie à entreprendre ; elle encouragea ſes amis à Piſe de ne pas endurer que les François y fuſſent les plus forts ; pour exciter une ſédition, les Officiers de la garniſon Florentine à Piſe, après avoir repréſenté à leurs ſoldats qu'il y alloit de leur intérêt & de l'honneur de la patrie d'être ſeuls à garder le Concile, réveillerent la jalouſie des Bourgeois, en leur demandant par raillerie, ſi c'étoit pour éprouver la vertu de leurs femmes & de leurs filles qu'ils logeoient des François dans leurs maiſons ? Bien-

Ann 1511. tôt l'humeur galante de ces nouveaux hôtes engendra des conteſtations qui dégénérerent en tumulte; les Bourgeois & les Mortepayes prirent les François au dépourvu, les taillerent en pieces, Lautrec lui-même y eut perdu la vie ſans la généroſité du fils d'un des Sénateurs, qui le dégagea d'une troupe de ſéditieux qui l'avoit enveloppé.

Le Concile voyant que le tumulte étoit général & que les François ſuccomboient, craignit pour lui-même; & comme il n'avoit point de quartier à eſperer du Pape, s'il tomboit entre ſes mains, il ſe diſſipa comme de lui-même: chacun s'enfuit du côté où ſon imagination bleſſée lui préſentoit moins de dangers; les ſept Cardinaux ne s'arrêterent que lorſqu'ils furent arrivés dans le Milanès; la ſédition s'appaiſa à Piſe, dès qu'on n'y vit plus d'étrangers.

Soderini ſentant quel déchet une révolution ſi prompte & ſi facile devoit apporter à ſon autorité, tâcha de perſuader aux membres épars du Concile, de retourner à Piſe, où il offrit de les faire

garder par des troupes levées en Toſcane, & qui Ann. 1511.
lui étoient affidées; mais il parloit à des gens dont l'imagination étoit bleſſée par la peur; tout ce qu'il en put obtenir, fut qu'ils ſe raſſembleroient à Florence, dans le cas où Soderini pourroit diſpoſer le peuple à les recevoir. Le Dictateur en fit la propoſition; mais les partiſans du Cardinal de Médicis qui avoient eû le loiſir de faire leur brigue, ſe contenterent de la livrer au ridicule; ils voyoient le peuple diſpoſé à ménager le Pape, & très éloigné de vouloir ſervir des vues, dont le ſuccès étoit ſi équivoque & qui avoient de ſi nombreux contradicteurs; de cette maniere le Concile fut obligé de continuer ſes ſéances à Milan, pendant que les armées agiſſoient de part & d'autre pour l'appuyer & pour le détruire.

Celle du Pape & des Vénitiens ſe mit en marche pour tirer vers Bologne. L'armée Françoiſe la ſuivit pas à pas, juſqu'à ce qu'elle fut dans une ſituation où elle put en venir à un combat; les eſcarmouches furent continuelles de part & d'autre; les alliés ſe retiroient de fort en fort pour

Ann. 1511. éviter une action, ce qui fâchoit beaucoup les Capitaines François, qui voyoient avec peine le tems ſe perdre en petites guerres ; l'armée confédérée s'arrêtant à Villa-Franca, lieu fort, fit mine de vouloir marcher aux François qui comptoient cette fois en venir à une bataille : il y avoit entre les deux armées une petite riviere, que les alliés ne penſoient pas que les François oſaſſent paſſer à leur barbe ; mais l'ardeur de combattre de la part de ceux-ci étoit telle, qu'ils paſſerent la riviere dans un ordre admirable, ayant de l'eau juſqu'au coup, & marcherent fierement à l'ennemi, qui ſe retira dans les forts de Villa-Franca.

L'armée Françoiſe alla camper à un petit pont près de la ville de Bologne, en deça du Pô ; l'armée confédérée ſe tint au de-là de cette riviere. Deux mille cinq cent Lanſquenets de Véronne, & quelques autres troupes de l'Empereur vinrent ſe joindre aux François, qui fortifiés par ce ſecours, paſſerent le lendemain le pont qui les ſéparoit des ennemis : ceux-ci après avoir foiblement combattu, prirent la fuite ; leur Artillerie

qu'ils vouloient ſauver dans les montagnes, fut priſe, & on fit ſur eux un butin fort conſidérable. Cette journée fut nommée par les François, *la journée des âniers*, à cauſe de la capture immenſe des bêtes de charge qui fut faite ; la ville de Bologne ſe mit à la diſcrétion au Roi, qui la rendit aux Pentivoglios ; l'armée paſſa outre juſqu'au Caſtel S. Pietro ; on détacha des troupes pour ſuivre les fuyards juſqu'aux Alpes de Bologne, montagnes dont les chemins ſont fort rudes ; le château de cette ville fut attaqué & pris en douze jours. Ann. 1511.

Dans l'état où étoient les affaires de Louis XII en Italie, ayant ſur les bras le Pape & les Vénitiens, l'amitié de l'Empereur lui devenoit néceſſaire, & quoique le Roi ne fut point obligé de prêter des troupes à ce Prince, pour continuer ſa guerre contre les Vénitiens, il lui envoya néanmoins, par des ménagemens politiques, un corps d'armée ſous le commandement de la Palice, qu'il fit ſuccéder à Chaumont d'Amboiſe, mort depuis peu.

Outre l'Infanterie & l'Artillerie, l'armée que

Ann.1511. le Roi donna à commander à la Palice, comme auxiliaire de celle de l'Empereur, étoit compoſée de vingt-deux compagnies de Gendarmerie.

Cette armée s'avança vers la Vénitienne, qui à ſon approche quitta la campagne & ſe jetta dans Treviſe & dans Padoue; ainſi les troupes de l'Empereur rentrerent ſans peine dans Vicence, & le Duc de Ferrare dans toutes les petites Villes de la Poleſine qui appartenoient toujours à celui qui ſe trouvoit le plus fort en campagne.

Les Vénitiens ſortoient de leur retraite, dès que leurs ennemis rentroient dans leurs quartiers, & reprenoient ſans peine tout ce qu'ils avoient perdu ſans réſiſtence; il étoit donc important de s'emparer de Treviſe & de Padoue; la Palice fit propoſer à l'Empereur d'en entreprendre le ſiege; l'Empereur lui fit dire de l'attendre, parce qu'il vouloit s'y trouver en perſonne, & ajouta qu'il achevoit de raſſembler les munitions néceſſaires à ces deux entrepriſes. Cependant il n'arrivoit pas; il s'arrêtoit toujours auprès de Trente; il ne ſçavoit pas même s'il ne devoit pas ſe raccom-

moder avec les Vénitiens pour être plutôt en état Ann. 1511.
d'arborer ſes étendards ſur le Château Saint-Ange à Rome. Dans cette idée il avoit commencé d'écouter les propoſitions que le Senat de Veniſe lui faiſoit faire de tems en tems, ſuivant la maxime de cette Republique, qu'il ne faut jamais diſcontinuer de négocier avec ſon ennemi, quand même on n'auroit pas deſſein de traiter ſerieuſement avec lui.

Cependant il y eut différens conſeils de guerre tenus entre les Généraux François, & ceux de l'Empereur, pour déterminer un plan de campagne; enfin ce Prince fit dire à la Palice de s'emparer de Caſtelnuovo, qui commandoit le pas de l'Aſcala, paſſage important pour entrer dans le Treviſan. Bientôt après, cet ordre fut changé; & on propoſa à la Palice d'entrer dans le Frioul; mais ce pays étoit trop éloigné, pour y engager une armée deſtinée principalement à la conſervation du Duché de Milan toujours menacé d'une invaſion ſubite par les Suiſſes. La Palice le repréſenta à l'Empereur, mais ce Prince, ſans s'expli-

Ann. 1511. quer, s'il ſe rendoit à ſes raiſons, ou s'il ſe tenoit offenſé du refus, partit bruſquement de Trente pour s'en aller dans le fonds de l'Allemagne; en partant il donna ordre à ſes troupes de tenter ſeules l'entrepriſe du Frioul. Pour ſe former une image de la guerre qu'elles y firent, il faut ſe repréſenter une chaîne de montagnes, aux pieds deſquelles eſt le territoire de Montfalcone qui appartient aux Vénitiens. Ce territoire eſt borné d'un côté par la mer, & de l'autre par le Lizonzo; à l'endroit où ces montagnes finiſſent, & joignent le Lizonzo, une plaine s'étend juſqu'aux Alpes Juliennes; on appelle ce pays le Comté de Gorice du nom de la Capitale qui eſt aſſiſe ſur le penchant d'une colline, au ſommet de laquelle eſt ſon château; elle avoit ſur le Lizonzo un pont fortifié d'une bonne tour, par de-là on voyoit une campagne couverte de beaucoup de villages preſque tous ſur des collines; cinq milles plus bas du côté droit de la riviere eſt Gradiſque, de la figure d'un quarré long ſitué ſur un Roc, avec un bon château, fortifié autrefois par les Vénitiens contre

les courſes des Turcs. Cette Ville a en face le Lizonzo, & les montagnes du Carſo; en deça elle eſt environnée de Lucinis, Cormons, Medea, Fare, Romans & autres lieues de moindre conſidération. Ann. 1511.

La Palice, pour favoriſer l'entrepriſe de l'Empereur, autant que le lui permettoient les intérêts du Roi ſon maître, s'avança dans le Pays ennemi pour faire diverſion, & ſe porta ſur le Piave; Ce mouvement, comme il l'avoit prévu, retint l'armée Vénitienne dans la terre ferme, & donna pleine liberté aux Allemands de faire des conquêtes.

Cependant la Palice fut averti, que les Suiſſes s'attroupoient; obligé d'abandonner ſon poſte pour voler au ſecours du Milanez, il fit une ſi belle retraite, que l'ennemi ne pût l'entamer dans ſa marche; mais la diſette & les maladies lui enleverent beaucoup de monde; arrivé dans le Duché de Milan, il fit rafraîchir ſes troupes, & ſe joignit au Duc de Nemours & à Theodore Trivulce pour s'oppoſer à l'invaſion des Suiſſes

Ann. 1511. ils arriverent en effet, mais voyant devant eux des troupes aguerries & des Capitaines experimentés, ils ſommerent le Pape & les Venitiens de leurs paroles; n'en ayant rien pu obtenir, & ſuivant leur fougue ordinaire, ils firent une retraite auſſi prompte, que leur arrivée avoit été ſubite, ſans qu'on ait jamais ſçu au juſte la raiſon qui leur fit prendre ſi bruſquement le chemin de leur pays.

Le Roi d'Eſpagne ſe détache de la Ligue.

Cependant le Pape & les Venitiens qui n'étoient occupés qu'à ſuſciter des ennemis à Louis XII, avoient enfin réuſſi à détacher le Roi d'Eſpagne de la ligue de Cambray, & à le faire entrer dans leurs intérêts. Les Confedérés ſe raſſemblerent dans la Romagne, déterminés à pouſſer la guerre vivement; Dom Raimond de Cardoue, Vice-Roi de Naples, commandoit les Eſpagnols, & il avoit ſous ſes ordres Pedro Navare, *petit homme maigre*, dit le Maréchal de Fleurange, qui dans les guerres de Naples, s'étoit acquis une haute réputation; Officier habile dans l'attaque & la défenſe des places, qui s'entendoit à merveille dans

les mines & les contre-mines. Gritti commandoit Ann. 1511.
les Venitiens; Gaſton de Foix, Duc de Nemours, neveu du Roi par ſa Mere Marie, Sœur de Louis XII, étoit Général de l'Armée Françoiſe, & Gouverneur du Duché de Milan.

A peine Gaſton de Foix eut-il la nouvelle, que l'armée confedérée s'aſſembloit, qu'avec toute la diligence poſſible il aſſembla la ſienne; il envoya Lautrec ſon parent, avec 400 hommes-d'armes, & le Capitaine Jacob avec 1000 lanſquenets dans la Ville de Bologne. Ce corps de troupes s'y porta avec la plus grande célébrité, & elle étoit néceſſaire, car deux jours après qu'il y fut arrivé, l'armée confedérée parut devant Bologne, & ſe diſpoſa à en faire le ſiege; au bout de quelques jours la breche ſe trouva ſuffiſante pour monter à l'aſſaut; elle étoit de largeur à contenir 50 hommes de front, Navare avoit employé fort utilement l'art de ſes mines, & l'artillerie avoit été ſervie à merveille; les ennemis tenterent l'aſſaut du côté où étoit une Chapelle, quatre de leurs enſeignes étoient déja ſur

Ann. 1511. la breche, quand Briſſon, Gentilhomme François à la tête de quelques Gendarmes, les fit retirer avec hardieſſe; ſans lui la Ville eût été priſe; les lanſquenets ſe joignirent aux Gendarmes que commandoit Briſſon, & combattirent les uns & les autres avec tant de courage, que les ennemis abandonnerent l'entrepriſe; inſtruits d'ailleurs que le Duc de Nemours, Trivulce & la Palice, arrivoient avec toute l'armée, & ne ſe jugeant pas aſſez forts pour hazarder un combat, ils ſe retirerent bien avant dans la Romagne.

Le Duc de Nemours apprit dans le même tems, que la Ville de Breſce s'étoit livrée aux Venitiens qui y avoient fait entrer 40000 hommes ſous les ordres de Barillon & du Seigneur Mercure, & ſe diſpoſoient à attaquer le Château qui tenoit encore pour les François. Gonet, Gentilhomme Gaſcon, y commandoit, & ſe préparoit à une vigoureuſe défenſe; le Duc de Nemours marcha à ſon ſecours, défit, chemin faiſant, un corps de troupes Venitiennes qui ſe préſenta à lui, & arrivé au Château de Breſce, au lieu d'aſ-

ſieger régulierement la Ville, fit monter ſon ar- Ann. 1511.
tillerie ſur les tours du Château; les Venitiens qui étoient dans Breſce éleverent un petit rempart entre le Château & la Ville, le Duc de Nemours & la Palice à la tête de la Gendarmerie qui mit pied à terre pour combattre avec les Lanſquenets, s'avancerent, enſeignes déployées, vers une Abbaye, près du rempart, où étoient 1500 Arquebuſiers qui les battoient en flanc; l'Abbaye fut emportée d'aſſaut; de-là les François, pourſuivans fierement leur marche, paſſerent le rempart, rompirent les ennemis, les mirent en fuite, & entrerent pêle-mêle avec eux dans la Citadelle; Breſce une des plus fortes, des plus riches, & des plus puiſſantes Villes, qui fut alors en Italie, fut miſe au pillage. Le Duc de Nemours avoit fait avancer 400 hommes-d'armes à la porte appellée de Veniſe; les Venitiens ayant fait ouvrir cette porte pour pouvoir ſe ſauver, trouverent vis-à-vis d'eux ces 400 hommes-d'armes auxquels ils ne s'attendoient pas, & qui les tuerent tous ou les firent priſonniers.

Ann. 1511. La rage & la terreur s'emparerent tout enſemble de Jules II, lorſqu'il ſçut que les François avoient repris Breſce ; à la premiere nouvelle qu'il en eut, il s'arracha la barbe de dépit ; mais loin que les avantages des François & ſes propres diſgraces le portaſſent à des ſentimens pacifiques, il n'en devint que plus animé pour la guerre, & ne ſongea qu'aux moyens d'augmenter ſon armée.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Bataille de Ravennes. Evaſion du Cardinal de Médicis. Aſſemblée de Mantoue.

LE Duc de Nemours informé que l'armée confedérée marchoit à Ravennes, forma le projet d'aller au-devant d'elle; cette marche ſe fit avec tant de diligence, que les vivres & les autres munitions ne la purent ſuivre; un corps de troupes Venitiennes, qui couroit la campagne, trouvant les vivres ſans défenſe les enleva, mais les François en furent amplement dédommagés. Ann. 1512.

Dès leur arrivée devant Ravennes, ils en formerent le ſiege; mais pendant qu'ils étoient occupés à donner l'aſſaut, le Duc de Nemours fut informé, que les confedérés n'étoient qu'à trois milles de lui; il fit dans le moment retirer les troupes & l'artillerie, & il eſt probable que ſi Ravennes eût été priſe, la bataille eût été perdue; les Fran-

Ann. 1512. çois euſſent perdu beaucoup de monde à l'aſſaut, le reſte ſe fut laiſſé emporter à la cupidité, & il eut été difficile de raſſembler les troupes dans l'ordre néceſſaire pour aller au combat.

La nuit venue, on prit un peu de repos; & à la pointe du jour le Duc de Nemours aſſembla les Capitaines pour regler les opérations à faire; pluſieurs furent d'avis de ne point engager d'action; de l'éviter même juſqu'à ce que l'armée fût renforcée, & ſe fût reparée par le repos de ſes peines & de ſes fatigues; il y avoit trois mois qu'elle ne ceſſoit de combattre & de donner des aſſauts, ou de faire des marches violentes; mais Gaſton de Foix, après avoir écouté les avis des différens Capitaines, dit qu'il vouloit combattre, & qu'il eſperoit qu'il combattroit avec ſuccès, qu'il y étoit d'ailleurs forcé, parce qu'il n'y avoit plus de vivres au Camp pour la ſubſiſtance de l'armée, que toutes les voies lui étoient fermées pour en recevoir, & qu'enfin l'armée confedérée qui s'étoit renforcée, marchoit à lui; que d'ailleurs en évitant le combat, & en perdant un tems inu-

tile, l'armée Françoiſe couroit riſque d'être miſe entre deux feux, d'une part par l'armée du Pape, & de l'autre par celle des Venitiens qui étoient derriere, & qui empêchoient le tranſport des vivres. Ann 1512.

Tous les Capitaines tant François qu'Italiens auxquels le Duc de Nemours venoit d'expoſer les raiſons qu'il avoit de combattre, s'y rendirent & jugerent ſon projet ſi néceſſaire, qu'ils firent tous ſerment de vivre & de mourir cette journée avec lui. Les Capitaines des gens de pied & des lanſquenets tels que Molart, Capitaine général des Avanturiers, Bonnet, Maugiron, Richebourg, Maulevrier, Granjean, le Picard Montcavré qui commandoit les Picards, Jacob Ferremus qui commandoit 3000 lanſquenets, Philippe qui en commandoit 3000, le grand Fabian qui en commandoit 2000, firent les mêmes proteſtations au Duc de Nemours. Ce Prince qui n'avoit plus qu'un flacon de vin & un pain, voulut déjeûner, & après que les Capitaines armés eurent pris quelque nourriture, les avant-Coureurs vin-

Ann. 1512. rent faire leur rapport, que dans l'inſtant l'armée confedérée marchoit & venoit droit à eux; auſſitôt on s'avança, & après une légere marche les deux armées ſe rencontrerent le jour de Pâques.

Nous n'entrerons point dans le détail de la journée de Ravennes qui eſt rapportée dans toutes les Hiſtoires générales; il nous ſuffit de dire que la Palice, alors grand Maître de France, & Chevalier de l'Ordre, qui commandoit la Gendarmerie du corps de bataille & de l'aîle gauche au nombre de ſept à huit cens Lances, ayant auprès de lui le Cardinal S. Severin, homme plein d'ardeur & de courage, fit donner ſi à propos ſon beau-frere Yves d'Alegre, ſur le flanc de l'armée ennemie, à la tête des Gens-d'Armes de M. de Sedan & des deux cens Archers commandés par Cruſſol, au moment où l'affaire paroiſſoit ſe décider à l'avantage des ennemis, qu'il les fit reculer, & détermina la victoire. Le ſang de ceux que Gaſton de Foix avoit bleſſés de ſa main avoit rejailli ſur la Palice, & il avoit été couvert de la cervelle d'un de ſes Gens-d'Armes, em-

porté à côté de lui par un boulet de canon, » par Ann. 1512.
» Saint Michel, dit-il au Duc de Nemours, Gé-
» néral, vous êtes bleſſé; mais il n'y a plus de
» coups à donner; non, lui répondit Gaſton, mais
» j'en ai bien bleſſés d'autres, & s'y ferai-je en-
» core».

L'Infanterie ennemie n'étoit pas encore totalement défaite, quelque maltraitée qu'elle fût par l'Artillerie que commandoit Pont de Remy, de la Maiſon de Crequy; on vint dire au Duc de Nemours que deux mille Eſpagnols ſe retiroient en fort bon ordre le long de la chauſſée; à l'inſtant il demanda ſon habillement de tête pour les ſuivre; envain Lautrec lui dit d'attendre ſes gens, envain la Palice lui repréſenta » qu'il valoit mieux
» laiſſer échapper ce mur, que de vouloir l'abat-
» tre par force, & de faire rompre la tête aux
» plus gens de bien en le choquant; » envain lui dit-on, que s'il étoit permis à un Général de s'expoſer quelquesfois, ce ne pouvoit être que pour rallier ſes troupes dans une néceſſité urgente & non pas pour tuer quelques fuyards de plus;

Ann. 1512. le Duc de Nemours ſe laiſſa emporter à l'ardeur de ſon âge & de ſon courage ; il ſe mit à la pourſuite de l'Infanterie Eſpagnole, qu'il chargea à la tête de vingt ou trente hommes d'armes qu'il avoit ramaſſés ; il fut tué à la premiere charge à l'âge de trente-trois ans, ainſi qu'un grand nombre de Capitaines, entr'autres d'Alegre, Officier rempli de valeur & dont la France regretta longtems la perte ; la Palice courut au ſecours de la petite troupe que le Duc de Nemours avoit valeureuſement, mais témérairement, engagée avec l'Infanterie Eſpagnole, il la ſauva & fit rechercher les corps du Duc de Nemours & de d'Alegre, pour les faire inhumer ſolemnellement.

Ainſi finit la bataille de Ravennes, la plus ſanglante & la plus diſputée qui ſe fut donnée depuis cent ans en Italie, dans laquelle preſque tous les Capitaines des gens de pied, ainſi qu'un grand nombre d'autres Officiers furent tués.

Il n'y eut gueres de victoire plus cherement achetée ; Gaſton de Foix fut également plaint des amis & des ennemis ; ſon corps, dont l'armée,

par amour pour ſa mémoire, ne pouvoit ſe déſai- Ann. 1512.
ſir, fut envoyé à Milan où on lui fit une pompe funebre qui reſſembloit à un triomphe; les drapeaux pris à la bataille de Ravennes furent portés devant ſon cercueil; les principaux priſonniers, tels que le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, le Marquis de Peſquaire & Navare, furent obligés de l'accompagner à pied, comme les captifs des Romains ſuivoient autrefois le char des vainqueurs à un jour de triomphe; le corps de Gaſton de Foix fut dépoſé à côté du Maître-Autel de la Cathédrale, & pour Catafalque, on lui fit dreſſer un trophée des drapeaux & des armes des vaincus. L'armée demeura devant Ravennes; on dépêcha au Roi pour qu'il nommât un Général, & en attendant tous les Capitaines aſſemblés déférerent le commandement à la Palice, qui fit ſommer Ravennes de ſe rendre, elle ſe rendit & s'engagea de donner des contributions en argent; mais malgré cette capitulation, un certain Jacquin, avanturier de la troupe de Molart, entra à main armée avec ſes compagnons par la brêche,

Ann. 1512. les Lanſquenets & la Gendarmerie le ſuivirent, & pillerent la ville ſans que la Palice put arrêter ce déſordre, mais il en fit rechercher l'auteur, & malgré la mutinerie des Lanſquenets, il le fit pendre.

Le courrier arriva & porta les ordres du Roi qui nommoit la Palice Général de ſon armée en Italie & Gouverneur de Milan; le Cardinal de Saint Severin, ennemi perſonnel de Jules II, homme d'une humeur également impétueuſe & arrogante, vint trouver auſſitôt la Palice pour lui dire qu'il falloit profiter des circonſtances pour acquérir au Roi la Souveraineté de toute l'Italie & porter ſes armes victorieuſes à Rome & à Naples; mais la Palice ſavoit qu'il eſt un point à la guerre où il faut ſavoir s'arrêter; les François euſſent été en effet les maîtres de l'Italie, s'ils euſſent ſuivie leur pointe, puiſque les Vénitiens & les Eſpagnols, après leur défaite à Ravennes, n'étoient plus que des troupes éparſes & hors d'état de pouvoir de long-tems ſe réunir; le premier projet du Roi avoit même été que le Duc de

Nemours, s'il étoit vainqueur à Ravennes, péné- Ann. 1512
tra juſqu'à Rome, pour contraindre par la force des armes le Pape à la paix, & que de-là il alla juſqu'à Naples; mais ſoit que la mort de Gaſton de Foix eut diſſipé ce projet, ſoit que l'on craignit de nouvelles entrepriſes de la part des Suiſſes, ou que Louis XII écoutât alors un peu trop ſon économie naturelle, qui dans le cours de ſon regne lui a fait faire tant de fautes, la Palice reçut ordre de ſéparer l'armée & de mettre les Gens d'Armes en garniſon dans les villes. Boyer, Général de Normandie, chargé de la diſtribution des deniers du Roi, en Italie, meilleur tréſorier qu'homme de guerre, & qui pour ſe rendre agréable au Roi, ſe livroit à une parcimonie révoltante, congédia l'Infanterie Italienne & une grande partie de la Françoiſe; la Palice s'emporta contre lui, Il répondit *qu'il ne vouloit pas jetter l'argent du Roi dans la victoire*; mais il y jetta par ſon avarice, non-ſeulement l'argent du Roi, mais le Duché de Milan, dont la conquête avoient coûté tant d'hommes & tant d'argent.

Ann. 1512. L'armé Françoiſe diſperſée dans différentes villes, reſta dans la Romagne; déja affoiblie par les pertes qu'elle avoit eſſuyées, elle s'affoibliſſoit encore chaque jour par la déſertion.

Les nouvelles de la victoire de Ravennes furent reçues dans les différentes Cours qui y étoient intéreſſées, ſelon les diſpoſitions des eſprits; elles cauſerent de la conſternation à Rome, elles déterminerent la Cour d'Eſpagne & la République de Veniſe à de nouvelles entrepriſes, & loin qu'elles fiſſent baiſſer de ton aux Vénitiens & aux Eſpagnols, ces deux puiſſances animées de l'eſprit du grand Ferdinand, n'en prirent que plus de confiance; enfin elles troublerent la Cour de France, il ſembloit que la mort de Gaſton de Foix étoit le préſage de ſes malheurs, comme le terme de ſes vues & de ſes projets.

Le Pape étoit fort embarraſſé; car ſi d'une part les Cardinaux ſe jettoient à ſes pieds pour le porter à la paix, ſi perſuadés par la crainte dont l'éclat de la victoire de Ravennes les avoit frappés, ils croyoient voir & vouloient faire voir au

Pape dans ſes diſgraces & dans ſes malheurs un ordre du ciel d'abandonner ſes projets ambitieux; d'un autre côté les Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Veniſe le raſſuroient, en lui diſant que de nouveaux ennemis devoient naître des victoires gagnées par un Prince, dont la grandeur & la force armeroit ſes voiſins contre lui; qu'ils avoient pluſieurs reſſources bien capables de balancer les avantages remportés par les François à Ravennes; d'une part le Roi d'Angleterre, l'ancien ennemi de la France, qui jeune, avide de gloire, poſſeſſeur de tréſors immenſes que ſon pere lui avoit laiſſés, ne tarderoit pas à ſe déclarer contre le Roi de France, & ſeroit flatté de devenir le protecteur du chef de la Religion; de l'autre les Suiſſes, dont l'or amorceroit aiſément l'ardeur; enfin l'Empereur dont les défiances inſéparables de ſon caractere, n'étoient que trop capables d'être fortifiées par les proſpérités de la France. Ann. 1512.

Mais ce qui peinoit extrêmement le Pape, c'étoit la crainte qu'il avoit, que les Barons Ro-

Ann.1512. mains ne ſe ſoulevaſſent; ils étoient en grande intelligence avec les François, ils avoient même reçu de l'argent de Louis XII, pour ſoudoyer des troupes, & ils n'attendoient que l'arrivée de l'armée Françoiſe pour ſecouer le joug dans lequel les tenoit aſſervis la domination de la Cour de Rome. Si Jules II n'eût ſuivi que ſes propres ſentimens, jamais il ne ſe fut prêté à la paix avec le Roi de France, qui lui étoit offerte par la médiation des Florentins. Louis XII, harcelé par les ſollicitations d'Anne de Bretagne, ſa femme, ſur l'eſprit de laquelle les Moines qui la dirigeoient, travailloient avec avantage, en ſemant dans ſon ame des ſcrupules ſur la guerre du Roi contre le Pape, deſiroit ſincerement la paix; le Pape n'oſoit ouvertement s'y refurer, & ces deux impreſſions différentes le mettoient dans un état de perplexité, dont une faute que fit la Palice le tira heureuſement.

Le Cardinal de Médicis qui avoit été Légat dans l'armée battue, étoit tombé entre les mains des vainqueurs; il trouva dans le Cardinal de

Saint Severin, qui faiſoit la même fonction pour le Concile dans le camp des François, un ancien ami; Médicis eût la permiſſion d'envoyer un Gentilhomme à Seſana, où ſon couſin Jules, qui ſe faiſoit déja nommer le Commandeur de Médicis, s'étoit ſauvé; ce Gentilhomme porta à Jules un ſauf-conduit pour aller & venir en ſureté dans l'armée Françoiſe. Ann. 1512.

Le Cardinal de Saint Severin croyoit que celui de Médicis n'avoit deſſein d'envoyer ſon couſin à Rome, que pour y ſolliciter ſa rançon, mais il s'abuſoit; Médicis prévoyant la conſternation que la perte de la bataille cauſeroit dans Rome, vouloit raſſurer le Pape par un homme ſur lequel il pût compter. La Palice donna trop aiſément dans un piege qui fut la principale reſſource des affaires du Pape; Jules de Médicis arriva à Rome, rendit les lettres du Légat au Pape qui voulut qu'il fut entendu en plein conſiſtoire; ſa harangue raſſura entierement le Pape & l'empêcha d'exécuter l'un des deux projets qui l'agitoient alors, ou de s'en aller ſur ſes galeres à

Ann. 1512. Oſtie pour s'enfuir à Naples, ou de faire une paix humiliante; ces lettres dont le témoignage étoit de grand poids, lui dépeignoient avec les couleurs les plus vives le véritable état de l'armée Françoiſe, défaite par ſa propre victoire, la diviſion des Officiers Généraux, la déſertion des ſoldats & la meſintelligence entre le Cardinal de Saint Severin & la Palice; elles aſſuroient enfin le Pape, que de long-tems il n'avoit rien à craindre de cette armée, parce qu'elle ne feroit pas un pas en avant ſans de nouveaux ordres de la Cour de France. Le Commandeur de Médicis confirma de vive voix le contenu des dépêches qu'il rendoit. Ainſi les penſées de paix s'envolerent avec les craintes, & les négociations que Jules II continua, ne furent plus que des moyens pour gagner le tems néceſſaire au retabliſſement de ſes troupes, & à la formation d'une nouvelle armée; pour mieux couvrir ſon jeu, il ſigna un projet de paix; mais pour tranquiliſer les Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Veniſe, il les envoya chercher, & les aſſura qu'il étoit toujours fidele

à ſa haine contre la France, & que le projet de Ann. 1512.
paix qu'il venoit de ſigner, n'étoit qu'un leurre dont il ſe ſervoit, pour éblouir plus ſurement Louis XII, & l'endormir dans une ſécurité qui l'empêcha de pourvoir aux beſoins de ſon armée & même de la faire agir; enfin que leurs maîtres & lui gagneroient par-là un tems précieux, durant lequel ils ſe prépareroient à faire une guerre plus fructueuſe: après avoir fait gouter ſon projet à l'Eſpagne, il envoya en France l'Evêque de Tivoli, Vice-Légat d'Avignon, pour rediger en forme de traité le projet de paix qui venoit d'être ſigné à Rome; il traita la choſe ſi légerement, qu'il négligea d'envoyer à ſon Légat une lettre de créance & une inſtruction.

Cependant l'annonce de ce projet de paix, ſigné à Paris & à Rome, avoit obligé le Roi de mander à la Palice d'évacuer la Romagne, ce qu'il fit, n'y laiſſant qu'un détachement de troupes fort peu conſidérable; ſon départ jetta une telle épouvante parmi les Barons Romains, que la plûpart firent leurs ſoumiſſions au Pape, & garderent

Ann. 1512. même l'argent que le Roi leur avoit fait donner pour lever des troupes.

Le projet de paix ſigné, ne fut pas la ſeule cauſe du départ précipité de l'armée Françoiſe de la Romagne. L'irruption des Suiſſes dont l'état de Milan étoit menacé, le rendit néceſſaire; le Pape qui, pour ſe les attacher, leur avoit donné le titre faſtueux *de Vainqueurs des Princes & de Reparateurs de la gloire & des pertes de l'Egliſe*, les avoit excités contre la France. La Palice partit de la Romagne, ne laiſſant que quatre cens lances & ſix mille hommes d'Infanterie au Cardinal de Saint Severin, pour garder au nom du Concile les places conquiſes, juſqu'à l'accomodement effectué. Le Pape ſe conduiſit en Prince qui n'avoit rien à craindre; & comme ſon Concile de Latran lui tenoit fort à cœur, il en fit faire l'ouverture, pour l'oppoſer au Concile de Piſe, où on avoit réſolu de le dépoſer; les Suiſſes qui s'étoient hautement déclarés pour lui, marchoient dans le Milanez; les proteſtations de fidélité qu'il donnoit à la Cour de France, devenoient

noient d'autant plus ſuſpectes, qu'elles étoient exprimées de ſa part en termes plus faſtueux; plus il vouloit les faire croire ſinceres, moins les regarda-t-on comme telles. Ann. 1513.

Mais au milieu de tant d'embarras, il eût fallu au Roi un Conſeil éclairé & déciſif; il n'émanoit rien de celui de Louis XII, qui partagé en brigues, étoit formé de Miniſtres jaloux les uns des autres, & plus occupés à ſe diſputer mutuellement la prépondérance, que du bien commun; la Palice reçut de nouveaux ordres de ſe tenir tranquile; le Pape profita habilement de ſon inaction: sûr du Roi d'Angleterre, sûr de l'Empereur, qui venoit de ratifier pour dix mois la trêve conclue entre lui & les Venitiens, également sûr du Roi d'Eſpagne, qui lui promettoit une nouvelle armée ſous la conduite de Gonzalve, il ſe prépara à une guerre vigoureuſe.

Son premier ſoin fut de ſe ſervir de l'expédient qui lui fut ſuggeré par le Cardinal de Medicis; il lui envoya par le Commandeur un pouvoir abſolu d'abſoudre ceux qui avoient combattu à la

Ann. 1512. bataille de Ravennes contre le Pape, de l'excommunication qu'ils avoient encourue. Le Cardinal qui avoit été conduit à Milan, fit répandre parmi les Soldats François le bruit du bref qu'il avoit reçu; & comme la ſeule pénitence qu'on leur impoſoit, conſiſtoit à ne plus retomber dans le même cas, on vit en peu de jours les compagnies s'éclaircir par la déſertion. Telle eſt la force de l'impreſſion que l'abus de la religion peut faire ſur la multitude, que les crimes qu'on lui perſuade, lui paroiſſent des devoirs de piété; ceux qui avoient été abſous, ſe piquoient de mépriſer le Concile, & accompagnoient de huées les citations que l'on faiſoit au Pape à la porte de la grande Egliſe. De-là vinrent les prieres que le Concile fit aux Miniſtres de Louis XII, de faire paſſer les Alpes au Cardinal de Medicis, à quoi ils ſe déterminerent, dès qu'ils apprirent que l'armée d'union renforcée par ſeize mille Suiſſes s'approchoit du Milanez; les Peres du Concile demanderent eux-mêmes à paſſer en France; & les mêmes troupes qui étoient commandées pour

leur ſervir d'eſcorte, eurent ordre d'y conduire le Cardinal de Medicis. Ann. 1512.

Ce Prélat qui voyoit dans ſa tranſlation en France la perte de ſa liberté, de ſon crédit, & de ſa famille, ne s'occupa plus que des moyens de s'évader; il en confera avec l'Abbé Bongallo, ſon Camerier, qui avoit été pris avec lui; & ils concerterent le projet de ſe faire enlever en chemin; ils avoient ramaſſés des ſommes aſſez conſidérables au moyen des certificats d'abſolution qu'ils avoient vendus; & la Comteſſe Blanche Rangoni leur avoit donné des bijoux de grand prix à leur paſſage à Bologne. Evaſion du Cardinal de Médicis.

Cependant ſur toute leur route juſqu'au Pô, ils n'avoient trouvé perſonne à qui ils puſſent propoſer leur enlevement. Arrivés ſur les bords de cette riviere, les Peres du Concile voulurent la paſſer encore le même ſoir, afin de la mettre entr'eux & les gens du Pape, qu'ils croyoient à leurs trouſſes. Le Cardinal de Medicis ſentant que ſi le Pô étoit une fois derriere lui, ç'en ſeroit fait de ſa liberté, eût de frémiſſement un accès

An. 1512. de fievre qui lui ſervit de prétexte pour demander à paſſer la nuit dans le village de Caro, ſitué ſur le bord de la riviere, du côté du Milanez.

Le Maréchal de Trivulce avoit ordonné qu'on eût pour lui toutes ſortes de ménagemens; les gens de guerre qui lui ſervoient d'eſcorte, s'arrêterent à Caro, avec d'autant moins de difficulté, que les vins de ce canton ſont fort eſtimés. L'Abbé Bongallo ayant fait mettre le Cardinal au lit, alla trouver un Gentilhomme de ſa connoiſſance, nommé Zaëti, dont le château n'étoit pas loin de-là. Zaëti avoit blanchi ſous les armes, & ne s'étoit retiré qu'après qu'il eut vu le Milanez au pouvoir des François, qu'il haiſſoit; Bongallo lui propoſa de venir avec ſes gens enlever le Cardinal de Medicis, pendant qu'une vingtaine d'yvrognes deſtinés à la garde de ce Prélat, ſeroient étourdis par les fumées du vin de Caro, peut-être même endormis.

Zaëti après avoir réflechi à la propoſition de l'Abbé Bongallo, lui dit qu'il alloit trouver un Gentilhomme de ſon voiſinage, nommé Viſem-

bardi, avec lequel il ſe concerteroit; que ſi Vi- Ann. 1512.
ſembardi vouloit être de la partie, ils ſeroient aſſez forts tous deux, avec leurs gens, pour enlever le Cardinal; mais que ſi ſon ami lui refuſoit ſon aſſiſtance, il falloit renoncer à l'entrepriſe: Zaëti convint avec l'Abbé Bongallo, que dans le cas où il pourroit l'exécuter, il lui enverroit un jeune homme qui ne lui diroit que ces mots, *tout eſt prêt*. L'Abbé retourna auprès du Cardinal, qui s'abandonna aux anxietés de l'incertitude. Zaëti de ſon côté alla trouver Viſembardi qu'il eut de la peine à déterminer, & qui pourtant preſſé par l'eſpoir d'une protection éclatante de la part du Pape, qui, ſelon les apparences, alloit être le plus fort, promit enfin à Zaëti qu'il le joindroit avec ſes gens vers minuit.

Zaëti ſe hâta de retourner chez lui pour s'aprêter, & chargea un jeune homme d'aller à l'hôtellerie de Caro, de demander l'Abbé Bongallo, & de lui dire, *tout eſt prêt*. Ce commiſſionnaire oubliant en chemin la moitié de ſa commiſſion, ne ſe ſouvint d'autre choſe, ſinon qu'on le fit parler

ANN. 1512. à l'Abbé. Celui à qui il s'adreſſa, étoit un Goujat François qui entendant parler d'un Abbé, s'imagina que c'étoit celui à qui les Peres du Concile, en paſſant le Pô, avoient recommandé de prendre garde au Cardinal, & de lui faire paſſer la riviere de bon matin. Le Goujat appella cet Abbé, & le jeune homme qui ne connoiſſoit point Bongallo, lui dit que *tout étoit prêt;* celui à qui il parloit, ne ſçachant ce qu'il vouloit dire, l'embarraſſa par des queſtions auxquelles il répondit mal; l'embarras du jeune homme fit juger qu'il y avoit du miſtére, & détermina l'homme de confiance des Peres du Concile à hâter le départ du Cardinal, qui ne ſçachant rien du meſſage de Zaëti, étoit dans d'étranges inquiétudes. On vint le prendre dès la petite pointe du jour, on le fit monter ſur ſa mule pour le conduire au batteau qui devoit le paſſer à l'autre bord de la riviere. Déja les pieds de devant de ſa mule étoient dans la barque, qu'un grand bruit qu'il entendit derriere lui, lui fit tourner la tête; c'étoient Zaëti & Viſembardi qui l'environnoient,

criant *liberté ;* ils s'étoient attendus à un rude com- Ann. 1512.
bat entre leurs gens & les gardes du Cardinal; mais les François voyant la partie trop inégale, abandonnerent leur priſonnier.

Les Liberateurs du Cardinal le conduiſirent dans le Château de Barnabé Maleſpine ; c'étoit leur ami : mais la crainte qu'eut celui - ci d'être compromis, le rendit perfide ; il ſe ſaiſit du Cardinal, & congédia ſes Liberateurs ; Medicis délivré des mains des François, devint priſonnier de Maleſpine, qui l'enferma dans un jeu de paume, juſqu'à ce qu'il eût reçu les ordres du Maréchal de Trivulce, à qui il croyoit faire ſa cour en lui livrant le Cardinal, que le hazard ou plutôt la généroſité avoit mis entre ſes mains. Trivulce reçut le courrier de Maleſpine dans le tems même que deux ſoldats François, du nombre de ceux qui avoient été pouſſés par l'avant-garde de l'armée d'union, au paſſage de Mincio, jettoient la conſternation dans Milan, en publiant que l'ennemi alloit être aux portes de la ville ; le mal étoit encore plus grand qu'on ne le faiſoit, car

Ann. 1512. l'armée Françoiſe déſeſperant de conſerver le Milanès, reprenoit le chemin des Alpes. Trivulce n'ayant plus de meſures à garder avec des gens qui l'abandonnoient, quoiqu'il eut tout ſacrifié pour eux, écrivit à Maleſpine, qu'il pouvoit ſe faire un ami du Cardinal de Médicis, en le laiſſant aller, pourvu qu'il le fit avant tant de précaution, qu'il ne parut pas y avoir contribué.

Maleſpine ſuivit le conſeil de Trivulce; alla trouver le Cardinal nuitamment dans le jeu de paulme, lui fit connoître l'importance du ſervice qu'il vouloit lui rendre, l'aſſura de ſon amitié, & convint avec lui, qu'un de ſes gens lui ouvriroit la porte, & l'accompagneroit, afin que Maleſpine put faire courir le bruit, que le Cardinal avoit corrompu un de ſes domeſtiques.

De cette maniere Médicis recouvra encore ſa liberté; il fut attaqué chemin faiſant, par une troupe de bandits, qui tuerent ſon compagnon de voyage, parce qu'il vouloit faire réſiſtance; il erra long-tems tout ſeul, trouva enfin un Curé

qui le reconnut, & lui prêta ſa mule pour le conduire à Plaiſance. Ann 1512.

Il arriva dans cette ville preſqu'au moment où elle rentra ſous l'obéiſſance du Pape, enſorte qu'il profita de la conjoncture pour ſe faire connoître & reprendre les marques de ſa légation ; après avoir mis ordre aux affaires les plus preſſées, il partit pour Bologne ; il y trouva les habitans occupés à chaſſer les Bentivoglios, & à arborer les armes du Pape ; ils le reconnurent pour Gouverneur, en attendant la bulle du Pape qu'il reçut bien-tôt avec d'autant plus de ſatisfaction, que la fortune ne pouvoit lui procurer un moyen plus ſur pour travailler utilement au retabliſſement de ſa famille à Florence.

Aſſemblée de Mantoue.

En effet les députés du Pape, du Roi d'Eſpagne & des Princes d'Italie s'étant aſſemblés à Mantoue, pour convenir de la vengeance qu'il falloit tirer de ceux qui avoient aſſiſté les François ; Julien de Médicis, que ſon frere le Cardinal y envoya, demanda hautement le rétabliſſement de ſa maiſon à Florence.

Ann. 1512 Le Dictateur Soderini ayant prévu cette démarche, envoya ſon frere à Mantoue, pour la déconcerter; les parties étant préſentes, on les reçut à débattre leurs prétentions en public devant les Députés.

Julien de Médicis ſoutenoit que les Florentins devoient être traités en perturbateurs du repos de l'Italie, & ſubir les peines portées par le droit Romain contre les déſerteurs de la cauſe commune, puiſqu'ils avoient envoyé des troupes au ſecours des François dans le Milanès.

Soderini répondoit, que l'envoi de ce ſecours n'avoit été que l'exécution d'une des clauſes du traité conclu long-tems auparavant entre le Roi de France & la République de Florence; que ce traité lui-même n'avoit eu pour objet que la défenſe réciproque de la Toſcane & du Milanès; que les Eſpagnols eux-mêmes avoient preſſé les Florentins d'en conclure un pareil avec eux pour le Royaume de Naples, & que ce fut enſuite de ce traité que les Florentins avoient envoyé de la Cavalerie à Gonzalve, lors du paſſage du

Garillan; qu'à l'exception des articles ſtipulés Ann. 1512
dans ces deux traités, les Florentins avoient obſervée une exacte neutralité ; que leurs enſeignes n'avoient paru, ni dans l'armée de Gaſton de Foix, ni dans celle de la Palice, & que les deux parties avoient été également reçues & fournies de vivres lors de leur paſſage par la Toſcane.

Quelques ſolides que paruſſent ces raiſons, les amis de Soderini l'avertirent d'y joindre le moyen de conviction que l'or & l'argent fourniſſent ; il mépriſa cet avis ; Médicis au contraire verſoit à pleines mains les ſommes que le Cardinal ſon frere avoit empruntées à Bologne ; l'aſſemblée n'étoit preſque compoſée que de gens, qui ayant perdus leurs équipages à la bataille de Ravennes, cherchoient à ſe remonter ; ils furent aiſément perſuadés par l'or des Médicis, que l'affaire dont il s'agiſſoit étoit *de grace* & non *de juſtice* ; ils porterent une ſentence de proſcription contre la République de Florence.

Le Dictateur en ayant reçue la nouvelle, ne s'amuſa pas à déclamer contre la lézine de ſon

Ann. 1512. frere; il ramaſſa à la hâte ce qu'il y avoit de plus précieux dans le tréſor public, le mit entre les mains d'Albizzi ſon principal confident, le chargea de le porter au Vice-Roi de Naples, pour eſſayer d'empêcher l'exécution de la ſentence. Le Vice-Roi fit accueil à l'envoyé de Soderini, le Cardinal de Médicis en conçut de l'ombrage, & prévint les deſſeins du Vice-Roi, en portant ceux qui avoient rendue la ſentence de proſcription à la mettre eux-même incontinent à exécution.

En vain le Duc d'Urbin, neveu du Pape, nommé pour commander l'armée d'exécution, chercha-t-il à temporiſer, croyant avoir plus d'intérêt à maintenir Soderini, qui ne pouvoit lui nuire, qu'à rétablir les Médicis qui ne l'aimoient pas; les Urſins le forcerent à marcher, & les Eſpagnols s'étant emparés de Prato, y mirent tout à feu & ſang. Une terreur panique gagna les Florentins; envain le Dictateur alla-t-il de porte en porte pour raſſurer des imaginations égarées, le tumulte croiſſoit d'heure en

heure ; ne voyant plus de reſſource, il ſe retira dans ſa maiſon, changea de vêtemens, & à la faveur d'un déguiſement s'enfuit en Dalmatie. Ann. 1512.

Les Médicis rentrerent à Florence en conquérans, & s'emparant du tréſor public, en diſtribuerent la meilleure partie aux troupes & payerent leurs dettes du reſte ; ils convoquerent une aſſemblée du peuple, & le forcerent à abolir tout ce qui avoit été fait contre eux durant les dix-huit ans de leur exil. Ils lui préſenterent enſuite 70 perſonnes qui leur étoient dévouées pour remplir les Magiſtratures ; ils formerent deux Conſeils Suprêmes l'un de huit Sénateurs, pour juger en dernier reſſort des biens & de la vie des citoyens ; l'autre de dix pour décider de la paix & de la guerre, & des affaires publiques ; ils rétablirent la charge de Gonfalonnier, pour être exercée pendant deux mois ſeulement par la même perſonne. Le premier qui en fut pourvu, fut Ridolfi, beaufrere des Médicis, qui n'oſant ouvertement agir contre les amis de Soderini, chercha à les perſécuter par des inquiſitions ſecrettes ; le plus cé-

Ann. 1512. lebre de ceux dont il entreprit la proſcription, fut Nicolas Machiavel, dont la politique ne fut que fourberie, qui trahiſſant tour à tour ſa patrie & les Médicis, compoſa pour plaire à ceux-ci, ſa *Nitia*, dans laquelle il tournoit en ridicule les principaux perſonnages de Florence, & fut enſuite l'ame ſecrette de la conjuration formée par Ajaceti & Almani, pour aſſaſſiner les Médicis.

CHAPITRE IX.

Evacuation de l'Italie. Mauvais ſuccès des armes de Louis XII, dans la Navarre. Mort de ce Prince.

LE Roi d'Angleterre ayant déclaré la guerre à Louis XII, ce Prince fut obligé de rappeller de l'Italie quatre cens lances pour en fortifier l'armée qu'il aſſembloit en deça des Monts, il n'en reſta plus que treize cens à la Palice. Ann. 1512.

Avec ce peu de troupes il étoit obligé de faire tête en trois différens endroits de l'Italie, c'eſt-à-dire de s'oppoſer à la fois aux Suiſſes, aux Vénitiens, & au Roi d'Arragon. Il redemanda les troupes qui étoient à Veronne, devenues inutiles au ſervice de l'Empereur depuis ſa trêve ſignée avec les Venitiens, dans l'intention de former un corps d'armée à Parme; il rappella encore toutes les troupes qui gardoient les Villes de la Romagne, à la reſerve de celles qui ſe trouvoient dans la

Ann. 1512. Citadelle de Ravennes ; ces places, dès qu'elles eurent été évacuées, rentrerent ſous l'obéiſſance du Pape ; la Citadelle de Ravennes fit quelque réſiſtance, mais bientôt ſa garniſon capitula ſous la condition de ſortir *vies & bagues ſauves ;* mais cet accord ne fut point obſervé, les troupes Françoiſes, livrées au reſſentiment de la bourgeoiſie, en eſſuyerent les cruautés les plus inouies.

La Palice laiſſa ſous Parme un corps de quatre cens lances & de trois mille hommes d'Infanterie, à portée de défendre le Milanez ſitué à la droite du Pô, s'il étoit attaqué du côté de l'Appennin ; ou de ſe jetter dans Bologne, ſi l'armée d'union y marchoit. Par ces diſpoſitions, ſa grande armée ſe trouva réduite à douze cens lances, & à cinq mille hommes d'Infanterie Françoiſe, & à quatre mille lanſquenets ; avec cette armée il vint camper au Pont-Oglio, ſur le haut de l'Oglio, dans la vue d'empêcher les Suiſſes d'entrer dans le Milanez, par le Breſſan & le Bergamaſque ; ſelon les apparences, ils devoient prendre cette route ; & en la tenant ils ne devoient plus paſſer l'Adda,

l'Adda, qu'ils avoient trouvé une barriere insur- Ann. 1512.
montable dans leurs précédentes irruptions ; il étoit même facile aux Suisses de tenir cette route, en marchant par la gauche du lac de Côsme, dont les passages les plus commodes n'étoient pas encore commandés par le fort de Fuentes, construit depuis un siecle. Mais les Suisses, devenus plus circonspects par le mauvais succès de leurs premieres entreprises, voulurent tenir dans celle-ci une route par laquelle ils pussent joindre, sans que rien ne les en empêcha, l'armée des Venitiens ; ils s'assemblerent donc sous Coire, sans que les Grisons, qui étoient alliés & pensionnaires de la France, pussent s'y opposer. Bientôt ils s'y trouverent au nombre de vingt mille ; ils venoient à cette guerre comme gens irrités du mépris, que Louis XII avoit fait d'eux, & de la préférence qu'on avoit donné sur eux à l'Infanterie Allemande, & à la Grisonne. Ce fut le dernier jour de Mai qu'ils descendirent dans le Trentin ; l'Empereur leur donna passage, & cette démarche fut regardée comme

tête à l'ennemi. Le Cardinal de Sion qui commandoit les Suiſſes, & les Généraux Vénitiens délibererent ſur cette lettre; leur réſolution fut que leur armée, au lieu d'aller joindre celle du Pape & du Roi d'Eſpagne dans la Romagne, entreroit dans le Milanès, puiſque la Palice ne pouvoit pas tenir la campagne. Ann. 1512.

Caractere du Cardinal de Sion.

Le Cardinal de Sion étoit un homme ardent, qui dans ſa jeuneſſe avoit été attaché à la Chapelle de l'Empereur, à la Cour duquel il avoit puiſée une forte averſion pour les François; employé par ce Prince dans les grandes affaires, il s'en acquitta toujours d'une maniere ſupérieure; génie heureux, il ne fut chargé d'aucune commiſſion, dans laquelle il ne réuſſit parfaitement, & il ne dût qu'à ſon mérite la grande fortune qu'il fit; ſi le Pape, pour ſe l'attacher, lui donna le chapeau de Cardinal, il en reçut auſſi des ſervices ſignalés; il devint ſon ami, juſqu'à lui être ſupérieur dans la haine qu'il avoient l'un & l'autre contre la France, ainſi que dans le choix & la conduite toujours heureuſe des moyens

Ann. 1512. capables de lui nuire; homme de guerre, négociateur habile, orateur véhément, ſupérieur dans l'art de manier les eſprits & d'émouvoir les cœurs, il prenoit tous les perſonnages dans leſquels il pouvoit plus ſurement faire aux François des ennemis, & malheureuſement pour eux, il avoit tous les talens de ces différens états, & les employoit toujours avec ſuccès.

Ce fut ſous les ordres de cet homme, que les Suiſſes, auxquels s'étoit jointe l'armée Vénitienne, vinrent ſe camper à Villa-Franca dans le Véronnois, dans la vue de paſſer le Mincio. L'Empereur, maître de Véronne, ne pouvoit pas, ſelon les traités, permettre ce campement aux ennemis de la France; mais il ne fit mine d'obſerver les traités que pour faire plus de mal à la France.

La Palice étoit trop foible pour reſter campé au de-là du Mincio, & du même côté que les ennemis; il repaſſa la riviere & vint ſe poſter à Caſtiglione; ce Général n'avoit pas ſeulement à

ſe défendre contre les Vénitiens, les Suiſſes & Ann. 1512.
les troupes Eſpagnoles; ſon plus grand embarras étoit dans l'armée même qu'il commandoit; d'un côté la trop grande économie de Louis XII, rendoit l'argent, qui eſt le nerf de la guerre, beaucoup trop rare parmi ſes troupes, de l'autre la grande confiance que ce Prince marquoit à la Palice, excitoit contre lui beaucoup de jaloux; Guichardin ajoute que la plupart des Officiers François fatigués de la guerre, ne deſiroient que le déſordre & la perte du Milanès, pour pouvoir s'en retourner plutôt en France.

Les confédérés occuperent Vallegio dès que la Palice en fut ſorti; & après avoir paſſé le Mincio, ils vinrent camper dans le Mantouan, pays neutre; le corps d'Infanterie de ſix mille hommes qu'on mettoit ſur pied, devoit dans peu joindre la Palice, & les troupes laiſſées à la garde de Bologne & rappellées ſur l'inaction de l'armée du Pape, n'étoient plus qu'à trois journées de ſon camp; ce renfort faiſoit neuf à dix mille hommes, avec leſquels un Capitaine tel

Ann. 1512. que lui, auroit été en état de faire tête à l'armée d'union; la ſituation des affaires, par rapport aux Suiſſes, étoit même changée, le Pape ne leur ayant pas fait des remiſes proportionnées au grand nombre de troupes qu'ils fourniſſoient, & ſe voyant d'ailleurs éloignés & incertains du pillage qu'ils s'étoient promis de faire, un grand nombre abandonnoit ſes drapeaux; enfin dans quatre jours la Palice étoit en état de défendre le Milanès.

Mais la fortune ne faiſoit briller aux yeux des François, des lueurs d'eſperances, que pour les faire tomber plus ſurement dans les malheurs qui les attendoient. Il ſe préparoit ſourdement dans la perſonne de l'Empereur, un des plus dangereux ennemis, que la France eût dès lors, & contre les manœuvres duquel il étoit d'autant plus difficile de ſe tenir en garde, qu'il ſavoit ſe couvrir du voile des traités. Enfin le moment arriva où le maſque devoit tomber; la Palice pouvoit défendre le Milanès avec les Allemands qu'il avoit dans ſon armée, & qui joints à ſes troupes le

mettoient en force; mais l'Empereur fit publier Ann. 1512.
des lettres *avocatoires* dans le quartier des Allemands qui ſervoient dans l'armée Françoiſe, par leſquelles il étoit enjoint, ſous les peines les plus rigoureuſes, à tous ſoldats ſujets de l'Empire, qui ſervoient ſous les drapeaux de Louis XII, de les quitter dès le jour même & de s'en retourner chez eux.

Si l'Empereur quitta les intérets de la France dès qu'il en trouva une occaſion favorable aux ſiens, c'eſt qu'il reprochoit à Louis XII d'être le premier contrevenu aux conventions portées par la Ligue de Cambray. L'inveſtiture donnée par ce Prince du Duché de Milan (fief de l'Empire) à Louis XII, & à ſes deſcendans mâles & femelles, & aux collateraux deſcendans de Valentine Viſconti, avoit été précédée d'un traité, par lequel le Roi de France promettoit Claude ſa fille ainée en mariage à l'Archiduc Charles, petit-fils de l'Empereur, avec la clauſe expreſſe, qu'en cas que Louis XII décéda ſans enfans mâles, la ſucceſſion du Duché de Milan appartiendroit

Ann. 1512. à ſon gendre; & que ſi l'Archiduc venoit à mourir avant la conſommation du mariage, la Princeſſe épouſeroit Ferdinand, frere de Charles; & qu'enfin dans le cas où le mariage ſe romproit, ſans qu'il y eut de la faute de l'Archiduc Charles, la ſucceſſion du Duché de Milan n'en appartiendroit pas moins à celui-ci; ce contrat avoit été confirmé par le ſerment de François Comte d'Angoulême, héritier préſomptif de la Couronne de France; & néanmoins Louis XII avoit donné en 1506, ſa fille Claude en mariage au Comte d'Angoulême, depuis Roi ſous le nom de François I.

La plupart des quatre mille Allemands qui ſervoient dans l'armée Françoiſe, étoient des pays héréditaires de la Maiſon d'Autriche, ainſi ils ſe débanderent preſque tous; & le même jour que les *avocatoires* eurent été publiées, il n'en reſta pas deux cent dans le camp de la Palice. Il fallut abandonner tout le plat pays de l'Etat de Milan à l'ennemi, qui y trouva une ſubſiſtence commode, & ſur-tout de quoi payer les

Suiſſes ; la Palice ſe retira à Pontevico, mais les ennemis ſachant qu'il n'y a pas de troupes plus faciles à diſſiper qu'une armée Françoiſe qui ſe retire, marcherent droit à Pontevico, le poſte n'étant pas tenable, la Palice l'abandonna & joignit à ſa petite armée la garniſon de Cremone pour la fortifier ; cette derniere ville ouvrit ſes portes à l'armée d'union, & ſe racheta du pillage, moyennant quarante mille écus d'or, qui ſervirent à mettre les Suiſſes en curée ; les Vénitiens demandoient, que conformément au traité d'union on leur remit Crémone, mais les Suiſſes à qui le déſordre de l'armée Françoiſe commençoit à donner des idées d'une confiance exceſive, s'oppoſerent à ce que Crémone fut livrée aux Vénitiens ; épris du projet de rétablir à Milan Maximilien Sforce, fils de Louis le More, qui avoit toujours beſoin pour ſe maintenir des armes des douze Cantons, ils voulurent que les Crémonois prêtaſſent ſerment de fidelité au nom de ce Prince. Mais bien-tôt toute l'Italie retentit de plaintes contre leurs vexations ; ce malheu- Ann. 1512.

Ann. 1512. reux pays ne ſembloit être échappé à *Charibde*, que pour tomber en *Scilla*; Bergame fit la même choſe que Crémone. L'armée d'union ſans s'arrêter à faire le ſiége du château de Cremone, dans lequel il étoit reſté garniſon Françoiſe, ſe mit en marche pour paſſer l'Adda; la Palice ſe retira à Pavie, où tous les Miniſtres du Roi qui étoient à Milan vinrent le joindre.

Cependant l'armée d'union ſe préſenta à la vue de Pavie; l'Hiſtorien de la *Ligue de Cambray* obſerve qu'en imaginant aiſément les moyens que la Palice avoit de défendre Pavie, on ne conçoit pas les raiſons que pouvoient alléguer Trivulce & les autres Officiers généraux qui y étoient contraires; cependant la Palice y déféra & prit le chemin des Alpes pour revenir en France, laiſſant le Chevalier de Lovano dans le château de Lovano, & Janot d'Herbouville dans celui de Cremone.

De toutes les opérations de guerre celles où les François réuſſiſſent le moins, ce ſont comme on ſait, les retraites; leur génie ardent & fait

pour la proſpérité, s'amortit dès qu'il s'agit de ſe retirer devant leur vainqueur; la Palice étoit plus capable que perſonne de bien conduire celle-ci, il s'étoit même aſſuré d'un pont ſur le Téſin, c'étoit le ſeul qui fut dans le pays; cependant la crainte s'empara tellement de ſon armée, que la confuſion s'y mit, un corps d'Infanterie ennemie paſſa ſous ſes yeux le Téſin & défit au débouché l'arriere-garde de la Palice. Ann. 1512.

Ainſi l'armée Françoiſe, qui le 11 Avril 1512, étoit victorieuſe à Ravennes, & ſe trouvoit maîtreſſe de la plus grande partie de l'Italie, fut repouſſée dans les Alpes le 28 Juin de la même année, ſans avoir défendue une ville; ainſi Louis XII, dit Machiavel, pour avoir ruiné les foibles en Italie, y avoir augmenté la puiſſance d'un puiſſant, n'y être point venu demeurer & n'y avoir point envoyé de Colonie, ſe vit dépouillé de ſon Duché de Milan.

On conçoit aiſément la conſternation que répandit à la Cour de France une telle nouvelle; le Roi en fut accablé de douleur; mais les diſ-

Ann. 1512 graces de l'Italie n'étoient pas les ſeuls maux qui lui fuſſent réſervés.

Jean d'Albret dépouillé du Royaume de Navarre.

Ferdinand, Roi d'Eſpagne, qui étoit convenu avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre, de ſe jetter dans la Guyenne, tomba tout-à-coup ſur la Navarre & dépouilla de ce Royaume Jean d'Albret, Prince d'une bonté exceſſive, & dans qui l'homme étouffoit le Souverain; doux, humain, familier avec ſes ſujets, incapable d'être ennemi, le défaut de fermeté qu'on lui connoiſſoit, fortifia les deux fameuſes factions de Grandmont & de Beaumont, qui partageoient ſes Etats; c'étoit au reſte le plus mauvais homme de guerre & le Prince de l'Europe le plus malhabile en affaires.

Il faut pourtant convenir pour ſa juſtification, qu'il ſe trouvoit placé dans des conjonctures fort critiques; il ne pouvoit s'attacher à l'Eſpagne dont il craignoit les vues ſur le Royaume de Navarre, qu'il poſſedoit comme un bien dotal du chef de Catherine de Foix, ſa femme, derniere héritiere de Charles, Comte d'Evreux; il ne pouvoit ſe

détacher du Roi de France, dont il étoit né vaſſal, & dans les Etats duquel il poſſédoit de ſon chef des terres & des revenus conſidérables ; il ſe déclara donc pour la France, & dès ce moment, Ferdinand, Roi d'Eſpagne, s'empara de la Navarre & y fit publier la cenſure du Pape, par laquelle, comme ami du Roi de France, & ſoutenu du Concile de Piſe, il étoit excommunié & privé de ſon Royaume ; l'or de l'Eſpagne, la crainte de ſa puiſſance, jointe aux cenſures du Pape, dont l'impreſſion fut telle qu'on devoit l'attendre de la part d'un peuple ſuperſtitieux, firent bien-tôt révolter le Royaume de Navarre. Ann. 1512.

Jean d'Albret, ainſi dépouillé, vint en France & fit entendre au Roi, qu'avec une bonne armée il pourroit rentrer dans ſes Etats, que beaucoup de ſes ſujets lui étoient encore attachés & ſe joindroient à lui ; qu'enfin ſa préſence réveilleroit le zele des uns, & diſſiperoit les fauſſes terreurs des autres.

Le Roi envoya à ſon ſecours une armée de

Ann.1512. dix mille hommes d'Infanterie étrangere, Italienne & Allemande, & pareil nombre d'Infanterie Françoiſe ; quatre mille hommes de Cavalerie, & l'Artillerie néceſſaire.

Les Chefs de cette armée étoient le Duc d'Angoulême, gendre du Roi, premier Prince du Sang, Jean d'Albret lui-même, Charles de Montpenſier, Duc de Bourbon, depuis Connétable; Odet de Foix, Vicomte de Lautrec, François d'Orléans, Duc de Longueville, & la Palice ; ces troupes furent diviſées pour pouvoir entrer par diférens endroits dans la Navarre ; mais la jalouſie ſe mit tellement entre le Duc de Bourbon & le Duc de Longueville, que pour en arrêter les ſuites, le Duc d'Angoulême fut nommé Généraliſſime.

La Palice à la tête de deux mille Allemands, quatre mille Gaſcons & mille hommes d'armes, fit entrer le Roi de Navarre dans ſon Royaume par le Val de Roncal, & aſſiégea la ville de Burqui dont étoit Gouverneur Ferdinand de Valdès, Capitaine des Gardes du Roi d'Eſpagne, Officier

d'une grande réputation, de courage & de talens; Ann. 1512.
la Palice le connoiſſoit tel, & lui fit dire de ne pas s'expoſer à la fureur des Allemands & des Gaſcons qu'il commandoit, de ne pas les attendre, ni s'opiniâtrer dans la défenſe de Burqui ; mais malgré ſes repréſentations, Valdès perſiſta dans le projet de faire une vigoureuſe réſiſtence; Valdès & la plus grande partie de la garniſon furent paſſés au fil de l'épée, & quelque tems après le château ſe rendit : d'un autre côté le Duc de Bourbon & Lautrec firent de rapides conquêtes, & ravagerent Quipuſcoa & toute cette côte de la Biſcaye.

Cependant Lautrec vint joindre les troupes du Roi de Navarre, & la Palice reçut ordre du Duc d'Angoulême d'aller aſſiéger Pampelune. Le Roi de Navarre étoit accompagné du Maréchal Dom Pedro de Navarre, de pluſieurs Seigneurs de la faction de Grandmont, dont les menées conduites par les liaiſons qu'ils avoient dans quelques villes du Royaume de Navarre, en engagerent pluſieurs à ſecouer la domination

Ann.1512. Eſpagnole, & à rentrer ſous l'obéiſſance de Jean d'Albret; nommément les villes de Stella, Tafalla, Aurillo, Sainte Cave, Mirande, ainſi que celles des vallées de Ronçal & de Sannazar.

Pour paſſer de Navarre en France, il n'y a que deux cols, celui de Ronçevaux & celui de Ronçal. Saint Jean de Piédport eſt au pied du paſſage de Ronçal; le Duc d'Albe qui commandoit les Eſpagnols y étoit. Grand homme de guerre, il s'attendoit à y être aſſiégé; mais ayant appris que Pampelune étoit inveſtie par le Roi de Navarre & la Palice, il aſſembla le plus de troupes qu'il put, & prit le chemin de cette ville pour la ſecourir; le Duc d'Albe faiſant meilleure mine qu'il n'avoit beau jeu, partit de Saint Jean de Piedport en plein midi, prenant le chemin de Ronçevaux, & vint loger au Bourget, à trois milles de-là; le lendemain ayant fait trois lieues de pays, il vint camper à Riſane, où il apprit que le Roi de Navarre & la Palice étoient à deux mille de lui, pour lui donner une *eſtrecte* comme on diſoit, & *camiſade* dans la même

même nuit, & s'emparer des passages par les- Ann 1512.
quels on descend dans les plaines de Pampelune; le Duc d'Angoulême devoit venir de l'autre côté pour l'attaquer par les derrieres, & par ce mouvement il eut été pris comme une gaufre entre deux fers, & taillé en pieces; mais le Duc d'Albe, instruit de ce projet, décampa secrettement, & s'en alla par d'autres chemins qui n'étoient pas gardés, & pour faire sa retraite plus surement, le Gouverneur de Pampelune fit semer le bruit, qu'il vouloit dans la même nuit donner une *camisade* au camp du Roi de Navarre; ce Prince le crut, & resta toute la nuit en bataille pour se défendre; la nuit se passa sans rien faire, & le Duc d'Albe arriva sans coup ferir jusqu'à Pampelune.

Cependant le Roi de Navarre qui avoit investie cette ville, vint y mettre le siége; comme il vouloit ménager le pays, tous ses mouvemens furent lents; ce bon Prince se persuadoit trop facilement, que sa présence seule engageroit les habitans de Pampelune à remuer en sa faveur;

Ann. 1512. mais il ſe trompa, & trompa Louis XII, qui ne lui avoit envoyé une armée auxiliaire que dans l'eſperance qu'il trouveroit des ſecours dans ſes propres ſujets. Le Duc d'Albe qui étoit entré dans Pampelune, en avoit chaſſé deux mille perſonnes de la faction de Grandmont, deſorte que ce qui y reſta, retenu par la crainte, non-ſeulement n'oſa point remuer, mais ſe prêta même à ſecourir les Eſpagnols. L'Archevêque de Sarragoſſe, Dom Alphonſe d'Arragon, fils naturel du Roi Ferdinand, leur amena de plus ſix mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, levés aux environs de Tervel, d'Aroca & de Barazin, deſquels il en choiſit ſix cent des plus courageux, pour ſe jetter dans Pampelune, il retint les autres près de lui à Olite, pour les diſtribuer dans les lieux néceſſaires; ces ſix cent hommes furent rencontrés à une demi lieue de Saint Martin par ſoixante-dix bons ſoldats du Val de Ronçal, eſtimés les meilleurs hommes de guerre de toute l'Eſpagne, auxquels en reconnoiſ-

ſance de leur courage, les Rois de Navarre avoient donnés de fort grands priviléges; ils ſe jetterent deſſus, en laiſſerent deux cent étendus ſur la place, dévaliſerent les autres quatre cent, & les laiſſerent nuds en chemiſe; le Colonel de cette troupe étant de retour à Olite, fut arrêté par les ordres de l'Archevêque, qui vouloit même le faire pendre, pour s'être conduit ſi lâchement; malgré ce petit avantage, on coula des ſecours dans Pampelune, & les Eſpagnols reprirent ſucceſſivement preſque toutes les places de la Navarre. Ann. 1512.

La Palice n'étoit venu au ſecours du Roi de Navarre; que dans l'aſſurance que ce Prince avoit donnée à Louis XII, du retour de ſes ſujets, dès qu'il paroîtroit en force; mais cette aſſurance n'étoit qu'une illuſion que la Palice ne tarda pas à démêler; le Roi de Navarre le preſſoit d'agir, & il le preſſoit avec d'autant plus de chaleur, que les ſuccès des Eſpagnols & la révolte de ſes ſujets ne lui faiſoient plus eſperer de reſſources que dans l'armée Françoiſe, » Sire, lui dit la

Ann 1512. » Palice, vous avez trompé le Roi très-Chré-
» tien, mon maître, lorſque vous lui avez dit
» que vos ſujets attachés & fideles, ſe déclare-
» roient en votre faveur, & ſecoueroient le joug
» de la domination Eſpagnole, auſſitôt que
» ſon armée auroit paſſé les Pyrenées; dans
» cette perſuaſion le Roi mon maître vous a
» envoyé une armée ſous mes ordres, pour
» vous défendre contre les Eſpagnols & com-
» battre ſous votre commandement, ſi la for-
» tune ſe montroit favorable; mais il m'a auſſi
» expreſſément défendu de ne rien mettre au ha-
» zard; je ne vois rien de tout ce que vous avez
» annoncé au Roi, & je ne veux ni compro-
» mettre ſon honneur, & le mien, ni me livrer
» à une guerre dont les ſuccès paroiſſent auſſi
» incertains; tout ce que je puis faire, c'eſt de
» vois ſuivre; commencez par attaquer à
» la tête de ceux de vos ſujets, ſur l'attache-
» ment & le courage deſquels vous devez comp-
» ter, & je ſoutiendrai vos premiers efforts;
» l'armée du Roi mon maître que je commande,

» lui deviendra bien-tôt néceſſaire ailleurs, & la Ann. 1510.
» guerre que vous allez commencer avec les
» Eſpagnols ſera longue & fatigante; je connois
» le génie Eſpagnol, & à quels efforts de cou-
» rage & de détermination il eſt capable de ſe
» porter; j'ai long-tems fait la guerre contr'eux
» dans le Royaume de Naples, & je n'oublierai
» jamais avec quelle ardeur ils m'ont attaqué
» dans Rouvre, où malgré ma défenſe vigou-
» reuſe ils m'on fait priſonnier; ils aſſiégerent
» dans la même guerre & prirent le château de
» la ville de Naples que l'on regardoit comme
» imprenable; s'ils ſont ſi vigoureux dans les
» attaques, jugez, Sire, de ce qu'ils ſont dans
» la défenſe. L'Eſpagnol eſt, ſelon moi, ſupérieur
» à toutes les autres Nations par ſa patience
» dans les peines; il ſupporte avec une fermeté
» qui n'a rien d'égal, la faim, la ſoif, le froid,
» le chaud & les veilles; il deſire la gloire avec
» tant de paſſion, qu'il préfere la mort où il y
» a quelque gloire à acquérir, à une vie obſcure
» & ſans gloire; ſi de pareils ſentimens ſe trou-

Caractere des Eſpagnols peint par la Paſice.

Ann. 1512. » vent dans la ſoldateſque Eſpagnole, & ſi
» pour ſe faire un nom, & acquérir de la réputa-
» tion, le ſoldat Eſpagnol ne compte ſa vie
» pour rien, à quels efforts de bravoure ne
» doit-on pas s'attendrede la part de la jeune
» Nobleſſe qui vient de s'enfermer dans les murs
» de Pampelune, pour les défendre juſqu'à la
» derniere goutte de ſon ſang; outre le Duc
» d'Albe & Fronceſque, qui nous a joués ſi ha-
» bilement, un grand nombre de jeunes Héros,
» de tout ce qu'il y a de plus grand en Eſpagne,
» pour ſe faire une réputation brillante, ſont
» dans les murs de Pampelune, ce n'eſt pas à du
* Petri. Mart. Epiſ. Lib. XXV. » courage qu'on doit s'attendre de leur part,
» mais à de l'héroiſme». *

Le Roi de Navarre, frappé du diſcours de la Palice, s'offrit de faire les premieres attaques à la tête de ſes ſujets; il y avoit à quatre lieues de Pampelune un château dont il étoit important de s'emparer; le Roi de Navarre & la Palice y envoyerent le Chevalier Bayard, auquel ils donnerent un corps de troupes, partie Cava-

lerie, partie Infanterie, ſuffiſant pour cette ex- Ann 1512.
pédition; Bayard la remplit, non ſans peine, avec ſuccès.

Le Roi de Navarre s'étoit déja emparé dans les fauxbourgs de Pampelune de deux Monaſteres de filles, & les attaques commencerent du côté de la porte de S. Nicolas; il y eut d'abord des ſorties vives de la part des aſſiegés, dans leſquelles on montra de part & d'autre beaucoup de courage; Fronceſque commandoit depuis l'Egliſe de Saint Jacques juſqu'auprès de la porte de Saint François; il fit faire dans la Ville, pour la défenſe du quartier qu'il commandoit, un grand retranchement de dix à douze pieds de large, & tira une muraille tout le long de ce retranchement, bâtie de terre & de poutres de bois entrelaſſées, ſoutenue d'un rempart bien garni de faſcines, de lits de plumes, & d'autres matieres capables d'amortir les coups de l'artillerie; d'un autre côte, le Capitaine Pédro Lopès de Padille, fit élever une platte forme entre la riviere

Ann. 1512 de Navre, & les murailles de la Ville, pour ſervir de baſtion, & battre la campagne.

Le jour de Sainte Catherine, l'artillerie commença vers la pointe du jour à battre les murailles, au quartier du Comte d'Oſorne : Garcie Maurique, fils du Duc de Mayera, les foudroya & renverſa, enſorte que la brêche étant jugée ſuffiſante, on ſe diſpoſa à monter à l'aſſaut.

Les Béarnois, Bigourdans, Gaſcons, ceux d'Armagnac, de Tartas & de Foix, ſujets du Roi de Navarre, firent la premiere attaque, ils furent ſoutenus par la Palice, à la tête des François & des Allemands ; le Duc d'Albe donna la défenſe d'un quartier au grand Commandeur de Saint Jacques, Dom Ferdinand de Vega; un autre au grand Tréſorier Fronſeca, & ſe chargea du troiſieme; il porta au milieu de la Ville une troupe de ſoldats choiſis pour ſe porter aux endroits où ils ſeroient néceſſaires, & pour contenir les habitans, dont on pouvoit appréhender quelque mouvement en faveur du Roi de Navarre.

Avant l'aſſaut, pluſieurs batteries tirant conti-

nuellement, élargirent la brêche ; trois cens Ann. 1512.
Gaſcons des plus leſtes, ſoutenus des Allemands, le portant vivement ſur la muraille la gagnerent ; dans la chaleur du combat auquel cet aſſaut donna lieu, une tour qui avoit été ébranlée tomba tout d'un coup dans la brêche ſur les Eſpagnols, & en écraſa un grand nombre, & pluſieurs Officiers de marque.

Cependant les Eſpagnols ſe maintinrent ſur la brêche, & repouſſerent les aſſiégeans, leur tuerent beaucoup de monde, & leur enleverent deux enſeignes, ce qui augmenta leur courage, & leur donna l'eſpérance d'être vainqueurs encore, s'ils eſſuyoient un ſecond aſſaut. Le lendemain 27 Octobre il y eut une nouvelle attaque auſſi infructueuſe que la premiere.

La brave reſiſtence des Eſpagnols fit traîner le ſiege en longueur, & donna le tems à leur Roi, qui étoit logé à Lagrogno, de détacher une armée de ſecours ſous les ordres du Duc de Naiera, pour délivrer Pampelune.

Le Roi de Navarre alloit encore tenter un

Ann. 1512. assaut, lorsque le Duc de Naiera qui parut sur le sommet des montagnes de Vemiéga fit évanouir ce projet. La Palice envoya un Roi d'Armes au Duc de Naiera pour lui présenter bataille, mais le Duc la refusa, disant qu'il avoit ordre de son maître de secourir Pampelune, & non de donner bataille; ainsi le siege de Pampelune fut levé; la Palice fit sa retraite par le château de Moya, divisa son armée en avant-garde & en corps de bataille, comme s'il eût voulu donner un second assaut à Pampelune, & le premier jour de Décembre, il gagna l'entrée des montagnes; le second jour il revint en bataille devant Pampelune, dans la vue d'engager les Espagnols au combat, dont ils n'avoient nulle envie; le même jour le Duc de Naiera entra dans Pampelune, dont il fit retablir les murailles, & où il fit jetter les fondemens d'une Citadelle, pour contenir les habitans. La Palice se tint longtems en bataile à une lieue de Pampelune, mais le Duc de Naiera fit défense à ses troupes d'en sortir. La Palice ayant perdu toute espérance d'en venir à une action, ne pensa plus

qu'à revenir en France, le Roi de Navarre reſta Ann. 1512.
dans ſon Royaume, qu'il laiſſa perdre peu-à-peu, & fut contraint enfin de retourner en Béarn.

Le défaut de vivres rendit le paſſage des Pyrennées extrêmement difficile à l'armée Françoiſe; les Officiers même ne mangerent que du pain & du millet; à chaque jour & à chaque heure il y avoit des combats & des eſcarmouches, les montagnards ſe joignirent aux Eſpagnols, & chargerent vivement l'arriere-garde. La Palice voyant l'impoſſibilité de traîner le gros canon par des chemins tels que ceux des Pyrennées, en fit enclouer une partie, le reſte fut abandonné.

Quelque fut le chagrin que reſſentit le Roi de Ann. 1513.
la nouvelle du mauvais ſuccès de ſes armes dans la Navarre, un objet plus important encore l'occupoit. Le Pape avoit jetté un interdit ſur le Royaume, l'Empereur s'étoit ſeparé du Concile de Piſe, pour adhérer à celui de Latran, & Henri VIII, Roi d'Angleterre, d'accord avec ce Prince, étoit réſolu de porter la guerre dans les entrailles du Royaume. Déja les Anglois commençoient à deſ-

Ann. 1513. cendre en France; Talbot à la tête d'un gros corps de troupes, parut près de Boulogne ; de Piennes, Gouverneur de Picardie & Lieutenant général pour le Roi dans cette Province, envoyà au-devant de Talbot, il y eut divers petits combats, où les avantages furent alternatifs ; mais enfin le Roi d'Angleterre vint lui-même faire une deſcente à Calais avec une armée de trente mille hommes ; l'Empereur le joignit avec huit mille chevaux & un gros corps d'Infanterie Suiſſe, & ces troupes combinées mirent le ſiége devant Théroüenne.

CHAPITRE X.

Le Cardinal de Médicis eſt fait Pape. Les François retournent en Italie, d'où ils ſont encore contraints de ſe retirer. La France menacée par l'Angleterre. Mort de Louis XII.

IL n'y avoit pas encore trois mois que le Cardinal de Médicis étoit rentré dans Florence, lorſque la mort du Pape Jules II, l'obligea d'en ſortir pour aller à Rome; il s'y fit porter en litiere, à cauſe d'un abcès qui lui étoit ſurvenu aux parties naturelles, & il voyagea ſi lentement, que les obſeques du Pape étoient déja faites, & le Conclave commencé, quand il arriva. Il ſe ſouvenoit que Ficini, intime ami de ſon pere, qui avoit travaillé à ſon horoſcope, au moment de ſa naiſſance (comme c'étoit aſſez la coutume d'alors) avoit aſſuré pluſieurs fois, que la conſtellation ſous laquelle il étoit né, lui promet- Ann. 1513.

Ann. 1513. toit la Papauté. La prédiction du fameux Eraſme le frappa plus vivement encore ; une heure avant que le Cardinal de Médicis entra au Conclave, cet Aſtrologue envoya dire aux Cardinaux qui y étoient enfermés, qu'aucun d'eux ne ſeroit Pape.

Le fidele Bibiana voulut être le Conclaviſte du Cardinal; perſonne ne manioit une intrigue avec plus d'adreſſe, & ne traitoit les affaires avec plus de dextérité ; il gagna auſſitôt pour ſon maître les ſuffrages de deux ſortes de Cardinaux ; les uns, parce qu'ils étoient ſuſpects à leurs confreres, pour être ſortis de Maiſons Souveraines; les autres à cauſe de leur grande jeuneſſe ou du peu de conſidération où ils étoient ; il y eut auſſi quelques-uns des prétendans, qui promirent leurs voix, à condition que le Cardinal de Médicis leur donneroit la ſienne, au cas qu'ils ne manquaſſent que de celle-là, pour avoir le nombre ſuffiſant.

Le premier qui fut mis ſur les rangs, fut le Cardinal Riaire, & ſa Ligue ſe trouva d'autant

plus puiſſante, que preſque tous ceux qui de- Ann. 1513.
voient leur promotion à Sixte IV, ſe déclarerent pour ſon neveu, ſoit qu'ils eſperaſſent de partager entr'eux tant de riches bénéfices qui vaqueroient par ſon exaltation, ſoit qu'ils vouluſſent ſincerement rendre un hommage de reconnoiſſance à la mémoire de leur bienfaiteur.

Mais deux obſtacles s'oppoſerent bien-tôt à la fortune de Riaire, l'un que les jeunes Cardinaux craignirent que ce vieux Génois, qui affectoit beaucoup d'auſtérité, ne les obligea à réformer leur luxe; l'autre, qu'aucun des aſpirans, parmi les vieux Cardinaux, n'oſoit lui donner ſon ſuffrage, tant ils étoient ſûrs qu'il ne lui manquoit que deux ou trois voix pour avoir les deux tiers; la fermeté qu'ils montrerent à ne vouloir conſentir à l'exaltation d'aucun des jeunes, fit que les jeunes à leur tour formerent entr'eux une liaiſon plus étroite, pour exclurre les anciens, & ils ſe réunirent bien-tôt en faveur du Cardinal de Médicis; leur faction éclata ſur le champ; & l'on ſçût une heure après par

Ann. 1513. tout le Conclave, qu'il y auroit un jeune Pape, ou qu'il n'y en auroit point.

On eſſaya de les déſunir, & celui qui remua le plus de machines pour en venir à bout, fut le Cardinal Soderini, ſi fort intéreſſé à écarter le Cardinal de Médicis. Bibiana le prit par ſon foible; il lui propoſa pour ſon frere un établiſſement auſſi avantageux que celui qu'il avoit perdu à Florence; il lui propoſa de plus un mariage entre ſa niece & le neveu du Cardinal de Médicis; Soderini y trouva ſon compte, & les ſuretés ayant été données de part & d'autre, il fortifia lui-même le parti des jeunes Cardinaux, en y faiſant entrer ceux de ſa faction.

L'affaire en étoit-là, lorſqu'on remplit le Conclave de frayeur, en y faiſant entrer un billet écrit de bonne main, qui apprenoit que les Cardinaux qui avoient tenu le Concile de Piſe, d'où ils étoient paſſés en France, s'étoient embarqués à Toulon & arrivoient à toutes voiles, afin d'être au Conclave avant qu'il y eut une élection.

Leur

Leur arrivée devoit néceſſairement exciter de Ann. 1513
grands troubles & rompre les meſures que Bibiana avoit ménagées pour l'exaltation du Cardinal de Médicis ; car ſi d'un côté les Cardinaux qui venoient de France, avoient été excommuniés & dégradés par Jules II, qui avoit déclaré vouloir les faire brûler s'ils tomboient entre ſes mains ; de l'autre on prévoyoit, qu'étant tous vieux, leur entrée dans le Conclave, ſi elle avoit lieu, fortifieroit la faction des anciens, & la rendroit ſupérieure à celle des jeunes ; & que pour y parvenir, on ne manqueroit pas d'eſſayer de les réhabiliter par le pouvoir abſolu que le Conclave prétend être en droit d'exercer durant la vacance du Saint Siége, ce qui occaſionneroit un ſchiſme.

Il faut convenir que jamais Conclave n'eut été plus embarraſſé, que celui qui étoit aſſemblé alors, ſi les Cardinaux qu'on attendoit fuſſent arrivés avant l'election ; mais une tempête furieuſe les ayant pris à la ſortie du port de Toulon, ne leur laiſſa prendre terre en aucun des

Ann. 1513. lieux où ils deſiroient aborder, & elle ne les quitta qu'après avoir briſé leur vaiſſeau & les avoir jettés ſur la côte de Piſe, dont les Magiſtrats étoient dévoués au Cardinal de Médicis; on ſavoit à Piſe que Médicis ne ſeroit point Pape, ſi ce nouveau renfort arrivoit aux vieux Cardinaux, & pour l'empêcher d'arriver on ſe ſaiſi deux, ſous prétexte de travailler à leur propre ſureté & à celle de la ville; on leur fit entendre, que leurs têtes ayant été miſes à prix, & que la Toſcane étant infectée de bandits, il ſe trouveroit aſſez de gens avides de deux mille écus qu'on avoit promis à quiconque porteroit une de leurs têtes à Rome, pour ſe mettre en devoir de les gagner; qu'il étoit par conſéquent de leur intérêt de ne continuer leur route, qu'après que le Pape qui ſeroit élu, auroit moderé la ſentence de ſon prédéceſſeur à leur égard; les ſept Cardinaux eurent beau proteſter contre la violence, on les enferma dans une maiſon qu'on environna d'une bonne garde.

Cependant l'obſtination des deux factions qui

s'étoient formées dans le Conclave, étoit telle, Ann. 1513.
qu'aucune des deux n'eût cedé, ſans une avanture bizarre qui les mit d'accord.

Le Cardinal de Médicis s'étant fortement agité dans les fréquentes viſites qu'il faiſoit chaque nuit aux Cardinaux de ſa faction, ſon abcès s'ouvrit tout-à-coup, & répandit une odeur ſi infecte dans les cellules du Conclave, qui ne ſont ſéparées les unes des autres que par de légeres cloiſons, que les vieux Cardinaux conſulterent les Médecins ſur les effets que pourroient produire des exhalaiſons auſſi malignes. Bibiana ſaiſit cet incident pour le rendre favorable à ſon maître; il gagna les Médecins qui déclarerent que le Cardinal de Médicis n'avoit pas encore un mois à vivre; cette feinte condamnation le fit Pape; les vieux Cardinaux crurent uſer de fineſſe en donnant aux jeunes une ſatisfaction qu'ils préſumoient ne devoir pas être de longue durée; ils les allerent trouver, & leur dirent, qu'ils cédoient enfin à leur opiniâtreté, à condition qu'on leur rendroit la pareille

Ann. 1513. une autre fois; de cette maniere le Cardinal de Médicis fut élu Pape, n'ayant pas encore trente-ſix ans accomplis; une ſanté parfaite que le beaume Papal lui procura, fit bien-tôt repentir les vieux Cardinaux d'avoir été trop crédules.

Ce nouveau Pape eut ſoin d'envoyer un courrier à Piſe pour faire délivrer les ſept Cardinaux arrêtés, mais il eut l'adreſſe de ne pas leur envoyer d'argent, de maniere que ces Eminences, à qui la France n'en envoyoit pas non plus, furent trop heureuſes de quitter la pourpre, de prendre en habit noire & en ſupplians le chemin de Rome, & de ſe jetter aux pieds du Pape qui les abſout, & les rétablit dans le ſacré College.

Le nouveau Pontiſe prit le nom de Léon, non, comme le diſent pluſieurs Hiſtoriens, par émulation de ſes deux prédéceſſeurs, dont l'un s'étoit fait appeller Alexandre, l'autre Jules; mais par une déférence, indigne de ſon génie, pour les viſions & les prédictions; ſa mere étant groſſe de lui, s'étoit imaginé dans un ſonge ac-

coucher ſur le grand Autel de l'Egliſe de Repa- Ann. 1513.
rata, d'un Lion, ſans comparaiſon plus beau & plus grand que ceux que le Soudan d'Egypte avoit envoyés à ſon mari, mais en même temps ſi doux qu'il ne rugiſſoit point, & ſi privé, qu'il ſe laiſſoit careſſer comme un petit chien.

Les tréſors que Jules II avoit amaſſés dans le château Saint-Ange, pour achever de purger l'Italie des étrangers qui la dévoroient, ſervirent à Léon X pour payer les dettes qu'il avoit contractées étant Cardinal, & pour ſurpaſſer ſes prédéceſſeurs en magnificence. Les Ducs de Ferrare & d'Urbin firent à ſon courônnement leurs charges, l'un de Prefet de Rome, & l'autre de Général des troupes de l'Egliſe. Le peuple reçut des largeſſes qui ſurpaſſoient ſes eſpérances; ce fut juſtement le bout de l'an de la bataille de Ravennes où Medicis avoit été fait priſonnier; il ſembloit qu'on eut choiſi ce jour, pour mieux faire remarquer l'inconſtance des choſes humaines. Le Pape étoit monté ſur le même cheval qui l'avoit porté le jour de ſa capture, le Duc de Ferrare avoit eû

Ann. 1513. ſoin de le racheter d'un Soldat de ſa compagnie de Gens-d'Armes, à qui il étoit échu par ſon lot du pillage; on ne s'en ſervit plus depuis, & on le fit nourrir avec ſoin. Jules de Medicis fit à cette cérémonie trois perſonnages différens; on le vit d'abord en Chevalier de Rhodes, portant le grand guidon de Saint Jean de Jeruſalem; enſuite le Pape lui mit ſur la tête le chapeau de Cardinal, qui vacquoit par ſon exaltation, & purgea ſa naiſſance des défauts qu'on lui reprochoit par un acte revêtu d'une ſi grande autenticité, qu'on ne pouvoit plus révoquer ſa légitimité en doute, ſans combattre l'infaillibilité du Pape. Sur la fin de la cavalcade, la nouvelle de la mort de l'Archevêque de Florence étant arrivée, le Pape donna ſur le champ le pallium à Jules de Medicis.

Le feu Pape en mourant avoit ordonné, qu'on acheta de l'Empereur Maximilien la ville de Modene; ſon ſucceſſeur eut l'adreſſe d'exécuter les dernieres volontés de ſon prédeceſſeur, pour montrer au public, qu'il n'avoit pas épuiſé inu-

tilement l'épargne de l'Egliſe. Le marché fut conclu pour vingt mille ducats ; cependant lorſqu'on voulut faire ſortir le Colonel Widfruſt, qui y commandoit une garniſon Allemande, il demanda des dédommagemens qui montoient bien au-delà du prix principal. Le Pape eſſaya d'abord la voie des négociations ; mais voyant que ce Colonel ne rabattoit rien de ſa fierté, il lui mit en tête le Comte Guy Rangoni, non moins brave, mais incomparablement plus adroit que Widfruſt. Rangoni ſe concerta avec le Pape, pour ſe faire donner en apparence des ſujets de mécontentement ; enſuite il alla droit à Modene, où Widfruſt qui étoit ſon ami, le reçut ; Rangoni eut bientôt débauchée la garniſon, & Widfruſt ſe vit obligé de ſortir tout ſeul de la place. Ann. 1513.

Le recouvrement de Modene mit le Pape en plus grande réputation, éleva ſes vues, & lui fit chercher une haute alliance pour ſon frere Julien. Charles, Duc de Savoye, avoit une ſœur qui s'ennuyoit d'un trop long célibat ; à paſſé trente ans, elle n'avoit point encore été recher-

Ann. 1513. chée par un parti ſortable. Le Pape la fit preſſentir, ſi elle voudroit être ſa belle-ſœur, & lui envoya de ſi riches préſens, qu'ils alloient au-delà de ce qu'elle eût pu apporter en dot; il n'en exigea aucune du Duc de Savoye & lui promit de plus de rendre ſon frere ſi puiſſant en Italie, que le Duc qui ne demandoit pas mieux que de ſe débarraſſer de ſa ſœur, ſans qu'il lui en couta rien, conſentit à ce mariage; les nôces furent très-magnifiques; le Pape envoya juſqu'à Nice recevoir ſa belle-ſœur, & lui donna un train de Reine; il y eut une promotion de Cardinaux à ſon entrée à Rome, & le Pape, pour diſpoſer le peuple à la bien recevoir, diminua l'impôt du ſel.

Les applaudiſſemens que l'on donna à ſa libéralité, l'exciterent à fonder un Collége, pour l'inſtruction de la jeuneſſe, qu'il entreprit de rendre le plus fameux de l'univers; il augmenta la bibliotheque du Vatican, & remplit Rome de ſpectacles; il ſçavoit ſi bien, que c'étoit par-là qu'il falloit prendre les Romains, pour les empê-

cher de crier contre les abus, qu'ils lui dreſſe- Ann. 1513.
rent des ſtatues pour les mêmes choſes qui leur avoient inſpirées des ſatyres contre d'autres Papes.

Cependant la Tremouille reparut en Italie, à la tête d'une Armée Françoiſe, & alla mettre le ſiege devant Novare. Cette place étoit alors de telle conſéquence, qu'en la prenant, les François y euſſent trouvé la clef de toutes les autres villes du Milanez. Maximilien Sforce avoit levé huit mille Suiſſes pour la ſecourir, mais comme il manquoit d'argent, ſes Soldats menaçoient de l'abandonner; le Pape, pour y remédier, lui fit donner une ſomme conſidérable, qui lui fit gagner la bataille de Novare, & lui conſerva ſon Duché. L'armée diſperſée des François repaſſa les Alpes: Louis XII avoit la guerre dans ſes propres Etats, & les Anglois, comme nous l'avons dit, avoient mis le ſiege devant Theroüenne.

Theroüenne qui ne ſubſiſte plus, étoit alors une ville forte. Téligni, Sénéchal de Rouergue, Officier ſage & courageux, & Crequi, Seigneur

Ann. 1513. de Pont-Dormi, commandoient dans la place; ils avoient ſous leurs ordres Bournonville qui commandoit un bataillon de cinq cens François; & le Capitaine Brande qui commandoit cinq cens Allemands; la garniſon en tout n'étoit que de deux cens hommes-d'armes & de deux mille Fantaſſins.

Le canon foudroyoit les fortifications de Theroüenne, & il y eut bien-tôt une brêche aſſez grande pour qu'on pût monter à l'aſſaut; la bonne contenance des aſſiégés en impoſa longtems aux aſſiégeans; le Roi qui étoit à Amiens donna ordre à de Piennes de faire ſon poſſible pour jetter un convoi dans la place, ſans cependant hazarder un combat général, juſqu'à ce que toutes les troupes fuſſent raſſemblées.

Rien n'étoit plus difficile que l'exécution d'un pareil ordre, il ne paroiſſoit pas poſſible de faire entrer un convoi dans Theroüenne, qui étoit toute environnée d'ennemis puiſſans. De Piennes aſſembla un conſeil de guerre, compoſé de Louis de Longueville, Comte de Rothelin, de la Pa-

lice, d'Humbercourt, de Bayard, du Baron de Béarn, d'Aimar de Prie, de Bonnivet, de Bonneval la Fayette, Maubert, Clermont d'Anjou, de Mouy, de Silly Bailli de Caen, & d'Imbaut de Fontrailles, Commandant la Cavallerie Légere Albanoiſe; il fut réſolu que le Seigneur de Fontrailles ſe chargeroit, avec ſes gens, de vivres & autres munitions pour les poſer ſur le bord des foſſés de Theroüenne, à la vue de la garniſon; que chaque Albanois chargeroit ſur le col de ſon cheval, du lard & de la poudre à canon autant qu'il en pourroit porter; que quatorze cent hommes d'armes les ſuivroient juſques ſur le haut de Guinegaſte pour les ſoutenir, & qu'en cas d'attaque on ſe retireroit ſans combattre du pas au trot, & s'il étoit néceſſaire du trot au galop pour éviter la bataille; un double eſpion découvrit l'entrepriſe au Roi d'Angleterre, qui dès le point du jour ſuivant, logea dix mille Archers Anglois, avec quatre ou cinq mille Lanſquenets & dix pieces de canon ſur un tertre, leur enjoignant de laiſſer paſſer les François, & Ann 1513.

Ann. 1513. de leur couper enſuite le chemin; il poſta ſa Gendarmerie ſur le devant pour recevoir la Françoiſe.

Journée des Eperons. Le lendemain matin la Gendarmerie Françoiſe marcha à Theroüenne avec les Albanois chargés; on dit de nouveau aux gens d'armes, qu'il ne s'agiſſoit que de ravitailler la place, & nullement de combattre; peut-être répeta-t-on un peu trop l'ordre de ſe retirer, même au galop s'ils étoient preſſés; les Albanois firent ponctuellement ce qui leur avoit été ordonné; ils poſerent leurs charges ſur les bords du foſſé, à la vue de la garniſon qui s'en ſaiſit; mais à leur retour ils furent attaqués vivement, la Gendarmerie les ſoutint quelque tems aſſez bien, en ſe retirant néanmoins au pas, & du pas au trot; mais quand elle apperçut ce gros d'Infanterie Angloiſe & Allemande qui venoit lui couper le chemin, alors elle ſe mit au galop, & comme toute la Cavallerie ennemie la pourſuivoit avec ardeur, la frayeur la ſaiſit au point qu'elle ſe débanda entierement; le Duc de Longueville, Clermont

d'Anjou, Buſſy, d'Amboiſe & d'autres Capitai- Ann. 1513.
nes furent pris, la Palice qui avoit été pris auſſi, fut repris par les ſiens, ou s'échappa & gagna les devans, afin d'empêcher que les fuyards ne communicaſſent leur frayeur à l'Infanterie qui étoit demeurée dans le camp. Bayard après avoir ſoutenu les derrieres fort long-tems, courut s'emparer d'un petit pont qu'il vit de loin, pour y arrêter les ennemis autant qu'il pourroit; il y arriva lui douzieme, & dépêcha un archer pour faire dire à la Palice qu'il arrêteroit là les ennemis au moins une demi-heure, & que cependant il pourroit mettre l'Infanterie en bataille, & raſſurer les gens d'armes, en cas que les ennemis vinſſent juſques-là; Bayard eût beau attendre, les gens d'armes effrayés ne purent jamais ſe déterminer à revenir au combat; ce corps formidable tout compoſé de Gentilshommes, ſembloit avoir perdu en une matinée toute ſa vigueur; la Palice eut beau prier & menacer, les gens d'armes ne s'enfuirent qu'avec plus de précipitation, & ne ſe raſſemblerent qu'au camp de Blangis, petit vil-

Ann.1513. lage, assis en un fonds sur un petit ruisseau, où étoit l'Infanterie Françoise, & le reste de la Gendarmerie; cette déroute arriva le 16 Août 1513, & fut appellée la bataille de Guinegaste, ou *la journée des éperons.*

Le Maréchal de Fleurange dit qu'il y eut le soir conseil de guerre, composé de de Piennes, de la Palice & de lui, & que l'avis de la Palice & de Piennes fut que l'armée se retira toute la nuit, & passa l'eau, mais que lui au contraire Fut d'avis de rester à Blangis, & d'y attendre les secours que le Roi envoiroit.

Il y eut quelques escarmouches & quelques allarmes, qui n'ébranlerent pas seulement les ennemis; le siége de Theroüenne se poursuivit, & le défaut de vivres obligea cette ville de se rendre.

Par une bizarrerie trop confirmée par l'expérience, il sembloit qu'il fut dans le génie des Généraux, de n'être jamais moins d'accord entr'eux, que lorsque le mauvais état des affaires

exigeoit le plus d'union & de concert ; la méſintelligence & la jalouſie partagerent tellement les Chefs de l'armée Françoiſe, que Louis XII, à qui la fortune ſe montroit en tout ſi contraire & qui avoit des objets bient plus importans que celui de concilier des Généraux diviſés, fut obligé d'y envoyer le Duc d'Angoulême ; Tournay ſe rendit également à l'Empereur & au Roi d'Angleterre au bout de trois jours. Ann. 1513.

Louis XII eut enfin ſuccombé ſous les efforts de ſes ennemis, ſi la mort du Pape Jules II, & celle d'Anne de Bretagne ſa femme, arrivées toutes deux l'année précédente, ne lui euſſent données des ouvertures pour la paix ; il traita avec Léon X, renonça au Concile de Piſe, & reconnut celui de Latran ; il traita également avec le Roi d'Eſpagne, à qui il promit ſa fille Renée en mariage pour l'un de ſes petits fils, avec la ceſſion de ſes droits ſur le Milanès ; enfin il demanda au Roi d'Angleterre ſa ſœur en mariage, & ce fut M. de Longueville, petit fils du Fameux Comte de Dunois, Ann. 1514. Louis XII épouſe Marie d'Angleterre.

Ann. 1514. prisonnier en Angleterre, qui ménagea ce mariage.

Ses négociations réussirent, & Louis XII, Prince déja *débile & antique*, suivant l'expression de Louise de Savoye, Ducheſſe d'Angoulême, épousa Marie d'Angleterre.

Ce mariage fut célèbré avec beaucoup de pompe, & fut suivi de celui du Duc d'Angoulême avec Madame Claude, fille aînée du Roi.

Quelques jours après le mariage du Roi (mariage au reſte qui ne détruisit point les principes de guerre entre la France & l'Angleterre) le Duc d'Angoulême que le Roi avoit fait depuis peu Duc de Valois, voulant dissimuler la douleur qu'il en ressentoit, puisqu'il pouvoit naître de ce mariage des enfans dont le droit à la Couronne eût été antérieur au sien, & qui sçut même très-mauvais gré à M. de Longueville de l'avoir négocié, donna une joute superbe.

Ann. 1515. Mort de Louis XII.

Mais la douleur du Duc d'Angoulême ne fut pas de longue durée; dès l'année suivante Louis XII

XII, » *qui étoit déja fort maladif*, dit le Ma- Ann. 1515.
» réchal de Fleurange, *ayant voulu faire du* » *gentil compagnon avec ſa femme, en quoi il* » *s'abuſoit, car il n'étoit pas homme pour ce* » *faire*, tomba malade, mourut & tranſmit ſa Couronne au Duc d'Angoulême, qui regna ſous le nom de François I.

Les François n'eurent jamais de tems plus heureux que ceux qui s'écoulerent ſous le regne de Louis XII, *il ne courut onques*, dit Saint Gelais, *du regne de nul des autres, ſi bon tems, qu'il a fait durant le ſien.* Il aima ſes ſujets, ne penſa qu'à les rendre heureux, & mérita d'en être ſurnommé *le Pere.*

Fin de la premiere Partie.

NOTICE

Des plus célébres Sçavans qui ont contribué par leurs lumieres à la renaiſſance des Lettres.

LA gloire de ſervir de refuge aux Muſes errantes ſur les tombeaux des hommes célèbres de l'ancienne Grece & de Rome, fut réſervée à la Maiſon de Médicis ; ce fut dans ſon Palais qu'elle leur éleva comme un nouveau temple, dont les plus grands Princes de l'Europe ſe ſont enſuite diſputé la dépouille, lorſqu'il fut mis au pillage (*).

(*) Lors de l'expulſion des Médicis de Florence & de l'encan qui fut fait de leurs meubles & effets, une partie de leur précieuſe bibliothèque tomba entre les mains des François, à qui les Florentins venoient d'ouvrir les portes de leur ville. Le Roi d'An-

Ce fut chez Laurent de Médicis que tous les Sçavans de la Grece ſe retirerent après la priſe de

gleterre, informé de cet évenement, chargea des émiſſaires de retirer à force d'argent tout ce qui ſe trouveroit de cette bibliothéque entre les mains des Officiers & Soldats François; Catherine de Médicis eut par la ſuite l'adreſſe de retirer des mains des Anglois tout ce qui avoit fait partie de la bibliotheque de ſes ancêtres, & c'eſt ce qui forme aujourd'hui une des plus précieuſes parties de la bibliotheque du Roi.

L'autre partie étoit reſté à Florence, & le Cardinal Jean de Médicis (depuis Pape Léon X,) la recouvra par un coup de la fortune qui s'épuiſa en bizarreries à ſon égard. Soderini ayant été élu Dictateur de Florence, & voyant le Cardinal de Médicis en crédit à Rome, crut faire un coup d'état de ramaſſer tout ce qui avoit fait partie de la fameuſe bibliotheque de ſa Maiſon, & de le lui renvoyer, imaginant que par-là il lui raviroit tout prétexte de retour à Florence.

De cette maniere les bibliothéques du Pape & du Roi de France ſont devenues les dépoſitaires des richeſſes littéraires, ramaſſées avec tant de ſoin par les premiers reſtaurateurs des lettres en Europe.

Conſtantinople, par Mohamet II, en 1453 : & ce fut lui qui les renvoya, chargés d'or, dans leur patrie, pour retirer des mains des barbares qui étoient venu élever le regne de la ſtupidité ſur les ruines de celui du bon ſens, les plus précieux & les plus anciens manuſcrits qui exiſtaſſent dans la Grece.

Dès que Laurent fut poſſeſſeur de ce tréſor, il le découvrit à ceux qui vouloient s'inſtruire ; il fut permis à tout le monde de venir puiſer à cette ſource féconde ; les gens de lettres trouverent dans la bibliotheque de Laurent la même liberté que dans leurs cabinets, beaucoup plus de commodités & de ſecours, & avec cela le ſingulier avantage de pouvoir étendre le cercle de leurs idées dans des conférences régulieres auxquelles Médicis préſidoit lui-même ; ſept Sçavans d'élite étoient ſes compagnons ordinaires (*) & formoient avec lui comme le conſiſtoire des Muſes.

(*) 1°. Jean Pic de la Mirandole. 2°. Ange Politien. 3°. Marcille Ficin. 4°. Chriſtophe Laudin. 5°. Jean Laſcharis 6°. Demetrius Calcondile. 7°. Marcellus Trachoniate.

LEONARD ARÉTIN.

Léonard avoit pris le nom d'Arétin, de la petite ville d'Arezzo, ſituée dans le territoire de Florence, & où il eſt né. Il entreprit dès l'âge de dix-huit ans de rétablir la langue Greque, dégradée depuis le déluge des barbares, dans ſon ancienne pureté; la réputation qu'il ſe fit le rendit néceſſaire à la Cour de Rome, qui entretenoit de ſecrettes correſpondances avec les Evêques Grecs, quoi qu'ils fuſſent ſéparés de la communion Romaine; le Pape Innocent VII attira l'Arétin à ſa Cour, & le fit ſon Secretaire; il conſerva le même emploi ſous les quatre Papes ſuivans, & eut occaſion d'y ſignaler ſa paſſion ſordide & jalouſe de poſſeder, ſans intention de jouir; ſon inſatiable ſoif de l'or le rendit encore ſenſible, dans un âge très-avancé, à celui qui lui fut propoſé de la part de Laurent de Médicis, qui lui demanda pour ſon inſtruction la traduction des morales d'Ariſtote en Latin, & l'hiſtoire de ſon pays; non content de puiſer dans ſon

propre fond, il ſe fit riche encore du bien d'autrui; un honteux plagiat ternit tout l'honneur qu'il s'étoit fait; tant il eſt vrai que pour l'avare il n'eſt aucune gloire, & qu'elle ſera toujours en antithèſe avec l'intérêt. L'Arétin s'étoit emparé d'un exemplaire, qu'il croyoit unique de l'hiſtoire de la guerre des Goths par Procope; il oſa la publier en ſon nom; il méritoit de ſurvivre à la conviction de ce larcin littéraire & d'en porter la peine; ce ne fut pourtant qu'après ſa mort que le plagiat ſe découvrit; Chriſtophe Perſona ayant trouvé un autre exemplaire de l'hiſtoire de Procope, beaucoup plus complet, le fit imprimer avec une Préface où la fraude de l'Aretin fut miſe dans tout ſon jour.

Au reſte le public doit aux ſoins de M. de la Marre, Conſeiller au Parlement de Bourgogne, la publication des ouvrages poſthumes de l'Arétin, dont les manuſcrits étoient enſevelis dans la pouſſiere de la bibliotheque du grand Duc de Toſcane & de celle du Roi.

POGGIO.

Poggio étoit attaché, comme l'Arétin, à l'éducation de Laurent de Médicis; ſes leçons, ſes converſations, ſon exemple, répandirent l'enjouement dans l'humeur ſombre & ſérieuſe de Laurent; ce fut à Poggio qu'il eut l'obligation de paſſer pour l'homme le plus aimable de ſon tems.

Poggio avoit voyagé dans toute l'Europe, fréquenté toutes les bibliothéques, fouillé dans toutes les archives; ce fut lui qui déterra le livre des Loix de Cicéron, celui du bien & du mal du même Auteur: mais le monde ſçavant lui a bien une autre obligation encore; il ſe trouva dans la boutique d'un Epicier Allemand, au moment où ce droguiſte alloit déchirer le ſeul exemplaire qui exiſtât peut-être alors dans le monde, des inſtitutions & des 19 premieres harangues de Quintilien, pour en faire des envelopes; la réputation qu'il acquit en publiant les ouvrages des maîtres de la Rhétorique Romaine, détermina les Papes Eugêne IV

& Nicolas V, à le faire leur Secrétaire, emploi dans lequel il ramaſſa une groſſe fortune; mais ſon eſprit cauſtique lui fit des querelles ſi vives à Rome, qu'il ſe vit obligé de quitter cette ville: il ſe retira à Florence, où il traduiſit en Latin Diodore de Sicile, & fit de fort bons Traités de Morale; il voulut encore de tems en tems s'égayer par la ſatyre, mais il trouva à Florence un homme plus mordant que lui; Laurent Valla lui fit quitter l'épigramme, pour s'appliquer à l'hiſtoire de ſon pays, mais les éloges & le blâme y furent diſtribués d'une maniere ſi maladroite, que les critiques dirent de lui, qu'il n'étoit ni bon citoyen, ni bon hiſtorien.

Dùm patriam laudat, damnat dùm Poggius hoſtem,
Nec bonus eſt civis, nec bonus hiſtoricus.

AMBROISE DE CAMALDOLE.

Ambroiſe fut le premier Moine de ſon tems qui s'appliqua à l'étude des Belles Lettres ; il traduiſit l'ouvrage de la Hierarchie, attribué à Saint Denis, avec tant de netteté & de préciſion, que ſon ſtyle fut regardé comme un modele ; il ne réuſſit pas ſi bien, à beaucoup près, dans la traduction de Diogêne Laërce; il fut fait Général de ſon Ordre ; les Papes Eugêne IV & Nicolas V, tenterent en vain de l'attirer à Rome, en lui propoſant le Chapeau de Cardinal; il ne voulut jamais quitter Florence, ſa patrie, où il parvint à une extrême vieilleſſe, conſidéré, aimé, conſulté par Laurent de Médicis, qui ſe ſervit de lui ſans ſuccès, pour reconcilier Poggio avec Laurent Valla ſon ennemi ; il écrivit au Prince de la Mirandole, qu'il ne les avoit trouvés ni chrétiens, ni raiſonnables.

ANTOINE DE PALERME.

Antoine de Palerme, naquit à Bologne, de l'illuſtre famille des Beccarelli, mais extrêmement pauvre; le dernier Duc de Milan, de la Maiſon de Viſconti, ſe l'attacha pour lui enſeigner l'hiſtoire & lui donna huit cent écus d'appointemens; de-là il paſſa au ſervice d'Alphonſe, Roi de Naples, qui en fit ſon Secrétaire. Il accompagna ce Prince dans tous ſes voyages, & dans toutes ſes expéditions militaires; il fut témoin de la plupart des faits merveilleux qu'il raconte dans un livre qui a eu l'honneur d'être retouché par le Pape Pie II.

S'il faut au moins une fois dans ſa vie ſubir les loix de l'amour, ce fut un double malheur pour Antoine de Palerme de devenir amoureux à l'âge de ſoixante & dix ans; la belle Aurilla lui fit deſirer de devenir pere; elle lui donna pluſieurs enfans, qu'il regarda comme ſiens; il ne paroît pas qu'il ſe repentit de ſa foibleſſe; ſa ſtoïcité ne l'abandonna point, & la mort le ſurprit pendant qu'il travailloit à ſon épitaphe.

LAURENT VALLA.

Valla fut le premier des Romains modernes qui ait entrepris de purger la langue Latine de la barbarie dont le mélange des Nations l'avoit couverte. Il traduiſit Hérodote & Thucidide en Latin ; quoique Henri Etienne lui ait reproché depuis des infidélités, ſa traduction étoit d'un ſtyle ſi pur & ſi élégant, qu'il inſpira à la jeuneſſe Romaine le goût de la belle latinité, dont elle ne chercha plus les regles que dans les bonnes ſources ; la Nature lui avoit donné des défauts, avec leſquels il étoit difficile qu'il ſubſiſta long-tems dans la même Cité ; enclin à la ſatyre, il devoit ſe faire des querelles ; violent & emporté, il devoit ſe faire des affaires ; vindicatif à l'excès, il devoit être craint & hai de tout le monde ; il ſe vit obligé de ſe bannir lui-même de Rome ; ſon malheureux penchant le rendit bien-tôt odieux à Naples où il ſe retira ; ſa bile ſe tourna contre lui-même, & il mourut jeune, laiſſant ſa mémoire en horreur aux Chanoines de Saint Jean de La-

tran ſes confreres, qui lui refuſerent la ſépulture dans leur Egliſe, pour avoir tourné en ridicule la prétendue donation faite par l'Empereur Conſtantin au Pape Sylveſtre. S'il s'en étoit tenu à cenſurer les abus & les impoſtures, il eut pu ſe conſoler de l'humeur de ceux qui s'en étoient enrichis.

FLAVIUS BLONDUS.

Flavius Blondus, ſorti de la lie du peuple, rédigea avec tant de ſuccès des décades ſur les guerres civiles d'Italie, d'après des mémoires qui alloient ſe perdre, que le Pape Nicolas V le combla de bienfaits, & l'eût élevé aux plus hautes dignités Eccléſiaſtiques, ſi le mariage n'eût eu des charmes pour lui; il eut lieu de ſe repentir d'y avoir cedé; il épouſa une Dame Romaine de grande qualité, mais pauvre; elle lui donna pluſieurs enfans qu'il eut le chagrin d'abandonner ſans bien à l'âge de ſoixante & dix ans.

Le livre que fit Flavius Blondus ſur les révolutions arrivées durant la chûte & le rétabliſſe-

ment de l'Empire d'Occident, a eu une réputation méritée pendant un ſiecle environ, que Sigonius, qui n'a jamais été qu'un élégant copiſte, eſt venu y enter la ſienne; depuis ce tems ceux qui pardonnent en faveur du ſtyle les larcins littéraires, ont relégué Flavius Blondus dans la pouſſiere des bibliotheques.

CANDIDE DECEMBER.

December, né à Vigevano, fut élevé à Milan, où il devint le meilleur critique de ſon tems, au jugement de Valla, qui ne loua jamais d'autre Grammairien que lui. Il fut le premier traducteur d'Appien, ſans pourtant que ſa traduction ſoit eſtimée, quelque verſé qu'il fut dans la langue Greque, parce qu'il s'étoit ſervi d'un manuſcrit ſi défectueux, qu'il avoit été contraint de ſuppléer dans pluſieurs endroits ſur de foibles conjectures, à ce qui manquoit au texte; mais en revanche il écrivit la vie de Philippe Viſconti, Duc de Milan, d'un ſtyle que Paule Jove a vai-

nement tenté d'imiter en écrivant celle du grand Sforce; on croit lire Suetone en liſant Décember; il mourut dans un âge très-avancé, & fut enterré près de la bibliotheque de Saint Ambroiſe, dont il avoit eu long-tems la direction.

ALCIONIUS.

Alcionius, docte Vénitien, ſe rendit célebre dans le ſtyle épiſtolaire; ſes lettres à Laurent de Médicis ſont des modeles en ce genre; mais il ternit ſa réputation par un de ces plagiats, dont la découverte fortuite des anciens modeles fourniſſoit alors tant d'ocaſions à ceux qui n'avoient pas aſſez de nerfs pour s'élever à la même hauteur. Alcionius ne put réſiſter à la tentation de ſe parer d'un des lauriers de Cicéron; chargé d'adoucir l'exile du Provéditeur Cornaro, qui fut puni pour avoir été malheureux contre les Turcs, il fit pour lui un livre, qu'il intitula: *De Fortiter Tolerandâ exilii fortunâ*; c'étoit le livre *De Gloriâ*, de Ciceron

traveſti ; pour ne pas être convaincu de plagiat, il jetta au feu le ſeul exemplaire qui exiſta de ce dernier livre, & qui par hazard lui étoit tombé entre les mains; il ſe repentit cependant ſur la fin de ſa vie de ce crime littéraire, & fit une ſorte d'amande honorable à la mémoire de Ciceron, qu'il avoit outragé; on la trouve à la tête des deux harangues qu'il compoſa à Veniſe ſur les plaies que les réformateurs faiſoient alors à l'Egliſe Romaine.

Le public eſt redevable à Alcionius de la grande exactitude qu'on a long-tems admiré dans l'édition des meilleurs Auteurs Grecs & Latins par Manuce, dont il dirigeoit la Typographie.

DONAT.

Jamais homme n'acquit plus de connoiſſances avec moins de ſanté & plus d'embarras que Donat; je parle de celui qui ſortit de l'illuſtre famille des Achaiolli de Florence; revêtu des emplois les plus importans de ſa République, il trouva encore

core le tems néceſſaire, pour faire faire aux lettres reſſuſcitées un nouveau pas vers la perfection ; frappé des interprétations ridicules que les ſophiſtes avoient données aux morales d'Ariſtote, il en fit une nouvelle traduction, beaucoup plus exacte que les précédentes, & l'orna d'un Commentaire, où il démontra combien on ſeroit ſujet à s'égarer, ſi pour l'intelligence d'Ariſtote on ne prenoit pas d'autre guide qu'Euſtathe.

Donat traduiſit encore quelques-unes des vies illuſtres de Plutarque, ce ſont les meilleures que nous ayons en Latin, & il fit le Nécrologe de Charlemagne en reconnoiſſance de ce que ce Prince avoit rétabli la ville de Florence ; c'étoit le confident & l'ami de Laurent de Médicis, qui le détermina à faire un voyage en France pour y demander du ſecours pour ſa patrie contre le Pape Sixte IV après la conjuration des Pazzi ; la mort le ſurprit à Milan, à l'âge de trente-huit ans.

FRANÇOIS PHILELPHE DE TOLLENTIN.

Philelphe avoit tant de paſſion pour la langue Greque, qu'il alla ſe promener parmi les ruines d'Athênes, eſperant que l'air qu'il y reſpireroit, & quelques bouches attiques, échappées au carnage, lui apprendroient quelques-unes des beautés d'une langue qui faiſoit ſes délices. D'Athênes il alla à Conſtantinople, où Paléologue régnoit encore; il y épouſa la fille d'Emanuel Chriſolare, qui le ſéduiſit, non par ſa beauté, mais par le charme de ſon élocution; elle parloit ſa langue avec une pureté à laquelle les graces de la prononciation ſembloient ajouter encore; elle joignoit à cela de l'intrigue; elle fit connoître ſon mari à Paléologue qui le chargea de la commiſſion d'aller ſolliciter des Princes Chrétiens du ſecours contre les Turcs; les négociations de Philelphe furent infructueuſes pour l'EmpereurGrec, mais il en tira perſonnellement l'avantage de ſe faire connoître de Laurent de Médicis qui le

retint à ſa Cour, & lui fit traduire les œuvres d'Hypocrate, & la Cyropédie de Xénophon; il écrivit encore en vers héroïques la vie de François Sforce, & en fut magnifiquement récompenſé; il étoit à Naples lorſqu'il aprit la priſe de Conſtantinople, par Mahomet II. Le Roi Alphonſe l'y arrêta par ſes libéralités; il y eut une diſpute littéraire avec un Grec, nommé Thimotée, ſur la valeur d'une ſyllabe grecque; il propoſa un pari de cent écus, que ſon opinion étoit la bonne, au jugement des meilleurs connoiſſeurs; Thimotée n'avoit point d'argent à parier, mais il propoſa une choſe beaucoup plus précieuſe dans le préjugé des Grecs, il paria ſa barbe. La queſtion fut agitée devant une aſſemblée de ſçavans, convoqués dans la Bibliotheque du Roi Alphonſe: Thimotée ſe voyant condamné par les plus anciens manuſcrits, voulut prévenir la perte de ſa barbe, par l'aveu de ſa défaite; Philelphe fut inexorable; Thimotée fut raſée, & ſon vainqueur attacha la barbe grecque, comme un trophée, à la chaire, où il donnoit ſes le-

çons. Philelphe regardoit les biens de la fortune comme un accident, dont il falloit ſe dépêcher de jouir; quoiqu'il eut reçu des récompenſes & des gratifications vraiment royales, il ne laiſſa pas de quoi ſe faire enterrer.

NICOLAS PERROTTI.

Perrotti, né à Saſſoferrato en Umbrie, la patrie du célebre Bartole, fut le premier traducteur de Polybe. Le ſtyle de cette verſion ſentoit ſi fort l'antiquité, qu'on douta longtems qu'il appartint à Perrotti. De fréquens exemples de plagiats commis par les érudits modernes, avoient rendu le public ſoupçonneux; on traduiſit Perrotti à la Cour de Rome, qui étoit alors en poſſeſſion de prononcer ſouverainement ſur tous les genres; Perrotti fut comblé de faveurs; on le fit Archevêque de Manfredonia & Gouverneur de l'Umbrie; il eût été Cardinal, s'il n'avoit traverſée l'Election du Cardinal Beſſarion ſon Patron; il ſe conſola avec les Muſes de ce contre-tems,

& ſe retira dans une maiſon de plaiſance bâtie par lui-même, & qu'il appella ſans ſouci, *Fugi-Cura* ; il y fit un commentaire excellent ſur Martial; mais comme ſi ſa traduction de Polybe devoit ſeule le rendre immortel, on ne mit ſur ſa tombe que ces mots :

Ci-Giſt le Traducteur de Polybe.

En effet perſonne n'a fait parler auſſi bien que lui, les Grecs en Latin.

PLATINA.

Platina originaire de Cremone, naquit à Rome ſous le Pontificat de Calixte III. Le Cardinal Beſſarion ſe l'attacha & l'employa à écrire la vie des Papes; ſon ſtile eſt pur, & ſes narrations très-correctes. Paul II le fit ſon Secrétaire; mais lui imputant bientôt à tort une trahiſon, ce ſoupçonneux Vicaire du modele de la douceur, fit jetter Platina dans les fers, au fond d'un cachot, lui fit ſubir la torture, & des tourmens pires que la mort; il en a fait lui-même l'affreuſe peinture

dans un de ſes ouvrages. Sixte IV chercha à le conſoler des maux qu'il avoit ſoufferts injuſtement ſous ſon prédéceſſeur, en le faiſant Bibliothecaire du Vatican; il y compoſa des dialogues ſur le vrai bien, ſur la véritable nobleſſe, le parfait citoyen, & cette volupté de l'ame, que les détracteurs d'épicure n'ont jamais connue; il ordonna par ſon teſtament, que ſa maiſon du Quirinal ſerviroit à perpétuité au couronnement des Poëtes *Laureats*; il fit lui-même ſon épitaphe en trois vers aſſez mauvais; il y demande, comme une grace, qu'on veuille bien ne pas remuer ſes cendres; ſingulier amour pour le repos!

DOMITIUS CALDERIN.

Calderin, né dans le territoire de Veronne, fut recueilli par le Cardinal Beſſarion, ce Mecênes de tant de gens de lettres; ſon principal talent conſiſtoit dans l'interprétation des Poëtes, qu'il expliquoit d'une maniere ſi ingénieuſe & ſi approchante du vrai, que ſon auditoire devint le plus illuſtre de toute l'Italie. Il fit imprimer quel-

ques-unes de ſes obſervations, dans leſquelles il releva avec trop d'aigreur les erreurs & l'ignorance de beaucoup de protegés, qui ſe faiſoient inſolemment des réputations; un déluge d'écrits parut contre lui; la mort ne lui laiſſa pas le tems d'y répondre; mais elle en impoſa à l'envie. Politien honora ſon tombeau de beaux vers, qui doivent être la leçon des gens de lettres; leurs querelles, dit-il, doivent expirer ſous la faulx de l'impitoyable Atropos.

ANTOINE CAMPANUS,

Campanus fut un jeu de la fortune; fruit des amours clandeſtins d'une payſane, il fut abandonnée ſous l'arbre, où ſa mere s'étoit délivrée de ſon importun fardeau. Le Sacriſtain du lieu le trouva par hazard, & le prit d'abord pour un ſinge nouveau né; il devoit penſer que les ſinges n'abandonnent pas leurs petits, comme les hommes; il le ramaſſa, en eut ſoin, l'éleva, lui aprit à lire, & le mit enſuite au ſervice d'un jeune Seigneur qui alloit faire ſes études à Naples.

Campanus ſuivit ſon jeune maître au Collége, & fit des progrès ſi prodigieux, qu'au retour il diſputa pour une chaire de Profeſſeur à Perouze, & l'obtint. Sa réputation attira l'attention du Pape Pie II, qui le fit Evêque d'Iterano ; Paule ſecond lui conféra depuis d'autres bénéfices; il ne conſerva pas la même faveur ſous Sixte IV, parce que ce Pontife avoit juré la perte des Vitellis, avec laquelle Campanus avoit des liaiſons. Il fut exilé; ce fût pour charmer ſa retraite qu'il compoſa la vie du fameux Capitaine Braccio, dont il a fait un héros digne des tems fabuleux.

LE CARDINAL BESSARION.

La pourpre romaine fut honorée par Beſſarion, autant qu'elle l'honora; il fut fait Cardinal dans le Concile de Florence ; & jamais perſonne ne mit d'un air plus majeſtueux l'envie à ſes pieds; ſa figure étoit vénérable, ſes mœurs douces & reglées, ſon humeur charmante, ſes connoiſſances profondes; ſon palais fut l'azile des Muſes greques & latines; il les conſola ſouvent du défaut de

fortune, qui ne les accompagne que trop ordinairement. Les Papes Eugene IV, Nicolas V, & Pie II, déclarerent en mourant au ſacré Collége, que Beſſarion étoit le plus digne de leur ſuccéder; & il eût en effet été Pape ſans l'imprudence de Perrotti, qui lui ſervit de conclaviſte.

Un ſoir que Beſſarion étoit livré à l'étude, ſuivant ſa coutume, ſans s'embaraſſer des intrigues de ſes collegues; trois Cardinaux, chefs de faction, vinrent frapper à la porte de ſa cellule, pour lui apprendre qu'ils s'étoient enfin réunis en ſa faveur; Perroti ſe figurant, qu'ils ne demandoient à entrer, que pour briguer le ſuffrage de ſon patron pour l'un d'eux, leur refuſa la porte; ils eurent beau inſiſter, prier, careſſer, menacer, il ne voulut point diſtraire Beſſarion, qu'il ſavoit être dans des diſpoſitions contraires à toute eſpece de factions; la patience des trois cardinaux ſe laſſa, ils furent piqués de rencontrer tant de réſiſtence de la part du Conclaviſte; elle fut pour eux une raiſon de croire, ou que Beſſarion leur ſauroit peu de gré de

ſon élection, ou que ſes meilleurs amis dépendroient, après ſon exaltation, du caprice de ſes domeſtiques; ils ſe retirerent, & dans leur dépit ils ſe réunirent en faveur du Cardinal Riaire, religieux Cordelier, quoiqu'ils ſe fuſſent propoſés auparavant de donner l'excluſion aux moines; leur reſſentiment n'eut été qu'imparfait, ſi Beſſarion n'eut été informé de ce qui en avoit été la cauſe; mais cette ame vraiement mâle, ne fit que rire de ce jeu de la fortune; *vous m'avez empêché*, dit-il à Perotti, *de vous faire Cardinal, vous nous avez rendu peut-être à tous deux un grand ſervice.*

Le Bouillant moine, qui venoit de monter ſur le trône pontifical, vouloit être Monarque. La préſence d'un homme du mérite de Beſſarion lui parut importune; mais il eut été peut-être dangereux de s'en faire un ennemi; il le nomma ſon Légat en France, où ce ſçavant Cardinal donna à Budée la premiere teinture de la langue & des lettres grecques, qui y étoient alors abſolument inconnues; il mourut à ſon retour à

Ravennes, où la maiſon de Médicis lui fit ériger un magnifique mauſolée.

GEORGE DE TRÉBIZONDE.

George de Trébizonde fut un des principaux de ceux des hommes de lettres, qui paſſerent de la Grece en Italie, après la révolution qui rendit Mahomet II maître de Conſtantinople; il traduiſit toutes les œuvres d'Euſebe de Céſarée, une partie de celles d'Ariſtote, & la réthorique d'Hermogenes; il étoit infatigable dans le travail, mais il ſe perdit de réputation par la guerre injuſte qu'il fit à la mémoire de Platon; il avoit imaginé, que le moyen de ſe tirer du pair d'avec les ſçavans de ſon tems, étoit de décrier ce philoſophe; & il le fit avec ſi peu de ménagement pour ceux qui défendoient ſes rêveries, que tout le monde ſe réunit contre lui; pour mieux l'accabler, on trouva de l'analogie entre les myſteres du chriſtianiſme & les myſteres Platoniques; on ſe ſervit ainſi du tonnerre de la religion pour foudroyer les raiſonnemens d'un Grec moderne, qui

oſoit médire d'un compatriote payen; le Cardinal Beſſarion qui avoit été ſon mecêne, devint lui-même ſon adverſaire.

George chercha à oublier ſes ennemis entre les bras d'une femme; en effet le mariage eut pour lui la vertu du fleuve Lethé; le genre de maladie que la jouiſſance, peut-être exceſſive d'un fruit nouveau pour lui, lui cauſa, lui ôta ſi parfaitement le ſouvenir de toutes choſes, qu'il oublia juſqu'à ſon nom; douce recette, ſi elle pouvoit avoir pour tout le monde la même efficacité! George devint enfant comme ceux qui lui devoient le jour, & durant près de dix ans il fut le compagnon de leurs plaiſirs innocens.

THÉODORE GASA.

Théodore Gaſa ſortit fort jeune de la ville de Theſſalonique où il étoit né, pour venir en Italie, où il déploya d'abord le germe des plus grands talens; il apprit en très-peu de tems le latin dans la perfection, & il traduiſit avec la même facilité & la même élégance les meilleurs auteurs

grecs en latin, & les latins en grec; perſonne n'a jamais poſſédé comme lui le génie particulier de chacune de ces deux langues; & ſi l'on compare la maniere dont il a traduit l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote, celle des plantes de Théophraſte, & les Aphoriſmes d'Hypocrate, réuniſſant aux penſées & au caractere de chacun de ces auteurs, le tour de leurs expreſſions; avec la force & la majeſtueuſe éloquence avec laquelle il fait parler Cicéron en Grec, il ſera difficile de décider de laquelle de ces deux langues il étoit le plus le maitre. Le Cardinal Beſſarion lui fit donner un bénéfice dans le royaume de Naples, qui eut pu lui fournir les commodités de la vie, ſi une extrême facilité ne l'avoit pas rendu l'eſclave de ſes fermiers & de ſes domeſques, qui en lui rendant des comptes infideles du produit de ſon bénéfice, retenoient pour eux ce qui eut pu le mettre à ſon aiſe; la gêne où il vivoit, ne l'empêcha pas de donner à ſes ouvrages le même ſoin qu'il eût pu leur donner dans une poſition plus heureuſe, il paſſa plu-

ſieurs années à polir un ouvrage deſtiné pour le Pape Sixte IV. Il le tranſcrivit lui-même ſur des membranes avec un art preſqu'inimitable ; il ne penſoit pas que le fruit de ſes peines & de ſes veilles ne lui vaudroit que l'occaſion de dire un bon mot. Le Pape Moine, qui avoit paſſé cinquante ans chez les Cordeliers à ſe dépraver le goût avec les formalités de Scot, traita le livre de Gaza de fadaiſe, le jetta dans un coin & fit donner à l'auteur par ſon camerier quelques ſcudis ; Gaza répéta tout haut le proverbe Grec, qui dit que *les ânes n'ont de goût que pour les chardons* ; bien lui prit, que le proverbe ait été bien appliqué ; ſi le Pape ou ſon camerier avoient entendu le Grec, on auroit appris au pauvre Gaza, qu'il eſt une paſſion, pour laquelle les ânes ont autant de goût que pour les chardons.

Gaza brûla ſes minutes ; le livre lui-même n'a pu ſe retrouver, enſorte qu'on ignore même quel étoit ſon titre.

JEAN ARGIROPHILE.

Jean Argirophile, appellé de Conſtantinople à Florence, a été le précepteur de Pierre, de Laurent & de Julien de Médicis. L'amitié de Gaza ne lui fut pas inutile; car s'étant attaché à la traduction des livres de phyſique d'Ariſtote, ſujet dans lequel Gaza avoit ſupérieurement réuſſi, il trouva dans celui-ci une modeſtie & un déſintéreſſement ſans exemple; Gaza ſupprima ſon travail, pour laiſſer jouir ſon ami du ſien; cet excès de généroſité valut à cet ingrat ami une part conſidérable dans les largeſſes annuelles que la Cour de Naples, celle de Rome, & la maiſon de Médicis faiſoient aux ſçavans du premier ordre. Argirophile eut une chaire à Florence, où il enſeigna avec applaudiſſement, juſqu'à ce qu'il entreprit d'abbaiſſer le mérite de Ciceron; ſes auditeurs déſerterent ſucceſſivement ſon école; il ſortit de Florence & ſe retira à Rome, où le Cardinal Beſſarion lui procura des moyens de ſubſiſter juſqu'à ſa mort.

DÉMÉTRIUS CALCONDILE.

Démétrius avoit toutes les bonnes qualités des Grecs, & n'en avoit aucune des mauvaiſes; il ne ſe laſſoit ni d'enſeigner ni d'étudier; retenu dans ſes diſcours, modeſte dans ſon maintien, jamais érudit ne fut plus exempt que lui, du vice qu'on appelle pedantiſme, & qui déprime ſi fort le ſçavoir; il vint à Florence, déjà fort vieux, & y épouſa une jeune perſonne ſur laquelle il ſe déchargea entiérement des ſoins domeſtiques; l'empire qu'il lui laiſſa prendre dans ſa maiſon, jointe à l'extrême fécondité de cette jeune Florentine, l'expoſa aux railleries & aux épigrames qu'il mépriſa.

Politien s'étoit emparé de la chaire Grecque de Florence, après qu'elle fut devenue vacante par la retraite d'Argirophile: il avoit eu le ſecret de ſe faire préférer à tous les Grecs qui s'étoient préſentés pour la lui diſputer; Démétrius voulut venger l'honneur de ſa nation; il agit ſi efficacement auprès de Laurent de Médicis, qui lui avoit déjà

déjà confié une partie de l'éducation de ſes enfans, qu'il obtînt la permiſſion d'enſeigner le Grec en concurrence avec Politien; mais la bouche dorée de celui-ci retint tous ſes auditeurs; Chalcondile n'eut pas un ſeul transfuge; les graces dans tous les genres ſeront toujours pour les hommes des chaînes puiſſantes, auxquelles les attraits du ſeul mérite n'auront rien de comparable. Laurent de Médicis voulut d'autorité garnir l'auditoire de Chalcondile; il obligea Politien à en agir avec lui honnêtement, & ſe donna des ſoins extraordinaires, pour faire de ces deux rivaux deux amis; mais il reconnut qu'il étoit encore plus aiſé de donner la paix à l'Italie, que de la mettre entre deux ſçavans qui ſe ſont une fois déclaré la guerre. Après la mort de Laurent de Médicis, Chalcondile s'attacha à Louis Sforce, qui lui donna la principale chaire de Milan; il y fit imprimer ſes éclairciſſemens ſur la langue Grecque qui l'ont rendu à juſte titre très-célebre.

MARC MUSURUS.

Marc Muſurus, né dans l'isle de Candie, s'étoit déjà rendu célèbre par ſa critique ſur les auteurs Grecs, & d'autres ouvrages qui découvroient dans lui un grand fond de connoiſſances, lorſque la république de Veniſe le fit venir pour remplir une chaire à Padouë; la foule, pour l'entendre, devint ſi grande, qu'il fallut élargir l'école où il enſeignoit; le bruit de la guerre ayant rendu les écoles déſertes, Muſurus ſe retira à Rome, où il compoſa l'excellent poëme que l'on trouve à la tête des œuvres de Platon; il reſpire ſi fort l'antiquité, qu'on ſoupçonna Muſurus de l'avoir trouvé dans un ancien manuſcrit, & s'en être attribué l'honneur; & ce qui ſervit à accréditer ce ſoupçon, ce fut le refus conſtant qu'il fit d'exercer davantage ſa verve poëtique; il ſe contenta d'expliquer aux Romains les plus beaux endroits d'Homere, d'Héſiode, de Théocrite & d'Anacreon: il mena au reſte une vie ſi honnête, qu'on en vînt inſenſiblement à ceſſer de

le ſoupçonner d'un plagiat, dont d'ailleurs il étoit impoſſible de le convaincre.

Il en étoit là, lorſque le Cardinal Jean de Médicis fut élu Pape; c'eſt à-dire, lorſque l'âge d'or pour les lettres reparut; Muſurus fut le premier à en reſſentir l'heureuſe influence, il fut fait Archevêque de Raguſe; cette dignité fut une pierre d'achoppement pour un homme que l'on avoit cru maître de lui-même; tant il eſt vrai qu'il eſt plus facile de ſavoir ſupporter la mauvaiſe que la bonne fortune; Muſurus ceſſa d'être philoſophe, pour devenir un intriguant. Léon X qui s'amuſoit à voir les hommes s'égarer en chimeres, ſe divertit de la métamorphoſe de Muſurus; il lui laiſſa croire, qu'il ſeroit compris dans la promotion des trente & un Cardinaux, pour voir juſqu'où iroit l'égarement du pauvre philoſophe; Muſurus s'épuiſa en frais de toute eſpece pour faire honneur à la nouvelle dignité à laquelle il aſpiroit; il ne ſe reſſouvint des muſes qu'il avoit cultivées, que pour compoſer des diſcours faſtueux de remercimens, qui ne ſervirent qu'à le déſeſ-

pérer, lorſqu'il vit que le Pape l'avoit amuſé: il n'eut pas la force de ſurvivre à cette diſgrace, la conſomption le prit & il y ſuccomba.

JEAN LASCHARIS.

Jean Laſcharis fut le plus illuſtre des Grecs, qui paſſerent après la priſe de Conſtantinople en Italie; il joignoit à une haute naiſſance qui lui faiſoit compter des Empereurs parmi ſes ancêtres, les plus rares talens. Il ſe retira chez Laurent de Médicis qui le mit à la tête de ſa fameuſe bibliotheque. Un jour qu'ils s'entretenoient des moyens de l'enrichir encore, Laſcharis ſe reſſouvint que Bajazet, qui régnoit alors à Conſtantinople, avoit témoigné aſſez d'eſtime pour la philoſophie des Péripatéticiens, & qu'il s'étoit même fait expliquer les commentaires d'Averroës ſur Ariſtote. Laurent de Médicis propoſa à Laſcharis de faire un voyage à Conſtantinople, celui-ci y conſentit; Laurent lui donna des lettres de crédit, à la faveur deſquelles il fut introduit chez Bajazet; ce Prince lui témoigna le cas qu'il faiſoit de Laurent de

Médicis, & lui permit d'acheter tous les manuſcrits Grecs qu'il pourroit découvrir; il lui donna même du monde pour l'eſcorter dans tous les lieux où exiſtoient ci-devant les bibliotheques, livrées au pillage. Laſcharis paſſa deux années à faire ſa tournée, & raſſembla ce tas de précieux manuſcrits qui ſont aujourd'hui une des richeſſes de la bibliotheque du Roi. Laurent de Médicis ſentit par ce que Laſcharis lui avoit rapporté, le prix de ce qu'il avoit laiſſé; il l'engagea à entreprendre un ſecond voyage en Grece, Bajazet lui accorda la même protection qu'au premier; il parcourut tout le Péloponeſe, & revint comme en triomphe dans un vaiſſeau, chargé du reſte des dépouilles de la langue Grecque; il n'eut pas le tems de les mettre en ordre dans le ſuperbe lieu, que Laurent de Médicis avoit fait bâtir à l'honneur des muſes. Ce protecteur des arts & des ſciences mourut au milieu des projets dont il étoit occupé pour leur avancement. Bientôt après, les troubles dont l'Italie étoit menacée éclaterent, la maiſon des

Médicis fut miſe au pillage, & Laſcharis eut la douleur de voir retomber dans des mains barbares de l'occident, des richeſſes littéraires qu'il avoit eu tant de peine d'arracher des mains barbares de l'orient; il s'attacha au Roi Charles VIII, comme au plus fort alors de ceux qui agitoient l'Italie; ce Prince le fit ſon Ambaſſadeur à Veniſe, emploi qu'il conſerva ſous Louis XII. Mais le Cardinal de Médicis étant monté ſur le trône pontifical, Laſcharis retourna au nom qui lui étoit le plus cher. Il vécut à Rome en homme de qualité, & y afficha trop de mépris pour celle d'auteur; on n'arracha de lui qu'à force de prieres, de careſſes & d'importunités, un traité ſur les campemens des anciens d'après les mémoires de Polybe, & les vers qui nous reſtent de lui, ſont une eſpece de larcin que lui fit le Pape lui-même.

RODOLPHE AGRICOLA.

Agricola eut la gloire peu commune, de rendre ſa patrie célèbre ; la ville de Groningue, avant lui, étoit à peine connue, & ce qu'il y a de plus bizarre, elle a été illuſtrée par un de ſes habitans de la claſſe la plus abjecte. On pouvoit appliquer à Agricola ce mot de Tibere ſur Curtius Rufus, *cet homme me paroît plus grand qu'un autre, il eſt né de ſoi-même.* Il n'eut pas de quoi acheter des livres, ni payer des maîtres ; mais avec des livres d'emprunt, & ſans maîtres, il effaça tous ſes contemporains ; la nature lui avoit donnée une mémoire ſi vaſte & ſi ſûre, & une conception ſi nette & ſi rapide, qu'il ſaiſit dans tous les genres de ſciences les choſes les plus difficiles & les plus abſtraites ; ſa tête étoit ſi bien organiſée, que tout s'y plaçoit avec méthode, & tout en ſortoit de même ; il commença ſes études par où les autres les finiſſoient, c'eſt-à-dire par l'étude de la langue Hébraïque ; en tout genre de connoiſſances, il vouloit remonter à la racine

des choſes ; il ſçut l'Hébreu avec toutes les altérations, que le tems & les raffinemens des Rabins y avoient introduites : il ſe mit enſuite au Grec, & eut la ſatisfaction de voir les profeſſeurs les plus enivrés de leur ſavoir, lui rendre les armes ; enfin il voulut ſavoir le latin dans la même perfection, malgré ce que purent lui en dire ſes amis, qui cherchoient à l'en détourner, dans la crainte qu'un ſuccès médiocre n'obſcurcit ſes triomphes précédens. Agricola fut bientôt ſupérieur aux difficultés, & ſon génie flexible le fit voir auſſi digne du ſiecle d'Auguſte, que de celui d'Alexandre ; ſes commentaires ſur la rhétorique & ſur la logique d'Ariſtote, ſont des chefs-d'œuvres de politeſſe latine, & ſon triomphe de l'amour ſur la raiſon, qui fixa ſur lui l'attention de l'Electeur Palatin, fit croire à l'Allemagne étonnée, que l'Hélicon alloit être tranſplanté dans la fangeuſe friſe ; le Prince Palatin, échauffé par l'exemple de Laurent de Medicis, jetta les fondemens d'une bibliotheque, dont il confia la direction à Agri-

cola, & où il raſſembla les débris de celles que les Turcs avoient ravagées en Bulgarie; Agricola eût outre cela la premiere chaire d'éloquence dans l'univerſité de Heidelberg, & le titre de Conſeiller d'état de l'Electeur, qui ne jouit pas longtems du ſeul homme que l'Allemagne put oppoſer à tant de Grecs & d'Italiens, qui illuſtroient alors la patrie des anciens maîtres du monde.

JEAN-BAPTISTE ALBERTI.

C'eſt à l'infatigable Alberti, que l'Italie doit la renaiſſance de l'architecture, de la ſculpture & de la peinture; Laurent de Médicis dont il étoit le parent & l'ami, lui fournit les moyens d'aller prendre les deſſeins des ruines de l'Aſie & de l'Europe; de retour à Florence, Alberti conféra ſes obſervations avec les préceptes & les regles de Vitruve, & il reconnut que l'obſcurité de cet auteur, étoit une des principales cauſes pour leſquelles on avoit négligée depuis tant de ſiecles l'architecture ancienne; il entreprit d'é-

claircir Vitruve & de le faire parler en ſa langue; le ſuccès qu'eut cette entrepriſe, l'encouragea à travailler à reſſuſciter les regles de l'optique, dont l'ignorance avoit ſi fort dégradé l'art de la peinture; il eut la ſatisfaction de voir, que ſes ſoins faiſoient renaître à Florence les beaux ſiecles d'Athenes, & il fut créateur d'un nouvel ordre dans l'architecture, inconnu à l'antiquité, c'eſt l'ordre Toſcan. L'influence d'un vrai Mecêne ſur la perfection des arts, eſt prodigieuſe; Vaſari a rempli trois volumes d'éloges pour les artiſtes qui s'illuſtrerent à Florence ſous les yeux du ſeul Alberti, dont il exiſte d'ailleurs des fables, à l'imitation d'Eſope, qui approchent fort du modele.

HERMOLAUS BARBARUS.

C'eſt ici un noble Venitien, que perſonne ne vit jamais rien apprendre, & qui ſçavoit tout; les ſçavans briguoient ſon amitié & ſon ſuffrage, mais il ne forma de liaiſon qu'avec Laurent de Medicis, Politien, & Pic de la Mirandole; ce fût à leur priere, qu'il ſe chargea du travail

qui offroit alors le plus de difficultés, & en même tems le plus d'utilité; c'étoit de conférer enſemble les divers manuſcrits qui exiſtoient de l'Hiſtoire naturelle de Pline, afin de la donner au public correcte & châtiée; de trente-ſix livres, dont cet ouvrage étoit compoſé, il n'y en avoit que trois ou quatre qui fuſſent intelligibles, encore ne concernoient-ils que le regne animal; tous les autres, qui traitoient des végétaux & des minéraux, avoient été tranſcrits par d'ignorans copiſtes avec tant de négligence, qu'à chaque page on trouvoit des fautes capables de mettre en défaut les lecteurs les plus éclairés; & cependant on étoit sûr que les obſcurités & les ambiguités n'étoient pas du fait de l'auteur; on voit par les Epîtres de Pline le jeune, avec quelle exactitude & quelle facilité cette Hiſtoire naturelle avoit été écrite.

Hermolaüs entreprit & vint à bout dans peu d'années de reſtituer ſon Pline avec tant d'intelligence & de profondeur, qu'il n'y a pas eu un ſeul endroit, ſur lequel les Sçavans ayent héſité depuis.

Encouragé par ce ſuccès, & animé par le deſir de ſe rendre utile à l'humanité ſouffrante, il entreprit ſur Dioſcoride, ce qu'il venoit d'exécuter avec tant de gloire à l'égard de Pline; il reſtitua l'Auteur Grec avec la même facilité qu'il avoit eu à reſtituer l'Auteur latin, & réuſſit à reſſuſciter la médecine, en faiſant connoître la nature & la vertu des médicamens.

Après avoir ouvert le ſpectacle de la nature dans Pline, & celui des ſimples dans Dioſcoride, Hermolaüs eſſaya d'ouvrir celui du raiſonnement dans Ariſtote; Thémiſtius étoit celui des anciens, qui avoit le mieux interpreté les livres de Rhetorique, de Logique, & de Phyſique de ce célèbre Philoſophe; mais Thémiſtius n'avoit pas été mieux traité par les copiſtes que Pline; il fallut le purger de leurs inepties, afin de pénétrer dans les ſecrets du Licée. Thémiſtius ſortit des mains d'Hermolaüs avec un tel éclat & une telle majeſté, que perſonne n'a oſé le retoucher depuis.

La réputation d'Hermolaüs devint ſi impoſante, que le Pape Innocent VIII lui confera le Patriar-

chat d'Aquilée. Cette nomination, qui en apparence n'avoit pour objet que de récompenſer le mérite éminent d'Hermolaüs, étoit de la part du Pontife une profondeur de politique: juſques-là les Papes n'avoient conféré le Patriarchat d'Aquilée, que ſur la préſentation du Senat de Veniſe; Innocent VIII crut avoir trouvé l'occaſion de débarraſſer le ſaint ſiege de cette gêne, il n'imaginoit pas que le Senat de Veniſe s'oppoſeroit à la nomination d'un noble Venitien, qui réuniſſoit dans ſa perſonne les plus puiſſans motifs pour déterminer Veniſe à faire en ſa faveur un ſacrifice; mais le Senat ſoutint ſon droit contre un homme qui faiſoit la gloire de ſa cité; & Hermolaüs ſe montra ſupérieur à la dignité dont le Pape vouloit le décorer, en la refuſant; de cette maniere Innocent VIII fut dupe de ſa propre politique, & Hermolaüs ſe couvrit d'une nouvelle gloire, en faiſant à ſa patrie le ſacrifice de ſon élevation. Il eut la promeſſe d'être fait Cardinal à la premiere promotion; ſa mort prévint ſa nomination; il tomba malade d'une fievre peſtilen-

tielle ; le remede étoit du Bezoard non mêlangé, ni ſophiſtique ; il y en avoit à Florence dans un vaſe d'agathe, dont le Soudan Cait-Bey avoit fait préſent à Laurent de Medicis ; Politien & Pic de la Mirandole firent la plus grande diligence pour le faire arriver à tems. Mais le Médecin vint après la mort, le Courier porteur du ſpécifique arriva, lorſque le malade rendoit le dernier ſoupir.

GEORGES MERULA.

Merula étoit Lombard de naiſſance & de caractere. Malin, indocile, jaloux, vindicatif, impitoyable, il prit la ferule du Parnaſſe & n'épargna aucun des ſçavans qui ſe diſtinguoient alors ; il eut pour deviſe un chien enragé, & devint le fléau de ceux qui cultivoient les lettres ; il commença par faire mourir de dépit deux Grammairiens, (Calderin & Galcotte.) Après cela il publia ſes *corrections*, contre ceux qui avoient fait le plus de bruit dans le monde littéraire, ſans épargner Politien dont il releva les fautes avec une hardieſſe, & peut-être une vérité, qui porta Louis

Sforce à le charger de la redaction de l'Hiſtoire du Milanez; il n'eſt peut-être aucun livre d'hiſtoire plus exact, mais en même tems plus aride que celui de Merula; tant il eſt vrai que la critique eſt aiſée, & l'art difficile.

Merula avoit près de 90 ans, lorſque Politien publia la premiere centurie de ſes mêlanges. Au mot *centurie*, Merula eut un accès de rage; il étoit à raſſembler les foudres qui devoient écraſer le faiſeur de centuries, lorſque la mort le ſurprit.

ANGE POLITIEN.

Jamais homme ne ſe fit une grande réputation dans un âge moins avancé; & jamais homme ne ſçut la conſerver avec plus d'art que Politien. Il étoit de Florence, né de parens très-pauvres, & joignoit à ce peu de fortune une figure très-difforme; mais une fléxibilité de caractere, les graces de l'élocution, cette noble hardieſſe, qui eſt de miſe auprès des grands, & qui met en mouvement toutes les qualités de l'ame, ſans en déranger aucune, voilà ce qui fit de Politien le ſça-

vant le plus recherché de l'Italie. Dans ſa jeuneſſe il s'amuſoit à montrer aux ſçavans ſes pieces de poëſies, comme des fragmens d'Anacréon & de Catule, qu'il avoit trouvés, diſoit-il, parmi les vieux manuſcrits de la bibliotheque des Medicis; les plus habiles s'y trompoient; dans un âge plus avancé, il s'eſſaya ſur un ſujet, dans lequel Luc Pulſi s'étoit ſignalé; il voulut être le paranymphe de Julien de Medicis qui avoit remporté le prix dans un tournois: il eut l'art de piller ſi imperceptiblement les meilleurs Panegyriſtes de l'antiquité & de faire de leurs plus belles penſées un centon ſi ingénieux, que la gloire dont il fit briller ſon héros, rejaillit ſur lui-même.

Julien de Medicis ayant perdu la vie dans la conjuration des Pazzi, Politien s'éleva preſque à la hauteur de Ciceron pour décrire en proſe cette fameuſe conjuration; il brigua & obtint les deux chaires d'éloquence, greque & latine, établies à Florence; jamais maître n'eût un plus brillant ni un plus nombreux auditoire; plus de cinq cens Gentilshommes des différentes contrées de l'Europe

rope, que ſa réputation avoit attirés à Florence, ſe raſſembloient tous les matins autour de ſa maiſon, pour le conduire à ſa chaire, & l'accompagnoient encore à ſon retour. Le tems qu'il pût dérober à ſes leçons, il l'employa à faire une traduction d'Hérodien, qu'il fit imprimer. Ses envieux le ſoupçonnerent d'avoir trouvé cette traduction dans les papiers de Gregoire de Citta di Caſtello, qu'il avoit achetés. Le Pape Leon X, un de ſes écoliers, fit même entendre vingt ans après, que ce ſoupçon étoit fondé ſur la conformité du ſtile de la traduction, avec celui de Gregoire. Quoiqu'il en ſoit, la traduction d'Hérodien eſt une piece achevée, & les ſçavans n'ont oſé décider lequel de ces deux auteurs, Polybe ou Hérodien, eſt le mieux traduit.

Politien flétrit la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans la Republique des Lettres, par la paſſion infâme qu'il nourriſſoit pour un jeune homme de qualité, qui venoit à ſon école; il fit, non une eglogue, mais une chanſon pour ce nouvel Alexis; ſa paſſion devint ſi violente, qu'elle lui donna

la fievre chaude ; dans un de ſes accès il ſortit de ſon lit, prit ſon luth, chanta ſon idylle, & expira au ſecond couplet.

JEAN PIC DE LA MIRANDOLE.

Ce n'eſt pas à l'adulation que Jean Pic, Prince de la Mirandole & de Concorde, fût redevable du titre de Phœnix des Lettres, que le monde ſçavant lui déféra. Il étoit l'aîné d'une maiſon qui ſe vantoit de deſcendre en droite ligne du Grand Conſtantin ; mais cet accident ne ſervit que de luſtre aux qualités qui lui étoient perſonnelles.

Pic de la Mirandole étudia le droit à l'âge de dix ans, & le commenta à meſure qu'il étudioit ; à l'âge de dix-huit ans il ſçavoit vingt-deux langues, étoit rompu dans les mathématiques & dans l'algebre, avoit pénétré dans les ſecrets de toutes les ſciences, & concilié Platon avec Ariſtote, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, Saint Thomas avec Scot. A vingt-trois ans, il envoya par toute l'Europe ſes célebres thèſes, par

leſquelles il ſe chargeoit d'établir les principes & de réſoudre les difficultés de chaque ſcience en particulier, ſans employer d'autres termes que ceux qui lui ſont propres; il invitoit à ſes diſputes littéraires les pauvres comme les riches, offrant de répondre dans la même langue qu'il ſeroit interrogé: il choiſit la ville de Rome pour y ſoutenir ſes thèſes, & cette eſpece de phénomene litteraire y attira un concours prodigieux d'étrangers de toutes les nations. Pic de la Mirandole joignoit les graces de la figure à celles de l'élocution. Son extérieur prévenoit tout le monde en ſa faveur; ennemi du pedantiſme, il ſçavoit mêler la fine plaiſanterie aux diſcours les plus ſérieux: à meſure qu'il s'échauffoit, il devenoit plus éloquent; & la préciſion de ſes réponſes faiſoit ſuppoſer dans lui, autant d'eſprit & de jugement, que de mémoire.

Il étoit difficile, qu'ayant admis à la diſpute les Scholaſtiques comme les Philoſophes, il ne fut pas taxé d'erreur en matiere de foi; ſur ce qu'il ſoutint l'orthodoxie d'Origênes, malgré

la définition contraire du cinquieme Concile général. Le Pape fut ſur le point d'interdire ſes diſputes; mais il triompha de ſes antagoniſtes par une apologie qui fut univerſellement admirée; quelques-unes de ſes thèſes ayant donné à entendre qu'il favoriſoit l'aſtrologie judiciaire, il eut une nouvelle guerre à ſoutenir, dont il ſe tira par un déſaveu public. Les aſtrologues s'en vengerent par une prédiction : ils publierent, que ſon horoſcope leur avoit appris qu'il n'accompliroit pas la trente-deuxieme année de ſon âge; la prédiction ſe réaliſa : mais en Italie les aſtrologues & les politiques n'ont pas beſoin de l'influence des aſtres, pour s'aſſujettir de certains événemens.

Pic de la Mirandole expira le jour même que le Roi Charles VIII entra à Florence, & que la bibliotheque des Médicis fut miſe au pillage.

Fin du Tome permier.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION. *Contenant l'état de la Milice & la description de l'art de la guerre, avant & sous François I.* Page 1

CHAPITRE I. *Expédition du Roi Charles VIII en Italie. Expulsion des Médicis de Florence. Conquête de Naples. Retour du Roi en France.* 69

CHAP. II. *Situation des affaires de Florence & de Milan, après la retraite du Roi Charles VIII. Conquête du Milanès par le Roi Louis XII.* 85

CHAP. III. *Conquête du Royaume de Naples, combinée entre les Rois de France & d'Espagne. Le partage les divise.* 101

CHAP. IV. *Paix platrée entre la France & l'Espagne. Bataille de Cerignole. Le Cardinal de la Rovere, Pape, sous le nom de Jules II. Ses dispositions.* 130

CHAP. V. *Guerre de Gênes.* Page 144

CHAP. VI. *Ligue de Cambray. Etat de la République de Veniſe. Génie des Alliés. Bataille d'Agnadel. Puſillanimité des Vénitiens. Siége de Padoue.* 171

CHAP. VII. *Diſſolution de la ligue de Cambray. Concile aſſemblé à Piſe & transféré à Milan.* 201

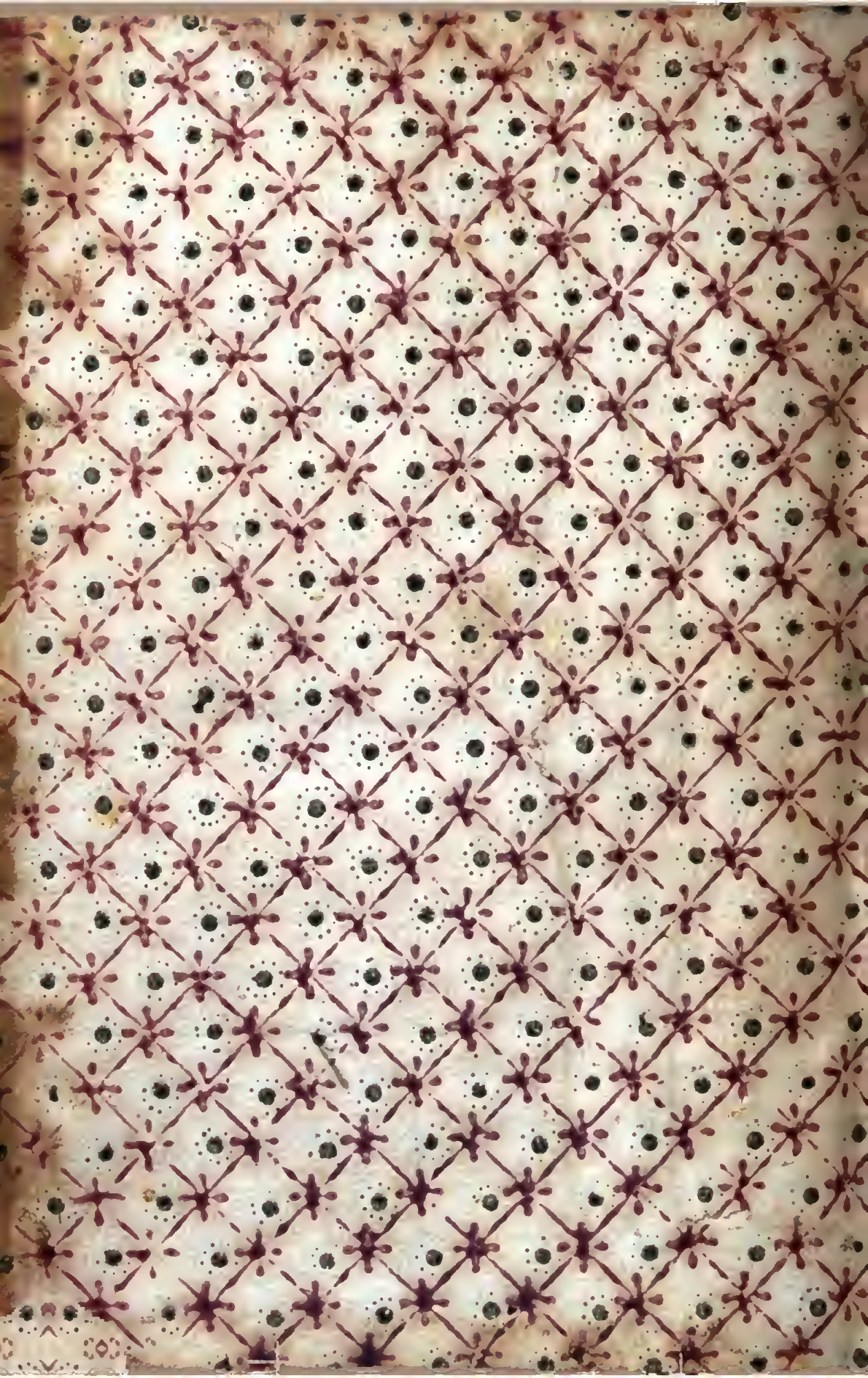
CHAP. VIII. *Bataille de Ravennes. Evaſion du Cardinal de Médicis. Aſſemblée de Mantoue.* 225

CHAP. IX. *Evacuation de l'Italie. Mauvais ſuccès des armes de Louis XII, dans la Navarre.* 255

CHAP. X. *Le Cardinal de Médicis eſt fait Pape. Les François retournent en Italie, d'où ils ſont encore contraints de ſe retirer. La France menacée par l'Angleterre. Mort de Louis XII.* 285

Notice des plus célébres Sçavans qui ont contribué par leurs lumieres à la renaiſſance des Lettres. 307

Fin de la Table.

C 11558

2 vol 150